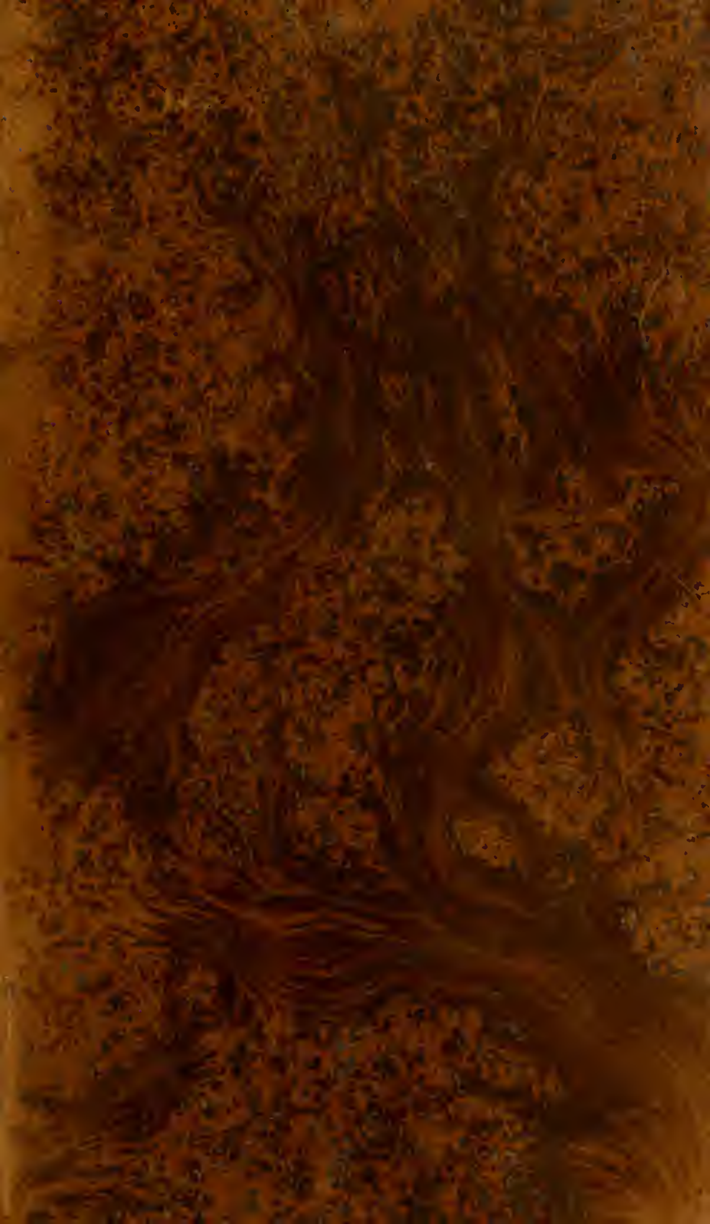


LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME DIX-HUITIÈME.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

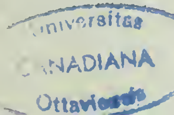
MÉMOIRES DE LA CHINE.

TOME DIX-HUITIÈME.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes. AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.



LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

LETTRE

Du Père Jartoux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au Père de Fontaney, de la même Compagnie.

A Pekin, ce 20 d'Août 1704.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE me souviens que quand vous partîtes de la Chine, vous me chargeâtes de vous faire part, tous les ans, de nos croix et de nos consolations. Grâces à Dieu, j'aurais bien de quoi vous satisfaire sur le premier point : mais il ne sied pas toujours aux Disciples de Jésus-Christ de faire eux-mêmes le détail de

leurs peines : c'est bien assez pour eux que Dieu daigne leur en tenir compte. Agréez donc que je m'attache uniquement à ce qui peut vous faire plaisir et vous édifier.

Je commence par l'ouverture solennelle de notre Eglise, qui se fit enfin le 9 de Décembre de l'année 1703. Ce fut, comme vous savez, au mois de Janvier de l'année 1699, que l'Empereur accorda au Père Gerbillon la permission de la bâtir dans ce grand emplacement qu'il nous avait donné, et qui est renfermé dans l'enceinte même du Palais. Quelque temps après, ce Prince fit demander à tous les Missionnaires de la Cour, s'ils ne voulaient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il voulait aussi avoir part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devait y être employée. Il fournit encore une partie des matériaux, et nomma des Mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avait que deux mille huit cens livres quand on creusa les fondemens ; on comptait, pour le reste, sur les fonds de la Providence ; et, par sa bonté infinie, elle ne nous a pas manqué.

Quatre années entières ont été employées à bâtir et à orner cette Eglise, une des plus belles et des plus régulières de tout l'Orient. Je ne prétends pas vous en faire ici une description exacte, il me suffit de vous en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long : elle

est entre deux corps-de-logis bien proportionnés ; ce sont deux grandes salles à la Chinoise : l'une sert aux congrégations et aux instructions des Catéchumènes, l'autre sert à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du Roi, de Monseigneur, des Princes de France, du Roi d'Espagne régnant, du Roi d'Angleterre, et de plusieurs autres Princes, avec des instrumens de mathématiques et de musique. On y fait voir encore toutes ces belles gravures recueillies dans ces grands livres qu'on a mis au jour pour faire connaître à tout l'Univers la magnificence de la Cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.

C'est au bout de cette cour qu'est bâtie l'Eglise. Elle a soixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur et trente de hauteur. L'intérieur de l'Eglise est composé de deux ordres d'architecture : Chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis vert : les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre ; ceux de l'ordre supérieur sont dorés, aussi-bien que les chapiteaux, les filets de la corniche, ceux de la frise, et de l'architrave. La frise paraît chargée d'ornemens qui ne sont que peints ; les autres membres de tout le couronnement sont vernissés avec des teintes en des dégradations selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'Eglise.

Le plafond est tout-à-fait peint : il est divisé en trois parties ; le milieu représente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles-mêmes enchassées dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases à fleurs fort bien placés : on voit au-dessus le Père Eternel assis dans les nues sur un groupe d'Anges et tenant le monde en sa main.

Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient pas droites, comme elles le paraissent : il est vrai que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades et les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de la main de M. *Gherardini* (1).

Aux deux côtés du dôme sont deux ovales dont les peintures sont très-riantes. Le retable est peint de même que le plafond ; les côtés du retable sont une continuation de l'architecture de l'Eglise en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'Eglise qu'ils disent être derrière l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations, ni enfoncemens.

---

(1) Peintre Italien.

L'autel a une juste proportion : quand il est orné des riches présens de la libéralité du Roi, que vous nous avez apportés d'Europe, et dont Sa Majesté a bien voulu enrichir l'Eglise de Pekin, il paraît alors un autel érigé par un grand Roi au seul Maître des Rois.

Quelques soins que nous nous soyons donnés, l'Eglise ne put s'ouvrir qu'au commencement de Décembre de l'année dernière. On choisit un Dimanche pour la cérémonie ; le R. P. Grimaldi, visiteur de la Compagnie dans cette partie de l'Orient, accompagné de plusieurs autres Missionnaires de différentes Nations, vint bénir solennellement la nouvelle Eglise. Douze Catéchistes en surplis portaient la croix, les chandeliers, l'encensoir, etc. Deux Prêtres avec l'étole et le surplis marchaient à côté de l'Officiant : les autres Missionnaires suivaient deux à deux, et ensuite venaient en foule les Fidèles que la dévotion avait attirés.

La bénédiction achevée, tout le monde se prosterna devant l'autel : les Pères rangés dans le sanctuaire, et tous les Chrétiens dans la nef, frappèrent plusieurs fois la terre du front. La Messe fut ensuite célébrée avec Diacre et sous-Diacre par le Père Gerbillon, qu'on peut regarder comme le Fondateur de cette nouvelle Eglise. Un grand nombre de Fidèles y communièrent ; on pria pour le Roi très-Chrétien, notre insigne bienfaiteur, et le Père Grimaldi fit à la fin de la Messe un discours très-touchant. Enfin la Fête se

termina par le baptême d'un grand nombre de Catéchumènes.

La Messe se célébra la nuit de Noël avec la même solennité, et avec le même concours de Fidèles. Si les instrumens Chinois, qui avaient je ne sais quoi de champêtre, ne m'eussent fait ressouvenir que j'étais dans une Mission étrangère, j'aurais cru me trouver dans le cœur de la France, où la Religion jouit de toute sa liberté.

Vous ne sauriez croire la multitude de personnes de distinction qui sont venues voir cet édifice; tous s'y prosternent à plusieurs reprises devant l'autel; plusieurs même s'instruisent de notre Religion, s'y affectionnent, et donnent lieu de croire qu'ils l'embrasseront dans la suite.

Quelle douleur pour nous, mon Révérend Père, si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage qui fait triompher la Religion jusques dans le Palais d'un Prince infidèle! nous en avons couru le risque deux mois après qu'il a été achevé : voici comment la chose se passa.

Le 12 de Février de cette année 1704, le Frère Brocard qui travaille à des instrumens de mathématiques chez le Prince héritier, avec toute l'amertume de la croix de Jésus-Christ, reçut ordre de donner la couleur bleue à quelques ouvrages d'acier. Le premier avait la figure d'un anneau, le second représentait une garde d'épée tout-à-fait ronde, le troisième avait la forme d'un pommeau d'épée, et le quatrième était

une pointe quadrangulaire fort émoussée. Tout cela est nécessaire pour ce que je dois dire.

Je me trouvai alors dans l'appartement où travaillait le Frère Brocard, pour l'aider à perfectionner quelques ouvrages. Le Père Bouvet, qui nous sert d'interprète, y fut aussi appelé, et après avoir observé ces morceaux d'acier, il me dit qu'il craignait fort que ce ne fussent les pièces d'un instrument idolâtrique. Je lui demandai plusieurs fois sur quoi il fondait ce soupçon, mais il ne put me répondre autre chose, sinon qu'elles lui paraissaient être les pièces d'un sceptre d'Idole : je les examinai de mon côté avec attention, et je n'y pus rien apercevoir que quelques fleurs assez mal gravées.

Cependant le premier Eunuque du Prince héritier vint nous ordonner de sa part de mettre au plutôt cet acier en couleur. Nous le conjurâmes de vouloir bien représenter au Prince la peine où nous étions de ne pouvoir lui obéir, jusqu'à ce qu'on nous eût éclairci sur le doute que nous avions touchant l'usage du *Pien* qu'il nous avait envoyé ; (c'est ainsi qu'on appelle cette espèce de sceptre), que nous craignions que ce ne fût le *Pien* de *Fo*, ou de quelqu'autre Idole, et que dans ce doute il ne nous était pas permis d'y travailler.

L'Eunuque protesta que le *Pien* était uniquement destiné à l'usage du Prince, et nullement à celui des Idoles. Permettez-moi néanmoins de vous représenter, répli-

qua le Père Bouvet, que ce *Pien* ressemble fort à cette espèce d'arme qu'on donne à certains Génies supérieurs aux autres, et à laquelle il me semble que le Peuple attribue le pouvoir de défendre des malins Esprits. Or selon les principes de notre Religion, nous ne pourrions travailler à de pareils ouvrages, sans nous rendre coupables devant Dieu d'un très-grand crime, et le Prince est trop équitable pour l'exiger de nous.

L'Eunuque peu instruit des devoirs de notre Religion, et choqué de notre résistance, au-lieu de répondre au doute du Père Bouvet, nous traita d'opiniâtres et d'ingrats; il s'efforça même de nous prouver avec chaleur, que quand il s'agirait du *Pien* de *Fo*, nous n'en devions pas moins obéir au Prince; qu'après les grâces dont l'Empereur nous avait comblés, et dans le temps qu'il venait de nous permettre de bâtir jusques dans l'enceinte de son Palais une Eglise au Dieu que nous adorions, il était indigne sur une fausse délicatesse de refuser au Prince son fils une bagatelle. Ensuite ajoutant les menaces aux reproches, il nous exposa les suites fâcheuses que notre désobéissance pourrait avoir.

Nous répondîmes que l'Empereur était le maître de nos vies; que nous étions pénétrés de reconnaissance pour tous ses bienfaits; sur-tout que nous lui étions infiniment obligés de la protection qu'il accordait à notre sainte Loi; qu'en toute autre occasion nous étions prêts à lui obéir, comme nous avions

fait jusqu'alors, quelque chose qu'il nous en dût coûter ; que nous nous estimions même trop honorés qu'il voulût bien agréer nos services, mais que quand il faudrait encourir sa disgrâce, et nous exposer aux plus affreux châtimens, on ne nous engagerait jamais à rien faire contre la pureté de notre Religion.

Après une déclaration si nette, l'Eunuque s'efforça par toutes les voies d'honnêteté de vaincre notre résistance. Il dit au Père Bouvet que nous pouvions nous fier à sa parole, et que le *Pien*, dont il s'agissait, n'avait aucun rapport ni à *Fo*, ni aux autres Idoles. Un de ceux qui l'accompagnaient, m'assura la même chose en particulier, et me dit que l'Empereur lui-même en avait un semblable.

Comme nous savons jusqu'où les Mandarins portent leur complaisance pour l'Empereur et pour le Prince, nous ne crûmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole, et je dis que, puisque le *Pien* appartenait au Prince, personne n'en devait mieux savoir l'usage que lui ; qu'il lui était aisé de lever le doute qui nous arrêtait ; que s'il voulait bien nous expliquer lui-même l'usage qu'il souhaite faire de cette arme, et nous assurer que ni lui, ni les Chinois n'y reconnaissent aucune vertu particulière, sur-le-champ il serait obéi. Nous étions en effet assez convaincus de la sincérité du Prince pour ne devoir plus avoir lieu de douter, après le témoignage qu'il nous aurait rendu.

Vous êtes bien téméraires, reprit l'Eunuque, de faire une pareille demande ! En même-temps il nous quitta pour aller faire son rapport au Prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien, nous regardèrent comme des gens perdus. Quelque temps après on vint nous avertir d'aller au Palais rendre raison de notre conduite : les traitemens que nous reçûmes sur la route de la plupart des Officiers, nous firent juger que nous n'en devions pas recevoir un trop favorable du Prince même. J'arrivai le premier ; dès que je fus en sa présence, je me prosternai selon la coutume. Il était au milieu de toute sa Cour, à l'entrée de son appartement : et me regardant d'un air plein d'indignation et de colère : « Faut-il donc, me
,, dit-il, que j'intime moi-même mes or-
,, dres pour être obéi ? Savez-vous les châ-
,, timens que votre désobéissance mérite se-
,, lon la rigueur des Lois ? Ensuite adressant
,, la parole au Père Bouvet qui me suivait de
,, près : connaissez-vous cette arme, ajouta-
,, t-il ? c'est le *Pien* dont je me sers, et qui
,, est fait uniquement pour mon usage ; il
,, n'est ni pour *Fo*, ni pour aucun génie,
,, et personne n'attribue à ce *Pien* aucune
,, vertu particulière : en faut-il davantage
,, pour vous rassurer contre vos craintes mal
,, fondées ? »

Le Père Bouvet crut pouvoir, sans manquer au respect dû au Prince, lui exposer les raisons qu'il avait eues de douter. Mais le Prince, se persuadant qu'il fesait encore

difficulté de se rendre à son témoignage, lui parla d'une manière qui marquait sa colère et son indignation. Il l'envoya dans la salle de la comédie pour y voir des sceptres pareils au sien entre les mains des comédiens qui étaient sur le point de jouer. « Qu'il ,, voie, dit-il, si c'est là un instrument de ,, Religion, puisque nous en faisons un instrument de comédie ».

Le Père Bouvet étant de retour, le Prince lui demanda s'il était enfin détrompé. Le Père lui répondit qu'il voyait bien que ce *Pien* pouvait servir à différens usages; mais que comme il avait lu dans quelque livre de l'histoire de la Chine, qu'on avait employé de pareils instrumens à des choses que notre Religion déteste, il avait eu lieu de craindre que celui-ci ne fût de la même espèce, et que le Peuple n'eût encore sur la vertu de ces sortes d'armes des erreurs grossières.

Ces nouvelles instances du Père Bouvet irritèrent extrêmement le Prince. Il s'imagina que le Missionnaire voulait opposer à son autorité, celle de quelque roman, ou des gens de la lie du peuple. « Vous n'êtes ,, qu'un étranger, lui dit-il d'un ton sévère, ,, et vous prétendez savoir mieux les sentimens et les coutumes de la Chine que moi ,, et que tous ceux qui n'ont point fait d'autre étude dès leur enfance? Or je déclare ,, que ni moi ni le Peuple de la Chine, ,, nous ne reconnaissons aucune vertu particulière dans cette sorte de sceptre, et ,, qu'il n'y en a aucun de semblable qui

„ soit un instrument d'Idole. Comme je „ veux bien vous l'assurer, quelle fausse dé- „ licatesse peut vous arrêter, lorsque je vous „ ordonne d'y travailler? parce que *Fo*, „ et les autres Idoles sont représentés avec „ des habits, cela vous empêche-t-il d'en „ porter vous-même? Quoiqu'ils aient des „ temples, n'en bâtissez-vous pas aussi à „ votre Dieu? On ne blâme pas votre atta- „ chement à votre Religion, mais on blâme „ avec raison votre entêtement sur des cho- „ ses que vous ne savez pas ». (1)

Après ces paroles le Prince se retira pour aller instruire l'Empereur de tout ce qui s'était passé. En même-temps il donna ordre qu'on fît venir incessamment tous les Missionnaires des trois Eglises de Pekin. J'ai admiré, et je ne cesserai d'admirer toute ma vie, que la colère de ce Prince Idolâtre ne lui fit jamais dire une seule parole contre la Loi chrétienne, quoique nous n'eussions point d'autres raisons à apporter que la crainte de la violer : preuve évidente de l'estime qu'il fait de notre sainte Religion.

Comme il était fort tard, on nous renvoya dans notre logis, le seul Père Bouvet eut ordre de rester. Il demeura donc comme prisonnier, et passa toute la nuit, qui fut extrêmement froide, sous une cabane de nattes, où on lui permit de se retirer.

(1) La délicatesse de ces Missionnaires est une preuve du moins qu'ils ne favorisaient pas l'idolâtrie comme on les en a accusés.

Le lendemain matin quelques personnes me vinrent trouver, pour me dire que le Père Bouvet était condamné au châtiment des esclaves. Je leur répondis que ce Père serait heureux de mourir pour n'avoir pas voulu trahir sa conscience ; mais que si on le punissait, la faute étant commune à trois, il était de la justice que trois fussent punis.

J'aperçus en même-temps l'Eunuque du Prince, qui venait nous demander de sa part, si le sceptre de Salomon, gravé sur la boîte de sa montre, n'était pas la même chose que le sien? « Vos Rois ont un *Pien*, ,, nous dit-il ; vous n'en êtes pas scandali- ,, sés, et celui du Prince vous fait peur ; d'où ,, vient cette différence ? » Je lui appris ce que c'était que le sceptre de nos Rois, et je lui expliquai l'histoire du jugement de Salomon, qui était gravé sur cette boîte. Enfin les Missionnaires des trois Eglises arrivèrent sur les huit heures, déjà instruits de toute cette affaire par le Père Gerbillon.

Le Mandarin nommé *Tchao*, qui a tant contribué à l'Edit qui permet l'exercice de la Religion chrétienne dans tout l'Empire, nous assembla tous dans un lieu éloigné des appartemens du Prince. Là, en présence du premier Eunuque, et de plusieurs autres personnes, il nous parla à peu-près en ces termes : « Vous avez irrité contre vous le ,, meilleur de tous les Princes : il m'or- ,, donne de poursuivre vivement la faute du ,, Père Bouvet comme un crime de léze- ,, Majesté. Si vous ne lui faites satisfaction,

,, j'irai moi-même accuser le coupable à la ,, Cour des crimes, pour y être jugé et puni ,, selon la sévérité des Lois. Vous êtes des ,, étrangers ; vous n'avez d'appui que la ,, bonté de l'Empereur, qui vous protège, ,, qui permet votre Religion parce qu'elle ,, est bonne, et qu'elle n'ordonne rien que ,, de raisonnable. De quels biens, et de ,, quels honneurs ne vous a-t-il pas com- ,, blés à la Cour et dans les Provinces ? Ce- ,, pendant le Père Bouvet a eu l'insolence ,, de contredire le Prince héritier, et, mal- ,, gré les assurances et les éclaircissemens ,, qu'il a eu la bonté de lui donner, il a ,, voulu soutenir son propre sentiment con- ,, tre celui du Prince, comme s'il se fut défié ,, de sa droiture et de sa bonne foi. Je vous ,, fais les juges de son crime, et de la peine ,, qu'il mérite. Qu'en pensez-vous? Répon- ,, dez, Père Grimaldi, vous qui êtes le ,, Supérieur de tous. »

Le Père qui s'était attendu à tous ces reproches, et qui, après avoir tout examiné, avait désapprouvé la résistance opiniâtre du Père Bouvet, répondit que ce Père avait eu grand tort de ne pas déférer au témoignage et à l'autorité du Prince ; et que par là il s'était rendu indigne de paraître jamais devant Sa Majesté, et devant son Altesse.

Le Mandarin, sans répondre au Père Grimaldi, s'adressa au Père Bouvet, et lui dit que le Prince héritier jurait, foi de Prince, que l'instrument dont il s'agissait, n'était point le sceptre de *Fo*, ni des génies ; que

s'il savait le contraire, il fît une croix sur la terre, et qu'il jurât sur cette croix. Le Père Bouvet répondit qu'il soumettait son jugement à celui du Prince. « Si vous re-
,, connaissez votre faute, reprit le Manda-
,, rin, frappez donc la terre du front comme
,, coupable. Le Père obéit sur-le-champ,
,, et le Mandarin alla faire son rapport à
,, l'Empereur. »

Nous louâmes Dieu du témoignage public que ce Mandarin venait de donner à notre sainte Religion, au nom de l'Empereur et du Prince son fils; (car nous savions bien qu'il ne disait pas un mot de lui-même), témoignage que nous aurions acheté au prix de tout notre sang. Ce courtisan que le seul respect humain retient dans l'infidélité, fit bien valoir ce témoignage, auquel il savait que nous étions infiniment sensibles : il ne se contenta pas de le dire une fois, il le répéta bien haut et le prononça d'un ton et d'un air à lui donner toute l'autorité que nous desirions.

Quelque temps après, ce témoignage du Prince, si avantageux à la Religion, nous fut encore confirmé par un autre Officier, qui vint nous dire de sa part ces paroles bien consolantes pour nous; « Est-il possible qu'on
,, m'ait soupçonné d'avoir voulu vous trom-
,, per en vous fesant violer votre Loi que
,, je juge bonne ? Sachez qu'un tel dessein
,, est indigne d'un Prince comme moi, et
,, que dans tout l'Empire vous trouveriez
,, peu de personnes capables de ce procédé,

,, qui ne peut convenir qu'à un mal-honnête
,, homme. Si je suis si fort irrité, ce n'est
,, pas pour le sceptre dont il s'agit, car je
,, m'en mets fort peu en peine; c'est à cause
,, de l'outrage qu'on me fait, et auquel je
,, suis d'autant plus sensible, qu'il me vient
,, de personnes, que j'avais honorées de
,, mon estime ».

Malgré tant de déclarations du Prince, qui étaient suffisantes pour lever entièrement notre doute, nous examinâmes encore, et nous fîmes examiner attentivement tous les différens rapports que pouvait avoir ce sceptre; mais nous n'y trouvâmes pas l'ombre de superstition; c'est un instrument dont le Prince et l'Empereur lui-même se servent pour se dénouer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit se répandait que le Père Bouvet aurait le cou coupé. Les Pères Grimaldi, Thomas, Gerbillon et Pereyra, après avoir conféré ensemble, et avec quelques Mandarins de leurs amis, allèrent trouver l'Empereur pour lui témoigner leur chagrin sur le peu de déférence que le Père Bouvet avait eu pour le Prince.

Sa Majesté leur répondit, qu'elle était bien aise qu'ils reconnussent leur faute; que depuis quarante ans qu'il se servait des Missionnaires, il n'avait jamais eu la pensée de leur rien ordonner qui fût contraire à leur Loi qu'il jugeait bonne; que quand il avait exigé d'eux quelque service, il s'était informé auparavant s'ils n'auraient pas de peine à faire ce qu'il souhaitait; qu'il avait même porté

les choses jusqu'au scrupule : « J'ai dans
,, mon Palais, dit Sa Majesté, une femme
,, qui joue excellemment bien de la harpe ;
,, je voulus faire juge de son habileté le Père
,, Pereyra, qui touche bien les instrumens :
,, mais fesant attention à la délicatesse des
,, Missionnaires, je craignis que le Père ne
,, fût tenté de me refuser. Il me vint en pen-
,, sée, qu'en tirant un rideau entre les deux,
,, le Père n'aurait peut-être plus la même
,, difficulté : cependant je craignis encore
,, que cet expédient ne lui déplût. Alors
,, quelques Courtisans me proposèrent de
,, faire habiller cette femme en homme, et
,, me promirent sur cela un secret inviola-
,, ble. J'étais fort porté à le faire, afin de
,, contenter ma curiosité. Mais après quel-
,, ques réflexions, je jugeai qu'il était in-
,, digne de tromper un homme qui se fiait
,, en moi : ainsi je me privai du plaisir que
,, je m'étais proposé, pour ne point faire de
,, peine au Missionnaire sur les devoirs de
,, sa profession ».

Sa Majesté ajouta que le grand *Lama*, qu'il considérait si fort, l'ayant prié de faire tirer son portrait par M. Gherardini, il l'avait refusé, dans la crainte qu'il avait que ce Peintre étant Chrétien, n'eût de la répugnance à faire le portrait d'un Prêtre des Idoles. Il dit ensuite qu'il y avait parmi nous des gens défians et soupçonneux, qui craignent tout, parce qu'ils ne connaissent pas assez la Chine, et qui aperçoivent de la Religion où il n'y en a pas même l'apparence. Enfin, il conclut

que, puisque le Père Bouvet reconnaissait sa faute, il suffisait, pour le punir, qu'il ne servît plus d'interprète chez le Prince son fils ; que du reste il pouvait demeurer tranquille dans notre maison.

Les Pères fléchirent les genoux et se courbèrent neuf fois jusqu'à terre, selon la coutume, en action de grâces. Ils firent ensuite la même cérémonie devant la porte du Prince héritier. Ainsi se termina cette affaire, après nous avoir donné durant cinq jours de cruelles inquiétudes.

Malgré cette alarme passagère, notre Mission est, grâces à Dieu, dans un état à nous faire espérer dans la suite de grands progrès pour la conversion des Chinois, si l'œuvre de Dieu n'est point traversée. Des trente Jésuites que vous y avez laissés, il y en a douze qui n'ont plus besoin de maîtres dans les caractères, et qui lisent le Chinois avec une facilité surprenante. M. l'Evêque d'Ascalon, Vicaire apostolique de *Kiang-Si*, est si étonné des progrès que font dans les lettres les Pères de sa Province, qu'il en a écrit à plusieurs personnes avec éloge.

Ce Prélat a prié le Père Supérieur-général de lui accorder un des plus anciens pour son Provicaire, afin de se décharger sur lui d'une partie du soin de cette Province, une des plus belles de la Chine. Comme ce n'est pas une dignité, mais une charge, on a ordonné aux Jésuites Français qui sont dans le *Kiang-Si*, de ne point rejeter le fardeau qu'un Evêque qui a vieilli dans les travaux

de l'Apostolat, jugera selon Dieu devoir leur imposer pour son soulagement. Le R. Père Pousatery, Vicaire apostolique du *Cham-sy*, en a demandé aussi un pour son compagnon. Le R. Père Turcotti, élu Evêque d'Andreville, et Vicaire apostolique, en a encore pris un depuis peu.

L'Empereur nous a fait cette année une faveur qui a beaucoup honoré la Religion : une inondation ayant produit une famine universelle dans la province de *Chan-tong*, Sa Majesté a taxé ses Courtisans, et y a envoyé de grands secours, qui devaient être administrés par de riches Mandarins députés exprès pour cette bonne œuvre. Cela n'a pas empêché qu'une grande partie de ces malheureux ne soient venus à la Capitale de l'Empire, pour y chercher de quoi vivre.

Sa Majesté ayant conçu de la défiance des Mandarins, fit appeler quatre de nos Pères : il leur dit qu'étant venus à la Chine par un motif de charité, nous devions plus particulièrement travailler à secourir les pauvres, selon l'esprit de notre Religion, qui s'en fait un point capital ; qu'il nous remettait deux mille taëls pour acheter du riz, et le distribuer dans le grand espace de notre sépulture; et qu'il espérait que nous contribuerions aussi selon nos forces au soulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnaissance de la part des Missionnaires, et ils jugèrent qu'il fallait s'incommoder, afin de trouver cinq cens taëls pour les employer en aumônes.

Les Pères Suarez et Pârennin, chargés de la distribution des aumônes, firent préparer des fourneaux et de grandes chaudières : ils firent ensuite provision de riz, de grands vases de porcelaine bien propres, de racines et d'herbes salées du Pays, pour corriger ce que le riz a de fade et d'insipide.

A la vue d'un signal qu'on élevait, les pauvres entraient sans confusion, et se rassemblaient tous dans un quartier, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ensuite on les fesait revenir par un passage étroit, et là on donnait à chacun sa portion de riz et d'herbages, qu'il emportait dans un lieu marqué, où ils allaient tous se ranger, jusqu'à ce que les porcelaines fussent vides. On les ramassait ensuite, on les lavait, et on distribuait aux autres pauvres leur aumône dans le même ordre qu'aux premiers.

Les Chrétiens les plus considérables de la Ville venaient tour-à-tour servir les pauvres avec beaucoup d'édification : ils recueillaient les porcelaines ; ils maintenaient le bon ordre ; ils disaient à tous quelques mots de consolation. Les Mandarins et les Eunuques de la Cour, que la curiosité attirait à ce spectacle, étaient charmés de ce bon ordre, maintenu sans le secours d'aucuns gardes, de cette abondance, et sur-tout de cette propreté, dont les Chinois sont si jaloux. Ils admiraient que des personnes remarquables par leur naissance et par leurs richesses, se mêlassent ainsi parmi les pauvres, jusqu'à leur fournir les batonnets pour manger, et les

les conduire ensuite comme des hôtes à qui on veut faire honneur. Oh ! s'écriaient-ils, que cette Religion est excellente, qui inspire tant de charité jointe à tant de modestie ! Il n'y avait pas jusqu'aux Bonzes qui ne devinssent nos panégyristes, car il y en avait tous les jours près de cent à qui on fesait l'aumône avec les autres pauvres. C'est ainsi que durant quatre mois nous avons nourri plus de mille personnes par jour.

Dussions-nous être long-temps incommodés de cette dépense, comme en effet nous le serons, nous ne la regretterons point : au contraire, nous bénirons Dieu sans cesse, et nous le conjurerons de nous fournir souvent de semblables occasions de faire louer le nom du Seigneur par les Chrétiens et par les Infidèles. Ne craignez pas que le nombre de nos Catéchistes en diminue ; nous nous priverons plutôt des choses les plus nécessaires, que de retrancher un moyen si utile à la conversion des Chinois. Vous savez, mon Révérend Père, que c'est là uniquement ce qui nous touche, et ce qui nous rend si sensibles au zèle des personnes, qui par les aumônes qu'elles font à cette Eglise naissante, contribuent avec tant d'avantage pour leurs propres ames, au salut d'une infinité d'autres. Je suis, avec beaucoup de respect, dans l'union de vos saints Sacrifices, etc.



LETTRE

Du Père Jean-Paul Gozani, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Joseph Suarez, de la même Compagnie. Traduite du Portugais.

A Cai-song-fou, capitale de la province de Honan à la Chine, le 5 de Novembre 1704.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

APRÈS avoir passé deux mois à la visite des Chrétientés de *Kaei-te-fou*, de *Loye-hien*, et de *Fou-keou-kien* (1), où par la miséricorde de Dieu la Religion s'établit de jour-en-jour, je trouvai à mon retour les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous remercie de m'avoir mandé des nouvelles de votre santé, et de m'avoir appris l'heureuse découverte que vous avez faite dans vos archives de pièces importantes (2) pour l'éclaircissement de la vérité.

(1) Ce sont des villes de la province de *Honan*, qui est presque au milieu de la Chine, car elle a les provinces de *Pecheli* et de *Chan-Si* au Nord, à l'Occident *Chen-Si*, de *Hoü-coüan* au Midi, et les provinces de *Nankin* et de *Canton* à l'Orient.

(2) Les originaux des pièces dont on parle ici furent trouvés dans les archives du Collége de Pekin le 30

Pour ce qui regarde ceux qu'on appelle ici *Tiao-kin-kiao*, il y a deux ans que j'allai les voir, dans la pensée que c'étaient des Juifs,

---

Juillet, veille de S. Ignace, de l'année 1704. Les Jésuites de la Chine ont fait imprimer ces pièces à Pekin même, après en avoir montré les originaux à un Vicaire apostolique, et au Secrétaire de M. l'Evêque de Pekin. Voici le catalogue de ces pièces, qui sont écrites en Portugais.

1°. Lettre du R. P. Dominique Navarrette, Jacobin, écrite le 29 de Septembre 1669, au R. P. Antoine de Govea, vice-Provincial de la Compagnie de Jésus à la Chine. Cette lettre est imprimée en Français à la page 275 de la première édition de l'éclaircissement donné à M. le Duc du Maine, sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts.

2°. Copie de quelques points arrêtés dans une assemblée des Pères de la Compagnie de Jésus en la ville de *Ham-tcheou*, capitale de la province de *Tche-kiam*, au mois d'Avril de l'année 1642. Cette pièce est imprimée en Francais, dans le même éclaircissement, pag. 278.

3°. Réponse du R. P. Antoine de Govea, vice-Provincial des Jésuites de la Chine, sur les deux précédens écrits du R. P. Navarrette, Jacobin. Cette pièce est imprimée en Français dans le même éclaircissement, pag 284.

4°. Lettre du R. P Dominique-Marie de Saint-Pierre Jacobin, écrite le 4 d'Octobre 1669, au R. P. Antoine de Govea, vice-Provincial de la Compagnie de Jésus à la Chine. Cette pièce est imprimée en Français dans le même éclaircissement, page 293. On trouve cet éclaircissement à la fin de l'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne, imprimée chez Anisson en 1698.

5°. Lettre du R. P. Michel de Angelis, de l'Ordre de S. Augustin, Gouverneur de l'Evêché de *Macao*, au R. P. Antoine de Govea, vice-Provincial de la Compagnie de Jésus à la Chine, sur la fuite du R. P. Navarrette de sa prison de Canton.

6°. Attestation donnée le 16 de Décembre 1680, par le Seigneur Dom Vasco Barbosa de Mello, contre quelques faussetés rapportées dans les livres du même Père Navarrette. Ces deux dernières pièces n'ont point encore été traduites en Français, ni imprimées en Europe.

et dans la vue d'y chercher l'Ancien-Testament. Mais comme je n'ai aucune connaissance de la langue hébraïque, et que je trouvai de grandes difficultés, j'abandonnai cette entreprise, dans la crainte de n'y pas réussir. Néanmoins depuis que vous m'avez marqué que je vous ferais plaisir de m'informer de ces gens-là, j'ai obéi à vos ordres, et je l'ai fait avec tout le soin et toute l'exactitude dont je suis capable.

Je leur fis d'abord amitié, ils y répondirent, et ils eurent l'honnêteté de me venir voir. Je leur rendis leur visite dans leur *Li-paï-sou*, c'est-à-dire leur Synagogue, où ils étaient tous assemblés, et où j'eus avec eux de longs entretiens. Je vis leurs inscriptions, dont les unes sont en Chinois, et les autres en leur langue. Ils me montrèrent leurs *Kims* ou leurs livres de religion, et ils me laissèrent entrer jusques dans le lieu le plus secret de leur Synagogue, où il ne leur est pas permis à eux-mêmes d'entrer. C'est un endroit réservé à leur *Cham-Kiao*, c'est-à-dire au Chef de la Synagogue, qui n'y entre jamais qu'avec un profond respect.

Il y avait sur des tables treize espèces de tabernacles, dont chacun était environné de petits rideaux. Le sacré *Kim* (1) de Moïse était renfermé en chacun de ces tabernacles, dont douze représentaient les douze tribus d'Israël, et le treizième, Moïse. Ces livres étaient écrits sur de longs parchemins, et pliés

(1) C'est le Pentateuque.

sur des rouleaux. J'obtins du Chef de la Synagogue, qu'on tirât les rideaux d'un de ces tabernacles, et qu'on dépliât un de ces parchemins, ce qu'on fit. Il me parut être écrit d'une écriture très-nette et très-distincte. Un de ces livres fut heureusement sauvé de la grande inondation du fleuve *Hoambo* (1), qui submergea la ville de *Cai-song-fou*, capitale de cette Province. Comme les lettres de ce livre ont été mouillées, et qu'elles sont presque à demi effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire douze copies, qu'ils gardent soigneusement dans les douze tabernacles dont je viens de parler.

On voit encore en deux autres endroits de cette Synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un grand nombre de petits livres, dans lesquels ils ont divisé le Pentateuque de Moïse, qu'ils appellent *Takim*, et les autres livres de leur Loi. Ils se servent de ces livres pour prier ; ils m'en montrèrent quelques-uns, qui me parurent être écrits en Hébreu ; les uns étaient neufs et les autres vieux, et à demi déchirés. Tous ces livres sont conservés avec plus de soin que s'ils étaient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur Synagogue une chaire magnifique et fort élevée, avec un beau

(1) *Hoambo* ou fleuve Jaune, est une des plus grandes rivières de la Chine. Il prend sa source entre les montagnes qui sont à l'Occident de la province de *Soutcheouen* ; et après avoir parcouru une partie des Provinces Septentrionales de ce grand Empire, il passe par celles de *Honan*, de *Canton* et de *Nankin*, où il se jette dans la mer Orientale, vis-à-vis du Japon.

coussin brodé ; c'est la chaire de Moïse, dans laquelle les Samedis (ce sont leurs Dimanches) et les jours les plus solennels, ils mettent le livre du Pentateuque, et en font la lecture. On y voit aussi un *Van-sui-pai*, ou un tableau où est écrit le nom de l'Empereur, mais il n'y a ni statues, ni images. Leur Synagogue regarde l'Occident, et quand ils prient Dieu ils se tournent de ce côté-là, et ils l'adorent sous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teao-van-voe-tche*, c'est-à-dire, de Créateur de toutes choses ; et enfin de *Van-voe-tchu-tcai*, c'est-à-dire, de Gouverneur de l'Univers. Ils me dirent qu'ils avaient pris ces noms des livres Chinois, et qu'ils s'en servaient pour exprimer l'Etre suprême et la première cause.

En sortant de la Synagogue on trouve une salle que j'eus la curiosité de voir ; je n'y remarquai qu'un grand nombre de cassolettes. Ils me dirent que c'était le lieu où ils honoraient leurs *Chim-gins*, ou les grands Hommes de leur Loi. La plus grande de ces cassolettes, qui est pour le Patriarche Abraham, le chef de leur Loi, est au milieu de cette salle. Après celle-là sont celles d'Isaac, de Jacob et de ses douze enfans, qu'ils appellent *Chel-cum-pai-se*, les douze lignées ou les douze tribus d'Israël : ensuite sont celles de Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Esdras, et de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Quand nous sortîmes de ce lieu-là on nous conduisit en la salle des hôtes, pour nous

entretenir. Comme les titres des livres de l'Ancien-Testament étaient écrits en Hébreu à la fin de ma Bible, je les montrai au *Cham-kiao* ou Chef de la Synagogue : il les lut, quoiqu'ils fussent assez mal écrits, et il me dit que c'étaient les noms de leur *Chin-kim* ou du Pentateuque. Alors prenant ma Bible, et le *Cham-kiao* son *Beresith*, c'est ainsi qu'ils appellent le livre de la Genèse, nous confrontâmes les descendans d'Adam jusqu'à Noé, avec l'âge de chacun d'eux, et nous trouvâmes entre l'un et l'autre une parfaite conformité. Nous parcourûmes ensuite en abrégé les noms et la chronologie de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome, ce qui compose le Pentateuque de Moïse. Le Chef de la Synagogue me dit qu'ils appelaient ces cinq livres *Beresith*, *Veelesemoth*, *Vaiicra*, *Vaiedabber et Haddebarim*, et qu'ils les divisent en cinquante-trois volumes ; savoir, la Genèse en douze volumes, l'Exode en onze, et les trois livres suivans en dix volumes chacun, qu'ils appellent *Kuen*. Ils m'en ouvrirent quelques-uns, et me les présentèrent à lire ; mais ne sachant pas l'Hébreu, comme j'ai déjà dit, cela fut inutile.

Les ayant interrogés sur les titres des autres livres de la Bible, le Chef de la Synagogue me répondit en général qu'ils en avaient quelques-uns, mais que les autres leur manquaient, et qu'il y en avait qu'ils ne connaissaient pas. Quelques-uns des assistans m'ajoutèrent qu'il s'était perdu quelques livres dans l'inondation du *Hoamho* ou du

fleuve Jaune, dont j'ai parlé. Pour compter sûrement sur ce que je viens de rapporter, il serait nécessaire de savoir la langue Hébraïque, car sans cela on ne pourra s'assurer de rien.

Ce qui me surprend davantage, c'est que leurs anciens Rabbins, aient mêlé plusieurs contes ridicules avec les véritables faits de l'Ecriture, et cela jusques dans les cinq livres de Moïse. Ils me dirent à ce sujet de si grandes extravagances, que je ne pus m'empêcher d'en rire ; ce qui me fit soupçonner que ces Juifs pourraient bien être des Talmudistes (1), qui corrompent le sens de la Bible. Il n'y a qu'un homme habile dans l'Ecriture et dans la langue Hébraïque, qui puisse démêler ce qui en est.

Ce qui me confirme dans le soupçon que j'ai formé, c'est que ces Juifs m'ajoutèrent, que sous le *Min-chao*, ou la dynastie de la famille de *Taming* (2), le Père *Fi-lo-te*, c'est le Père Rodriguez de Figueredo, et sous le *Chin-chao*, ou la dynastie de la famille aujourd'hui régnante (3), le Père *Ngen-li-ke*,

(2) Le *Talmud* est un livre fort estimé des Juifs, qui contient leurs Lois, leurs coutumes, et les traditions de leurs Rabbins. On appelle Talmudistes, ceux qui suivent la doctrine de ce livre.

(2) La famille de *Taming* commença de régner à la Chine en 1368, et gouverna cet Empire pendant 276 ans. Elle le perdit par l'irruption des Tartares Orientaux, qui s'en rendirent les maîtres en 1644.

(3) C'est la famille de *Tai-cim*, qui règne aujourd'hui à la Chine en la personne de *Cam-hi*, un des plus grands et des plus sages Princes qui ait gouverné ce vaste Empire.

c'est le Père Chrestien Enriquez, desquels la mémoire est ici en vénération, allèrent plusieurs fois à leur Synagogue pour traiter avec eux; mais comme ces deux savans hommes ne se mirent pas en peine d'avoir un exemplaire de leur Bible, cela me fait croire qu'ils la trouvèrent corrompue par les Talmudistes, et non pas pure et sincère comme elle était avant la naissance de Jésus-Christ.

Ces Juifs, qu'on appelle à la Chine *Tiao-kin-kiao*, soit qu'ils soient Talmudistes ou qu'ils ne le soient pas, gardent encore plusieurs cérémonies de l'Ancien-Testament; par exemple la circoncision, qu'ils disent avoir commencé au Patriarche Abraham, ce qui est vrai; les Azimes, l'Agneau Pascal, en mémoire et en action de grâces de la sortie d'Egypte et du passage de la mer Rouge à pied sec, le Sabbat, et d'autres fêtes de l'ancienne Loi.

Les premiers Juifs qui parurent à la Chine, ainsi qu'ils me le racontèrent, y vinrent sous le *Ham-chao* (1), ou la dynastie des *Han*. Ils étaient dans les commencemens plusieurs familles; mais leur nombre étant diminué, il n'en reste présentement que sept, dont voici les noms. *Thao*, *Kin*, *Che*, *Cao*, *The-*

(1) Des vingt-deux familles qui ont possédé l'Empire de la Chine depuis le grand *Hoan-ti*, c'est-à-dire depuis l'an 2697 avant la naissance de Jésus-Christ jusqu'à présent, la famille de *Han* est la cinquième, et l'une des plus illustres, puisqu'elle a donné vingt-sept Empereurs à la Chine, et qu'elle a gouverné cet Empire pendant 426 ans, depuis l'année 206 avant la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à l'année 220 après sa naissance.

man, *Li* et *Ngai*. Ces familles s'allient les unes aux autres sans se mêler avec les *Hoei-hoei*, ou les Mahométans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les livres, soit pour les cérémonies de leur Religion ; il n'y a pas même jusqu'à leurs moustaches qui ne soient tournées d'une autre manière.

Ils n'ont de *Li-paï-sou* ou de Synagogue que dans la ville capitale de la province de *Honan*. Je n'y ai point vu d'autel, mais seulement la chaire de Moïse avec une cassolette, une longue table et de grands chandeliers, avec des chandelles de suif. Leur Synagogue a quelque rapport à nos Eglises d'Europe; elle est partagée en trois nefs, celle du milieu est occupée par la table des parfums, la chaire de Moïse, et le *Van-sai-pai* ou le tableau de l'Empereur, avec les tabernacles dont j'ai parlé, où ils gardent les treize exemplaires du *Chin-kim* ou du Pentateuque de Moïse. Ces tabernacles sont faits en manière d'arche, et cette nef du milieu est comme le chœur de la Synagogue ; les deux autres sont destinées à prier et à adorer Dieu. On va tout autour de la Synagogue par le dedans.

Comme il y a eu autrefois, et qu'il y a encore aujourd'hui parmi eux des Bacheliers et des *Kien-sens*, qui est un degré différent de celui de Bachelier, je pris la liberté de leur demander s'ils honoraient Confucius : ils me répondirent tous, et même leur Chef, qu'ils l'honoraient de la même manière que les autres Lettrés Gentils de la Chine l'honorent, et qu'ils assistaient avec eux aux cérémonies

solennelles qui se font dans les salles de leur Grands-Hommes. Ils m'ajoutèrent qu'au printemps et à l'automne ils rendaient à leurs ancètres les honneurs qu'on a coutume de leur rendre à la Chine, dans la salle qui est auprès de la Synagogue; qu'à la vérité ils ne leur présentaient pas des viandes de cochon, mais d'autres animaux ; que dans les cérémonies ordinaires ils se contentaient de présenter des porcelaines pleines de mets et de confitures, ce qu'ils accompagnaient de parfums et de profondes révérences ou prosternemens. Je leur demandai encore, si dans leurs maisons ou dans la salle de leurs morts ils avaient des tablettes en l'honneur de leurs ancêtres. Ils me répondirent qu'ils ne se servaient ni de tablettes ni d'images, mais seulement de quelques cassolettes. Il faut cependant en excepter leurs Mandarins, pour lesquels seuls on met dans le *Tsutam* ou la salle des ancêtres, une tablette où leur nom et le degré de leur mandarinat sont marqués.

Pour ce qui regarde les noms dont ils se servent pour exprimer la cause première, je vous en ai déjà parlé, et vous le verrez encore plus distinctement dans leurs inscriptions que j'ai fait copier, et que je vous envoie. J'espère que vous en tirerez de bonnes lumières. A l'égard de leur Bible, je l'emprunterai ; car je les vois assez disposés à me la prêter, et je la ferai aussi copier. Si vous souhaitez quelqu'autre chose, je vous prie, mon Révérend Père, de me le faire savoir. Je me recommande à vos saints Sacrifices, e

aux prières de tous nos Pères, et je suis très-respectueusement, etc.

P. S. Je vous prie de remarquer, mon Révérend Père, que ces Juifs, dans leurs inscriptions, appellent leur Loi la Loi d'Israël, *Yselals-kiao.* Ils me dirent que leurs ancêtres venaient d'un Royaume d'Occident, nommé le Royaume de *Juda*, que Josué conquit après être sorti de l'Egypte, et avoir passé la mer Rouge et le désert; que le nombre des Juifs qui sortirent d'Egypte était de soixante *Vans*, c'est-à-dire, de six cent mille hommes.

Ils me parlèrent des Livres des Juges, de David, de Salomon, d'Ezéchiel, qui ranima les ossemens secs et arides; de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la baleine, etc. d'où l'on peut voir qu'outre le Pentateuque de Moïse, ils ont plusieurs autres Livres de l'Ecriture sainte.

Ils m'assurèrent que leur alphabet avait vingt-sept lettres; mais que dans l'usage ordinaire, ils ne se servaient que de vingt-deux. Ce qui s'accorde avec ce que dit S. Jérôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq sont doubles. Je leur demandai comment ils appelaient leur Loi en Chinois; ils me répondirent qu'ils l'appelaient *Tiao-kin-kiao*, pour signifier qu'ils s'abstiennent de sang, et qu'ils coupent les nerfs et les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le sang s'écoule plus aisément.

Les Gentils leur donnèrent d'abord ce

nom, qu'ils reçurent volontiers, pour se distinguer des Mahométans, qu'ils appellent *Tee-mo-kiao.* Ils nomment leur Loi *Kou-kiao*, l'ancienne Loi; *Tien-kiao*, la Loi de Dieu, ou la Loi d'Israël. Ils n'allument point de feu, et ne font rien cuire le Samedi; mais ils préparent dès le Vendredi tout ce qui leur est nécessaire pour ce jour-là. Lorsqu'ils lisent la Bible dans leur Synagogue, ils se couvrent le visage avec un voile transparent, en mémoire de Moïse, qui descendit de la montagne le visage couvert, et qui publia ainsi le Décalogue et la Loi de Dieu à son Peuple.

J'ai oublié de dire qu'outre la Bible, ces Juifs Chinois ont encore d'autres Livres Hébreux faits par les anciens Rabbins; que ces Livres, qu'ils appellent *San-tco*, si je ne me trompe, et qui sont pleins d'extravagances, contiennent leurs Rituels, et les cérémonies dont ils se servent encore aujourd'hui. Ils me parlèrent du Paradis et de l'Enfer d'une manière peu sensée. Il y a bien de l'apparence qu'ils ont tiré du Talmud ce qu'ils en disent.

Je leur parlai du Messie, promis dans les Ecritures. Ils furent fort surpris de ce que je leur en dis; et sur ce que je leur appris qu'il s'appelait Jésus, ils me répondirent qu'on fesait mention en leur Bible d'un saint homme nommé Jésus, qui était fils de Sirach; mais qu'ils ne connaissaient point le Jésus dont je voulais leur parler.

Voila, mon Révérend Père, ce que j'ai

appris de ces Juifs Chinois. Ce qu'il y a de certain, et sur quoi vous pouvez compter, c'est, 1°. que ces Juifs adorent le Créateur du Ciel et de la Terre, et qu'ils l'appellent *Tien*, *Cham-ti*, *Cham-tien*, etc. comme il paraît évidemment par leurs anciens *Pai-fam* et *Pai-piens*, ou inscriptions.

2°. Qu'il est constant que leurs Lettrés rendent à Confucius les honneurs que les autres Chinois Gentils ont coutume de lui rendre dans la salle de ce Philosophe, comme j'ai déjà dit.

3°. Qu'il est sûr, comme vous le pouvez voir de vos yeux dans leurs anciennes inscriptions que je vous envoie, et comme ils me l'ont tous dit unanimement, qu'ils honorent leurs morts dans le *Tsu-tam* ou la salle des ancêtres, avec les mêmes cérémonies dont on se sert à la Chine; mais sans tablettes, dont ils ne se servent pas, parce qu'il leur est défendu d'avoir des images ou choses semblables.

4°. Qu'il est certain que dans leurs inscriptions, il est fait mention de leur Loi, qu'ils appellent la Loi d'Israël, de leur origine, de leur ancienneté, de leur descendance, de leurs Patriarches Abraham, Isaac, Jacob, des douze Tribus d'Israël, de leur Législateur Moïse, qui reçut la Loi dans les deux tables, avec les dix Commandemens sur la montagne de Sinaï; d'Aaron, de Josué, d'Esdras, du *Chim-kim*, ou du Pentateuque, qu'ils ont reçu de Moïse, et qui est composé des Livres du *Beresith*, de *Veele-semoth*,

de *Vaicra*, de *Vaiedaber*, et de *Haddebarim*, qu'ils appellent, quand ils sont joints ensemble, *Taura*, et S. Jérôme *Tora.*

Vous pouvez regarder comme certain, ce que je vous ai dit du temps auquel ces Juifs sont venus s'établir à la Chine, et tout ce qui est contenu dans les inscriptions, dont je vous ai parlé. Pour les autres choses, que je ne sais que sur leur rapport, et que je n'ai mises ici que pour vous faire plaisir, il ne faut s'en servir qu'avec précaution; parce que dans la conversation j'ai trouvé ces Juifs des gens peu sûrs, et sur lesquels il ne faut pas trop compter.

REMARQUES

Sur la Lettre du Père Gozani.

Voici quelques réflexions qu'on a cru devoir ajouter pour l'éclaircissement de la lettre précédente.

I. La Synagogue dont parle le Père Gozani, est fort différente de celles que nous voyons en Europe, puisqu'elle nous représente plutôt un Temple qu'une Synagogue ordinaire des Juifs. En effet, dans la Synagogue de la Chine, le lieu sacré, où il n'est permis qu'au Grand-Prêtre d'entrer, nous marque assez naturellement le *Sancta Sanctorum* où était l'arche d'alliance, la verge de

Moïse et celle d'Aaron, etc. L'espace qui en est séparé, représente l'endroit où s'assemblaient les Prêtres et les Lévites dans le Temple de Jérusalem, et où l'on fesait les sacrifices. Enfin, la salle qui est à l'entrée, où le Peuple fait sa prière, et où il assiste à toutes les cérémonies de la Religion, ressemble à ce qu'on appelait autrefois le vestibule d'Israël : *Atrium Israelis.*

II. Les inscriptions en langue Hébraïque, qu'on voit sur les murailles de la Synagogue de la Chine, marquent que les Juifs de ce Pays-là gardent sur ce point la même coutume qui s'observe dans les Synagogues d'Europe. Mais les inscriptions de nos Juifs ne sont que les premières lettres de certains mots qui composent une ou plusieurs Sentences, telle que celle-ci, qui est exprimée par ces quatre lettres : שיבה (1) *Au temps de la prière, il est bon de se tenir dans le silence.* (2)

III. Pour ce qui est des tabernacles, ou des tentes de Moïse et des douze Tribus, cela est particulier aux Juifs de la Chine. On ne voit rien de semblable dans les Synagogues d'Europe. Il y a seulement du côté de l'Orient une espèce de coffre ou d'armoire, où l'on enferme les cinq livres de la Loi.

IV. Les petits livres, que les Juifs Chi-

(1) Schin, Jod, Beth, He.

(2) שתיקה יפה בשעת התפלה
Schethikah japha beschahath hathephillag. *Silentium pulchrum est orationis tempore.*

nois conservent, sont apparemment les cinquante-trois sections du Pentateuque, que les Juifs d'Europe lisent tous les Samedis, l'une après l'autre, dans leurs Synagogues. Ils les partagent avec tant de justesse, que chaque année ils lisent les cinq livres de Moïse.

V. On ne doit pas s'étonner que les Juifs de la Chine se tournent vers l'Occident, lorsqu'ils font leurs prières, au-lieu que nos Juifs regardent l'Orient. La raison de cette différence est que parmi les Juifs, c'est une loi très-ancienne de se tourner au temps de la prière du côté de Jérusalem. On en voit un bel exemple dans le livre de Daniel. (1) Or, Jérusalem qui, à l'égard de l'Europe, est située à l'Orient, à l'égard de la Chine est située à l'Occident. D'ailleurs, il est certain que le Temple de Jérusalem était disposé de telle sorte, que les Israélites fesant leurs prières, étaient tournés vers l'Occident, et les Juifs de la Chine suivent peut-être cet usage.

VI. Ce qui suit dans la lettre du Père Gozani est très-important. Nous y apprenons que les Juifs Chinois adorent Dieu sous le nom de *Tien*, c'est-à-dire, sous le nom du Ciel, et que dans la langue Chinoise ils ne donnent point à Dieu d'autres noms, que ceux qui sont en usage à la Chine. Ce qui fait voir combien est défectueux le raisonnement des personnes qui ont pré-

---

(1) Chap. 6, v. 10.

tendu prouver l'idolâtrie de la Nation Chinoise, sur ce que les Chinois appellent Dieu, *le Ciel*. Car on sait que les Juifs ne sont pas moins éloignés de l'idolâtrie que les Chrétiens mêmes. Ainsi supposé que les Chinois n'attachassent au mot *Tien* que l'idée du Ciel matériel, et que ce fût cette substance visible qu'ils adorassent sous ce nom ; les Juifs, dans la crainte de paraître idolâtres comme eux, n'auraient jamais attaché au même mot l'idée du vrai Dieu ; ils eussent employé quelqu'autre terme pour l'exprimer. Puis donc que les Juifs, aussi-bien que les Mahométans Chinois, qui ne reconnaissent, comme les Juifs, pour vrai Dieu, que le Seigneur du Ciel, en parlant aux Gentils du Dieu qu'il faut adorer, l'appellent *Tien*, c'est une preuve que les Chinois Gentils n'entendent eux-mêmes sous ce nom autre chose que le Ciel matériel. L'usage de ce mot *Ciel*, pour exprimer Dieu, est très-commun parmi les Juifs même de l'Europe, qui ne sont pas plus idolâtres que ceux de la Chine. C'est ce qu'on peut voir dans presque tous les ouvrages qu'ils composent. (1)

Il est certain qu'en quelque langue que

---

(1) Cette manière de s'exprimer leur est si ordinaire, que souvent au-lieu d'écrire le mot entier, ils se contentent d'en marquer la première lettre שמים, *le Ciel*, c'est-à-dire, *au nom du Ciel*. FAITES *toutes vos œuvres au nom du Ciel*, c'est-à-dire, *pour Dieu*, לשם שמים. Chol maasecha iheion le schem schammaïm, יחיו לשם שטים כל מצשיך *Omnia opera tua fiant in nomine Cœli.*

ce soit, et même chez les Auteurs sacrés, *le Ciel* est un terme figuré, qui marque le Maître et le Seigneur de toutes choses; (1) et comme la langue Chinoise est plus figurée et plus métaphorique que nulle autre, il ne faut pas s'étonner que les Chinois, plus que toutes les autres Nations, se soient servis du terme *Ciel* ou *Tien* pour marquer le Dieu du Ciel.

Lorsque l'Enfant prodigue dit à son père: *J'ai péché contre le Ciel et à vos yeux*; (2) lorsque le troisième Machabée, en parlant aux bourreaux qui lui voulaient couper la langue et les mains, dit: *C'est du Ciel que je les ai reçues*; (3) lorsque tous les jours nous entendons dire nous-mêmes aux Prédicateurs: *Implorons le secours du Ciel*; par ce terme, c'est Dieu seul certainement que nous nous représentons. Pourquoi sur ce simple fondement prétendrons-nous que les Chinois, par le terme *Tien*, entendent quelque autre chose?

Les Juifs ayant donc trouvé à la Chine ce terme établi pour exprimer Dieu, ont eu raison de s'en servir, et on ne doit pas faire un procès aux Missionnaires et aux Chrétiens de s'en être servis après eux.

---

(1) Les anciens Docteurs, comme Rabbi Eliézer et Rabbi Jochanam s'étaient servis d'une semblable expression, et plusieurs autres avant eux, car ils assurent qu'ils l'avaient apprise de leurs pères; שנינו schaninou, *didicimus*.

(2) Pater, peccavi in cœlum et coram te. *Luc.*, *chap.* 15, *v.* 19.

(3) E cœlo ista possideo. 2. *Mach.*, *chap.* 11, *v.* 7.

VII. Pour ce qui regarde les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts, il faut bien que les Juifs de la Chine, qui paraissent avoir le même éloignement de l'idolâtrie que ceux d'Europe, soient persuadés que ce sont des cérémonies purement civiles et politiques. Car s'ils y trouvaient l'ombre d'un culte superstitieux, ils n'iraient pas dans la salle de Confucius avec les autres Disciples de ce Philosophe, pour y recevoir les degrés, et ils ne brûleraient pas des parfums en l'honneur de leurs ancêtres.

VIII. Ce que le Père Gozani dit des fables que les Juifs de la Chine ont ajoutées aux livres de l'Ecriture, paraît devoir s'entendre de la glose plutôt que du texte. C'est le génie de cette Nation de feindre des contes ridicules, pour expliquer certains endroits de l'Ecriture, qui leur paraissent obscurs. Ceux qui aiment ces fables n'ont qu'à lire les Paraphrases Chaldaïques, *le Bereschite Rabba*, et le Commentaire de Salomon Jarchi sur la Genèse ; ils y trouveront de quoi contenter leur curiosité.

IX. Il n'est pas surprenant qu'il n'y ait point d'autel dans la Synagogue dont il est ici parlé. Comme les Juifs ne font plus de sacrifices, et qu'il ne leur est permis de sacrifier qu'à Jérusalem, un autel leur serait fort inutile.

X. Lorsque le Père Gozani a dit que les Hébreux ont vingt-sept lettres, il a sans doute compris dans ce nombre les cinq let-

tres finales dont parle saint Jerôme, (1) et qui ne sont pas proprement des caractères différens, mais une différente manière d'écrire certains caractères, en alongeant les traits à la fin des mots, au-lieu de les recourber, comme on fait au commencement et au milieu, excepté le ם qui est entièrement fermé.

LETTRE

Du Père d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur le Marquis de Broissia, sur la mort du Père Charles de Broissia, son frère.

A Jao-tcheou, le 15 Novembre 1704.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si je connaissais moins votre vertu et la parfaite soumission que vous avez toujours eue aux ordres de la Providence, j'userais de plus de ménagement que je ne fais, pour vous apprendre la perte affligeante que vient de faire notre Mission, dans la personne de votre cher frère, le Père Charles de Broissia. Je prévois ce qu'il vous en doit coûter pour

(1) Caph, Mem, Nun, Phe, Tsade.
ךכ, םמ, ןנ, ףפ, ץצ.

faire à Dieu le sacrifice qu'il exige de vous ; j'en juge par la vive douleur que je ressens moi-même de la perte d'un si parfait ami.

Cependant, Monsieur, faites réflexion que la vie toute sainte et la mort précieuse de celui que vous regrettez, ne nous permettent pas de douter qu'il ne reçoive maintenant dans le Ciel la récompense de ses travaux : ainsi vous avez lieu d'espérer que ses prières pourront vous dédommager du plaisir que vous donnait chaque année le récit de ses succès apostoliques : comme nous espérons de notre côté qu'elles attireront sur cette Mission des bénédictions abondantes, et qu'au-lieu que par son habileté, par sa sagesse, et sur-tout par son zèle et par son éminente vertu, il en était un des plus excellens ouvriers ; il en sera désormais dans le Ciel un des plus fermes appuis, par les secours qu'il aura soin de nous procurer.

Avant que de se consacrer à la Mission de la Chine, il s'était engagé par vœu à faire tout ce qu'il saurait être de la plus grande gloire de Dieu. Comme nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre, et qu'il me découvrait avec simplicité ce qui se passait de plus secret au fond de son cœur, je puis vous assurer que sa fidélité a été aussi inviolable que son engagement était héroïque. Toujours recueilli, il était attentif à ses moindres devoirs ; toujours uni à Dieu, il ne perdit jamais de vue sa présence au milieu de tous les embarras que lui donnèrent six établissemens nouveaux qu'il a faits dans

ce vaste Empire, et les autres soins attachés à l'emploi de Missionnaire. J'admirais surtout son égalité d'ame parmi les continuelles traverses et les fâcheux contre-temps que Dieu semblait lui ménager pour épurer davantage sa vertu. Il était si dur à lui-même que ses Supérieurs furent obligés de modérer sa ferveur, et de lui interdire une partie de ses austérités. Il était accoutumé, depuis long-temps, à vaincre ses inclinations: pour ne manquer à rien, il avait soin de marquer en détail toutes les choses en quoi il pouvait presque à chaque moment se renoncer lui-même. Par cette continuelle attention sur toutes ses démarches, il s'était rendu le maître absolu de ses passions, et il avait acquis une douceur si parfaite, que bien qu'il fût de son naturel très-vif et plein de feu, on eût jugé qu'il était d'une complexion mélancolique. Sa patience l'avait rendu en quelque sorte insensible à tout ce qui pouvait lui arriver de pénible et d'humiliant. Comme il avait beaucoup de pénétration, il découvrait, dès la première vue, tous les artifices que les Chinois mettent en usage quand il s'agit de leurs intérêts : cependant il les supportait avec une douceur et une modération dont ils étaient édifiés. Je me souviens qu'il me disait souvent : *Nous avons obligation aux Chinois de nous avoir aidés à acquérir la patience.* Les seules inclinations de ses Supérieurs étaient pour lui des ordres précis ; il obéissait promptement dans les choses les plus opposées à ses penchans, sans

même représenter les obstacles que son peu de santé pouvait apporter à ce qu'on demandait de son obéissance.

Il était persuadé que toutes les vertus doivent céder en quelque sorte à la charité et au zèle des ames, et qu'un homme occupé aux fonctions évangéliques, doit se faire tout à tous au sens de l'Apôtre saint Paul. Ainsi comme la crainte des persécutions ne put jamais l'arrêter dans la poursuite de ses entreprises ; l'humilité dont il eut toujours la pratique extrêmement à cœur, ne l'empêcha pas de s'accommoder à certains usages du Pays, qui, pour donner du crédit à la Religion, et nous faire écouter des Grands, nous obligent à ne pas refuser certains honneurs qu'on rend ici aux Savans. Il n'ignorait pas les malignes interprétations qu'on a données si souvent en Europe à cette conduite; mais il disait, que de savoir se laisser juger, et condamner sans sujet, est une des principales vertus d'un homme Apostolique.

Quoiqu'il vécût d'une manière très-pauvre et très-austère, il prétendait pousser bien plus loin la pratique de la mortification chrétienne ; dans l'espérance qu'il avait de se trouver seul un jour, il s'était tracé un plan de vie, qui ne différait presque en rien pour l'austérité de celle des anciens Pères du désert.

Son application à l'étude des livres Chinois était infatigable, et il y avait déjà fait de grands progrès ; l'attrait particulier qu'il avait pour l'oraison ne le détourna jamais d'un

d'un travail si pénible et si rebutant ; il était convaincu que pour plaire à Dieu, il ne devait rien négliger de tout ce qui pouvait le rendre plus utile aux Peuples auxquels il était envoyé.

Il avait une dévotion tendre envers l'adorable Sacrement de nos Autels ; c'est ce qui entretenait cette union si intime qu'il avait avec le Sauveur. Ses lettres étaient pleines des sentimens les plus propres à augmenter le nombre des fervens Adorateurs du sacré Cœur de Jésus. Son amour pour le Sauveur le rendait ingénieux à inventer mille moyens pour le faire aimer des autres, et il ne trouvait rien de difficile quand il s'agissait de lui gagner une seule ame. Il se persuadait même que la pratique du vœu qu'il avait fait, pouvait devenir commune parmi les Fidèles, tant il la croyait juste et raisonnable.

C'était sa coutume d'attribuer à ses péchés et à ses infidélités les évènemens et les contradictions, qui empêchaient ou qui retardaient l'œuvre de Dieu. Alors il se punissait lui-même par de longs jeûnes au riz et à l'eau, ou bien il fesait quelques jours de retraite, afin, disait-il, de se purifier devant Dieu, et de pouvoir ensuite lui offrir des prières capables de fléchir sa colère. Dieu a souvent fait connaître combien cette conduite lui était agréable ; c'est ce qui parut singulièrement dans l'établissement de *Nimpo*. Des gens mal intentionnés avaient déféré au grand Tribunal des Rites, le dessein que nous avions de bâtir dans cette Ville une maison

et une Eglise : on attendait en tremblant la réponse de ce Tribunal, dans la juste crainte qu'on avait qu'elle ne fût pas favorable à la Religion ; le Père se mit en retraite précisément au temps que cette affaire devait s'examiner, et le troisième jour de sa retraite, l'arrêt fut porté en notre faveur, et dans toutes les formes que nous pouvions souhaiter.

L'appréhension qu'il avait de prendre mal son parti dans les affaires qui concernaient l'avancement de la Religion, était une de ses croix les plus pénibles : son zèle et la délicatesse de sa conscience le jetaient alors dans des inquiétudes qui le fesaient extrêmement souffrir. Il n'entreprenait rien qu'il n'eût recours au jeûne et à la prière ; cependant malgré cette sage et sainte précaution, il voyait souvent ses projets renversés par des contre-temps auxquels il était très-sensible : Dieu le consolait souvent en lui fesant connaître que ces disgrâces apparentes étaient nécessaires pour la réussite de ses entreprises.

Si j'écrivais à un homme du siècle qui n'eût qu'une probité mondaine, il serait peut-être peu touché de ce que j'ai l'honneur de vous marquer des vertus et des saintes dispositions du Père de Broissia ; mais j'étais trop de ses amis, Monsieur, pour n'avoir pas su de lui ce que vous êtes, et la grâce que Dieu vous a faite d'être dans le monde et au milieu des honneurs du monde, sans cependant vous régler sur les idées et sur les maximes cor-

rompues du monde. Ainsi j'espère qu'étant rempli, comme vous l'êtes, des sentimens du Christianisme, vous bénirez le Seigneur avec nous, de ce qu'il avait communiqué à un frère qui vous était si cher, tout l'esprit et tout le zèle des Hommes apostoliques; et je m'assure que vous adorerez, comme nous, les ordres souverains qui nous ont enlevé ce zélé Missionnaire, lorsqu'il pouvait rendre de si grands services à cette Mission.

Je sais peu de particularités de sa mort; elle arriva le 18 de Septembre de cette année, à deux journées de Pekin, après sept jours d'une fièvre maligne; je ne l'appris que la veille de S. Charles Borromée, son illustre patron, dont il a si parfaitement imité le zèle et les autres vertus. Le Révérend Père Posateri de notre Compagnie, que le saint Siége a honoré du titre de Vicaire apostolique dans le *Chan-Si*, l'avait demandé pour être le compagnon de ses travaux : selon les apparences il le destinait à être un jour son successeur. Ils devaient aller ensemble à la Cour avant que de se rendre dans la Province confiée à leurs soins; le mal qui le saisit en chemin fut d'abord si violent, qu'on n'osa risquer de le transporter hors de la barque où la fièvre l'avait pris. Il reçut les Sacremens de l'Eglise, avec les sentimens de piété et de confiance qu'on devait attendre d'une ame si pure et si étroitement unie à son Dieu. Son corps a été porté à Pekin, pour être mis dans le lieu de la sépulture de nos Pères : le

Révérend Père Gerbillon, notre Supérieur-Général, alla le recevoir à deux lieues de cette grande Ville; il me mande qu'il versa bien des larmes sur le cercueil de ce cher défunt, et qu'il ressentira long-temps la perte que la Chine a faite d'un si saint et si fervent Missionnaire.

Voilà, Monsieur, une lettre bien différente de celles que vous aviez la consolation de recevoir, lorsqu'il vous rendait compte chaque année des fruits que produisent ici vos libéralités. Je puis vous assurer qu'il ne s'en regardait que comme l'économe; mais économe si scrupuleux, que des voleurs lui ayant enlevé, l'année passée, quelques-unes de vos aumônes, il me manda qu'il les avait remplacées en vendant plusieurs choses qui étaient à son usage, afin que les pauvres n'en souffrissent point, et que la perte retombât uniquement sur lui. Ce qu'il me laissa en partant d'ici des charités qu'il avait reçues de vous cette année, a déjà contribué, depuis quelques mois, à la conversion de vingt-cinq personnes.

Il est à croire qu'il en a converti un bien plus grand nombre dans les courses qu'il s'est vu obligé de faire.

Il semble qu'il eût un pressentiment de sa fin prochaine; car il y a quelque temps qu'il m'écrivit, qu'en cas de mort, il avait permission du Révérend Père Supérieur de me laisser le petit fonds qu'il avait amassé par votre moyen, afin de l'employer en de bonnes œuvres.

Comme je suis convaincu, Monsieur, que dans le bien que vous fesiez à votre cher frère, vous aviez encore plus en vue la gloire de Dieu et le salut des ames, que le plaisir de lui donner des marques de votre affection, j'espère que sa mort n'arrêtera pas l'effet de vos bontés pour cette Mission: j'aurai l'honneur de vous écrire tous les ans, comme lui, l'usage que nous aurons fait de ce que vous voudrez bien consacrer à la conversion des Chinois.

Permettez-moi de présenter mes respects à toute votre sainte et illustre Famille; et s'il m'est permis de prendre encore ici la place de celui que je pleure avec eux, j'ose leur recommander ce que je sais qu'il leur recommandait dans toutes ses lettres, en leur fesant le récit des conversions que Dieu opérait par son moyen: il leur marquait l'obligation où ils étaient de travailler eux-mêmes à leur propre salut et à leur sanctification. Permettez-moi de leur rappeler le souvenir de tout ce qu'il leur a écrit d'édifiant sur ce sujet: rien ne doit être plus efficace pour les engager à la pratique de toutes les vertus propres à leur état. Tout passe, Monsieur, et tout passe sans retour. Heureux ceux qui, à l'exemple du Père de Broissia, travaillent à amasser ici-bas des trésors pour l'Eternité. Je suis avec un zèle plein de respect et de reconnaissance, etc.



LETTRE DU PÈRE GERBILLON.

A Pekin, en l'année 1705.

A QUELQUES lieues de Pekin, en tirant vers l'Orient et vers l'Occident, on rencontre deux rivières qui ne sont ni profondes, ni larges, mais qui ne laissent pas de faire de grands dégâts quand elles viennent à se déborder. Elles ont leurs sources au pied des montagnes de Tartarie, et vont se rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tsin-ouei*, environ à quinze lieues au-dessous de la Capitale, pour s'aller décharger ensemble, après plusieurs circuits, dans la mer Orientale.

Tout le Pays d'entre ces deux rivières est uni, bien cultivé, planté d'arbres, rempli de gros et de menu gibier, et si agréable, que les Empereurs se le réservaient pour leurs plaisirs ; mais les inondations l'ont tellement ravagé, que, quelques digues qu'on ait faites pour retenir ces deux rivières dans leur lit, on ne voit presque plus que les débris et les ruines des châteaux, des maisons de plaisance, des Bourgs et des Villes qui y étaient auparavant.

L'Empereur chargea les Jésuites d'aller

faire sur les lieux un plan exact de tout le Pays qui est renfermé entre ces deux rivières, afin que l'ayant toujours devant les yeux, il pût penser aux moyens de rétablir ce qui a été ruiné, en fesant de nouvelles digues d'espace en espace, et en creusant par intervalle de grands fossés pour l'écoulement des eaux. Le soin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux Pères Thomas, Bouvet, Regis et Parennin. Sa Majesté leur fit fournir tout ce qu'il fallait pour cette entreprise, et donna ordre à deux Mandarins, dont l'un est du Palais, et l'autre est Président des mathématiques, d'en presser l'exécution, et de trouver de bons Arpenteurs, d'habiles Dessinateurs, et des gens qui eussent une parfaite connaissance du Pays. Tout cela s'exécuta avec tant d'ordre et de diligence, que ce plan, le plus grand peut-être qu'on ait vu en Europe, fut tiré en soixante-dix jours. On l'a perfectionné à loisir, et on l'a enrichi de tailles-douces, afin que rien n'y manquât.

On a dessiné premièrement la Capitale de l'Empire, avec l'enceinte des murailles, non suivant l'opinion commune du Peuple, mais conformément aux règles de la plus exacte géométrie.

On y voit en second lieu la maison de plaisance des anciens Empereurs. Elle est d'une étendue prodigieuse, car elle a bien de tour dix lieues communes de France; mais elle est bien différente des Maisons royales d'Europe. Il n'y a ni marbres, ni jets d'eau,

ni murailles de pierre : quatre petites rivières d'une belle eau l'arrosent ; leurs bords sont plantés d'arbres. On y voit trois édifices fort propres et bien entendus. Il y a plusieurs étangs, des pâturages pour les cerfs, les chevreuils, les mulets sauvages, et autres bêtes fauves, des étables pour les troupeaux, des jardins potagers, des gazons, des vergers, et même quelques pièces de terre ensemencées ; en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est là qu'autrefois les Empereurs, se déchargeant du poids des affaires, et quittant pour un temps cet air de majesté qui gêne, allaient goûter les douceurs d'une vie privée.

Enfin ce plan contient dix-sept cens, tant Villes, que Bourgs et Châteaux, sans compter plusieurs Hameaux, et une infinité de maisons de Paysans semées de tous côtés. De ce Pays si peuplé, tout exposé qu'il est aux inondations, on peut juger quelle prodigieuse quantité de monde il y a dans les autres Provinces de la Chine.

Les Missionnaires, chargés par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler, prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prêcher Jésus-Christ dans tous les Bourgs et Villages par où ils passèrent. Quand ils arrivaient dans le lieu où ils devaient faire quelque séjour, ils fesaient venir le plus considérable des habitans ; ils lui fesaient toutes sortes d'amitiés, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en faire à ces sortes de gens à

la Chine, ensuite ils l'instruisaient des vérités de la Religion ; celui-ci étant une fois gagné, ne manquait pas d'amener les autres aux Missionnaires, qui passaient une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des Villages, ils laissaient plusieurs livres d'instructions et de prières : ils en distribuèrent une si grande quantité, qu'il fallut en faire venir de Pekin.

Nous eûmes le plaisir d'apprendre que les plus âgés et les plus distingués, qui ne s'étaient pas trouvés à nos discours, ne fesaient nulle difficulté de se faire instruire, par leurs enfans et par leurs serviteurs, des principes de la Foi qu'on leur avait enseignés. C'est ainsi que les quatre Missionnaires s'acquittèrent de la commission dont l'Empereur les avait honorés : l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allèrent tirer, qu'une Mission qu'ils firent en plein hiver aux frais de Sa Majesté.

Parmi les nouveaux Fidèles à qui nous avons conféré depuis peu le Baptême, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, et d'autres ont été convertis par des voies assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un Barbier qui était Chrétien allant par les rues, selon la coutume du Pays, avec un instrument de cordes nouées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse, où il y avait vingt pièces d'or. Il regarde autour de lui si personne ne la réclame, et ju-

geant qu'elle pouvait appartenir à un Cavalier qui marchait quelques pas devant, il court, l'appelle, et le joint : n'avez-vous rien perdu, Monsieur, lui dit-il ? Le Cavalier fouille dans sa poche, et n'y trouvant plus de bourse : j'ai perdu, répondit-il tout interdit, vingt pièces d'or dans une bourse. N'en soyez point en peine, répond le Barbier, la voici, rien n'y manque. Le Cavalier la prit et s'étant un peu remis de sa peur, il admira une si belle action dans un homme de la lie du Peuple. Mais, qui êtes-vous, demanda le Cavalier? Comment vous appelez-vous ? D'où êtes-vous? Il importe peu, reprit le Barbier, que vous sachiez qui je suis, comment je m'appelle, et d'où je suis; il suffit de vous dire que je suis Chrétien, et un de ceux qui font profession de la sainte Loi. Elle défend non-seulement de voler ce qui se cache dans la maison, mais même de retenir ce que l'on trouve par hasard, quand on peut savoir à qui il appartient. Le Cavalier fut si touché de la pureté de cette morale, qu'il alla sur-le-champ à l'Eglise des Chrétiens pour se faire instruire des Mystères de la Religion. Un des Pères qui sont à la Cour, raconta à l'Empereur cette histoire dans toutes ses circonstances, et prit de là occasion de faire sentir à ce Prince la sainteté de la Loi chrétienne.

Ce qui est arrivé à une Dame Chinoise est encore plus merveilleux : elle était fort âgée, et tourmentée d'un violent flux de sang, qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrétien l'alla

voir par hasard, et fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion chrétienne. Dieu lui donna si bien le don de la toucher, qu'elle demanda instamment le Baptême. Elle obtint ce qu'elle demandait, et même ce qu'elle ne demandait pas ; car le jour qu'elle reçut le Baptême, elle fut en même-temps parfaitement guérie de son mal.

Sa bru, qui fut témoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire Chrétienne. Elle était étique depuis long-temps, et sa phthisie augmentait tous les jours. Elle se fit instruire, apprit par cœur les prières ordinaires, et fut baptisée. La nuit suivante, sur les onze heures, elle sort du lit, fait lever son mari et les serviteurs, leur ordonne d'exposer sur la table les saintes Images dont on lui avait fait présent quand on la baptisa, d'allumer des cierges, et de rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu qui l'appelait au Ciel. A peine achevait-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.

Une mort si prévue et si douce donna de la joie à toute la famille, et excita dans sa belle-mère un ardent desir de faire une fin semblable. Quelques mois après, ses souhaits furent exaucés : car ayant été reprise de son flux de sang et sentant peu-à-peu diminuer ses forces, elle fit venir son fils, et lui ordonna de courir à l'Eglise, pour avertir un des Pères de la venir voir. Aussitôt après, elle fit mettre son lit sur le carreau de sa chambre par esprit d'humilité et de pénitence chré-

tienne, et là les yeux et les mains levés au Ciel, déclarant qu'elle ne voulait servir que le seul vrai Dieu, elle rendit le dernier soupir. La mort de la belle-mère et celle de la bru touchèrent extrêmement toute la famille, qui renonça aussitôt à l'Idolâtrie et se disposa à recevoir le Baptême.

La même grâce se communiqua bientôt au voisinage. Une fille Idolâtre, qui était à la veille de se marier, fut prise tout-à-coup d'un mal, où les Médecins épuisèrent inutilement tout leur art. On prétendait que c'était une obsession du malin Esprit. Un de ses voisins qui venait d'être baptisé, prit un ancien Chrétien avec lui, et ils allèrent ensemble consoler la famille affligée. Comme ils étaient persuadés du pouvoir que le caractère de Chrétien donne sur les Démons, ils récitèrent d'abord quelques prières : ensuite entrant dans la chambre de la malade, son accès lui prit devant eux avec d'étranges convulsions. Mais sitôt qu'ils lui eurent parlé de la Religion sainte qu'ils professaient, elle revint à elle et parut tranquille. La mère en fut surprise, et eut envie de se faire baptiser : mais son envie passa bientôt ; car elle retourna à ses premières superstitions. Le mal reprit aussitôt à sa fille, et elle en fut plus tourmentée que jamais. La mère ne s'en prenant qu'à elle-même, envoie chercher les Missionnaires, brise en leur présence toutes ses Idoles, et les jette par la fenêtre. Après s'être fait instruire des vérités de la Religion, elle a été baptisée, elle, sa fille et toute sa maison.

Les remèdes qu'on nous a envoyés d'Europe, et que nous donnons à ces pauvres Idolâtres pour le soulagement de leurs corps, servent encore plus à la guérison de leurs ames. Nous éprouvons tous les jours que Dieu bénit nos soins, sur-tout à Pekin, où l'on vient en foule nous demander de ces remèdes.

Je ne dois pas oublier ici les services importans que rendent à la Religion nos Frères Bernard Rhodès, et Pierre Frapperie, qui, par le moyen des mêmes remèdes qu'ils distribuent, ont eu occasion de baptiser deux enfans moribonds de la Famille impériale. L'un était petit-fils de l'Empereur par son troisième fils, et l'autre sa petite-fille par un petit Roi Tartare. L'un et l'autre sont maintenant au Ciel.

Nous avons perdu vers les frontières de Tartarie le Père Charles Dolzé, homme d'esprit, d'un excellent naturel, et d'une piété rare. Pour se faire à la fatigue des Missions auxquelles il se sentait destiné, il en avait entrepris plusieurs en différentes Villes de France, où il avait fait beaucoup de fruit. Dès qu'il mit le pied dans la Chine, sa santé s'affaiblit peu-à-peu, et le travail de Missionnaire joint à l'étude de la langue et des caractères du Pays, où il s'était rendu très-habile malgré les difficultés qu'y trouvent les étrangers, lui causa une hydropisie, dont il avait déjà eu quelques attaques dans sa jeunesse. Son mal se déclara à Pekin. On lui donna de nos remèdes d'Europe : l'Empereur même

qui le considérait, lui en envoya de son Palais, et ordonna à ses Médecins de le visiter. Tout cela le soulagea, mais ne le guérit pas. Les Médecins jugèrent que l'air de Tartarie lui serait meilleur que celui de la Chine : dernier remède qu'ils conseillent aux malades de langueur, dont quelques-uns se trouvent bien. Le Père Dolzé changea d'air, et ne s'en trouva pas mieux. Il fit paraître une patience héroïque durant le cours de sa maladie, et ne garda jamais le lit, toujours s'occupant de la prière ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'est ainsi qu'il a consommé une vie pleine de vertus et de bonnes œuvres.

LETTRE

DU PÈRE BOUVET.

En l'année 1706.

DIEU continue de répandre ses bénédictions sur la nouvelle Confrérie de la Charité, que nous avons érigée à Pekin, sous le titre du saint Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette institution, dont la fin principale est d'étendre de plus-en-plus le Royaume de Jésus-Christ dans ces terres idolâtres.

Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs nécessaires avec des indulgences consi-

dérables pour les vivans et pour les morts, en faveur de tous les Confrères, nous ouvrîmes notre première assemblée par une Messe solennelle, à la fin de laquelle le Père Gerbillon fit un discours fort touchant.

Pour faire estimer davantage le bonheur de ceux qui sont agrégés dans cette Confrérie, on a jugé qu'il n'était pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui se présenteraient. Ainsi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grâce ne serait accordée qu'à ceux qui joindraient à une vie exemplaire, un zèle ardent pour le salut des ames, et qui auraient assez de loisir pour vaquer aux diverses actions de charité qui y sont recommandées.

On s'est donc contenté d'abord d'y recevoir seulement vingt-six des Chrétiens les plus fervens : vingt-six autres leur ont été associés, pour les aider dans leurs fonctions, et pour se disposer à être reçus dans le corps de la Confrérie, quand ils auront donné des preuves de leur piété et de leur zèle.

Afin de n'omettre aucune des actions de charité qui sont ici les plus nécessaires, et pour se conformer en même-temps aux pieuses intentions du Souverain Pontife, on a cru devoir partager cette Confrérie en quatre classes différentes, selon les quatre sortes de personnes qui ont le plus de besoin de secours ; et on a choisi un Patron pour chaque classe.

La première, est de ceux qui doivent s'employer auprès des fidèles adultes. Leur

Patron, est saint Ignace. Ils sont chargés d'instruire les Néophytes, soit par eux-mêmes, soit par le moyen des Catéchistes; de ramener dans la voie du salut, ceux qui s'en seraient écartés, ou par lâcheté, ou par quelque déréglement de vie; enfin de veiller sur les Chrétiens à qui Dieu donne des enfans; pour s'assurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grâce du Baptême.

Dans la seconde, sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des enfans adultes des Chrétiens, et les conduire tous les Dimanches à l'Eglise pour y être instruits des devoirs du Christianisme. Et comme on expose tous les jours un nombre incroyable d'enfans dans cette grande Ville, qu'on laisse mourir impitoyablement dans les rues, ceux qui composent cette classe, sont chargés du soin de leur administrer le saint Baptême. Ils sont sous la protection des saints Anges-Gardiens.

Dans la troisième classe, sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades et aux moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort. Leur fonction est d'avertir les Missionnaires lorsque quelqu'un des Fidèles est dangereusement malade; d'assister les moribonds à l'agonie et lorsqu'on leur administre les derniers sacremens; de les ensevelir quand ils sont décédés; de présider à leur enterrement et de les secourir de leurs prières; enfin d'avoir un grand soin qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs

obsèques. Saint Joseph est le patron de cette classe.

Enfin ceux de la quatrième classe, sont principalement destinés à procurer la conversion des Infidèles. Ils doivent par conséquent être mieux instruits que le commun des Chrétiens, et se faire une étude plus particulière des points de la Religion. Et pour cela ils sont obligés de s'appliquer à la lecture des livres qui en traitent, d'être assidus aux instructions qui se font dans nos Eglises, pour jeter ensuite les premières semences de la Foi dans le cœur des Idolâtres, et les amener aux Missionnaires quand ils les trouvent disposés à se convertir. On a mis cette dernière classe sous la protection de saint François-Xavier.

Tous les Confrères de chaque classe se distribuent en divers quartiers de la Ville, qu'on leur assigne, et y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux Officiers à leur tête ; on a donné le nom de Préfet au premier, et aux deux autres le nom d'Assistans. On en fait l'élection tous les ans, afin que ces charges soient moins onéreuses, et que ceux qui les possèdent soient excités, par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidés dans leurs emplois par quelques Officiers subalternes, qu'on leur choisit aussi à la pluralité des voix. Les aumônes que font les Fidèles, sont administrées par les principaux Officiers, qui les emploient à l'assistance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoi fournir à cette dépense ;

et enfin à l'achat des livres sur la Religion, qu'on distribue aux Gentils qui veulent s'instruire.

Il y a deux sortes d'assemblées, les unes générales, et le autres particulières. Les assemblées générales se tiennent une fois le mois, outre les quatre principales, qui se tiennent quatre fois l'année, où il y a Communion générale, et Indulgence plénière. Les assemblées particulières se tiennent aussi tous les mois, ou plus souvent quand quelque raison y oblige.

C'est dans ces assemblées particulières que les Confrères rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent, et qu'ils proposent celles qu'on peut faire le mois suivant. Ce qu'il y a de plus considérable s'écrit sur une grande feuille de papier, et le jour de l'assemblée générale, le Préfet, au nom de tous les Confrères, en fait l'offrande à Notre-Seigneur, par une courte Oraison qui a été composée exprès. On en fait ensuite la lecture dans la conférence, pour l'édification des Confrères, et afin de les animer de plus-en-plus à la pratique de la charité chrétienne.

Dans la salle des conférences, on a dressé une bibliothèque des principaux livres de la Religion. Il y a plusieurs exemplaires de ceux qui sont d'un plus grand usage : tous les Confrères peuvent emprunter celui qui leur plaît, et par ce moyen ils sont pourvus de tous les livres propres à leur instruction, et à celle des Fidèles et des Gentils.

Quand nous aurons bâti une Eglise particulière pour les femmes, nous espérons ériger une Confrérie à-peu-près semblable pour elles, suivant les pouvoirs que nous en avons du saint Siége. Elle aura des règlemens différens, afin de se conformer à ce que les coutumes Chinoises permettent à ce sexe. Mais il y a lieu de croire que la Religion en tirera pareillement de grands avantages.

LETTRE

Du Père d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Procureur-Général des Missions des Indes et de la Chine.

A Jao-tcheou, ce 17 Juillet 1707.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE profite de quelques momens de loisir, et du départ d'un vaisseau qui retourne en Europe, pour apprendre à votre Révérence un évènement des plus singuliers qu'on ait peut-être vus à la Chine.

L'Empereur qui n'était pas encore consolé de la mort du jeune Prince, fils de cette fameuse Chinoise qu'il aime passionnément, vient de finir son voyage de Tartarie par un coup d'autorité, dont les suites ne lui ont pas été moins sensibles. On avait trouvé

moyen de lui rendre suspecte la fidélité du Prince héritier, et les soupçons dont on avait prévenu son esprit, parurent si bien fondés, qu'il fit arrêter sur-le-champ ce malheureux Prince.

Ce fut un spectacle bien triste de voir chargé de fers, celui qui peu auparavant marchait presque de pair avec l'Empereur. Ses enfans, ses principaux Officiers, tout fut enveloppé dans sa disgrâce. Un feseur d'horoscopes qui avait souvent prédit au Prince qu'il ne serait jamais Empereur, s'il ne l'était à une certaine année qu'il lui marquait, fut condamné à être coupé en mille pièces; ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un Prince héritier, l'Empereur crut devoir informer ses sujets des raisons qui l'avaient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bientôt remplies de manifestes et d'invectives contre la conduite du Prince : on y examinait sa vie depuis sa plus tendre enfance, et on y voyait un père outré qui, après avoir beaucoup dit, laissait encore beaucoup plus à penser.

Le fils aîné de l'Empereur, que nous nommons premier Regulo, était le seul de tous ses enfans qui fût dans ses bonnes grâces : on fit son éloge dans un des manifestes dont j'ai parlé, et il se flattait déjà de se voir bientôt élevé sur la ruine de son frère.

Mais les choses prirent tout-à-coup une

face bien différente de celle qu'il se figurait. De nouvelles lumières qu'eût l'Empereur, lui découvrirent l'innocence du Prince déposé, et les artifices qui avaient été employés pour le perdre. Il sut que pour y réussir, le Regulo avait eu recours à la magie et à divers prestiges; et que par l'instigation de certains *Lamas* (1) fort expérimentés dans l'usage des sortiléges, il avait fait enterrer une statue en Tartarie, en accompagnant cette cérémonie de plusieurs opérations magiques. L'Empereur envoya sur-le-champ saisir ces *Lamas*, et déterrer la statue : le Regulo eut son Palais pour prison, et fut condamné à un châtiment qui marquait assez l'indignation de l'Empereur.

Vous pouvez juger, mon Révérend Père, quel fut le chagrin que causèrent à l'Empereur ces dissentions domestiques : elles le plongèrent dans une mélancolie profonde, accompagnée de palpitations de cœur si violentes, qu'on eut tout à craindre pour sa vie. Dans cette extrémité il voulut voir le Prince déposé. On le tira de prison, et il fut conduit chez l'Empereur, mais toujours dans l'équipage de criminel. Les cris que jeta ce Prince infortuné, attendrirent le cœur du père, jusqu'à lui tirer des larmes; il demanda plusieurs fois aux Grands de l'Empire s'il n'avait pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils dont l'innocence venait d'être hautement reconnue. La plupart des Sei-

(1) Prêtre Tartare.

gneurs lui répondirent assez froidement qu'il était le maître, et qu'il pouvait en ordonner tout ce qu'il lui plairait. Quelques-uns même, comptant sur la mort prochaine de l'Empereur, lui insinuèrent qu'il était temps de mettre ordre au repos de l'Etat, en se nommant un successeur, et ils lui proposèrent son huitième fils, pour qui ils témoignaient beaucoup d'estime; c'était donner l'exclusion au Prince héritier; ils craignaient sans doute qu'ayant contribué de leurs conseils à sa déposition, il ne fît éclater son juste ressentiment, quand il serait une fois rétabli.

Mais cette résistance leur coûta cher. L'Empereur outré du peu de déférence que ses Ministres avaient à ses volontés, cassa les principaux d'entr'eux, et éloigna les favoris qui avaient été le plus opposés au rétablissement du Prince.

La chûte de ces Seigneurs, loin de révolter les Peuples, comme il y avait lieu de l'appréhender, si le coup avait été prévu avant qu'il fût porté, jeta au-contraire la consternation dans tous les esprits; chacun à l'envi applaudit à la résolution de l'Empereur. Le Prince fut rétabli dans sa dignité, avec toutes les formalités qu'on a coutume d'observer dans l'Empire; on donna par-tout des marques de l'alégresse publique, et la comédie qu'on joue encore maintenant, est tirée d'un trait de l'Histoire ancienne, qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver.

L'Empereur de son côté a accordé une indulgence impériale, c'est-à-dire qu'il a remis toutes les tailles dont les particuliers étaient en arrière, et pour lesquelles ils ont ici beaucoup à souffrir : cette indulgence porte encore diminution des peines imposées aux criminels, en sorte que les moins coupables sont renvoyés sans châtiment.

La punition du Regulo suivit de près le rétablissement du Prince héritier. Il fut condamné à une prison perpétuelle, et on fit mourir les *Lamas* avec sept des Officiers du Regulo qui l'avaient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce Prince est tombé dans le précipice qu'il avait creusé à un frère, que sa qualité de fils d'une Impératrice légitime mettait au-dessus de lui, quoiqu'il fût l'aîné.

Voilà, mon Révérend Père, quel est l'état présent de la Cour. Jamais, comme vous voyez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodigieux ascendant que la nature, l'expérience, la politique, et un règne des plus longs et des plus heureux lui ont donné sur ses Sujets. Mais après tout, ceux que le Seigneur, dans l'écriture, veut bien appeler du nom de Dieux (1), sont souvent forcés de reconnaître, dans l'exercice même le plus étendu de leur puissance, qu'ils sont hommes et mortels comme les autres. Je me persuade que l'Empereur, éclairé comme il est, sera entré dans ce sentiment au fort de sa

---

(1) *Ego dixi : Dii estis, et sicut homines moriemini.*

douleur; et comme je sais que le temps des disgrâces est plus propre à nous faire réfléchir sur nous-mêmes, que celui des grandes prospérités, j'ai exhorté tous les Missionnaires à offrir le saint Sacrifice de la Messe, et à renouveler leurs prières pour la conversion de ce grand Prince.

Voici une réflexion qu'il a déjà faite, et qui, aidée de la grâce, pourrait l'approcher du Royaume de Dieu. Ayant appelé à son Palais ceux à qui il avait confié l'éducation des Princes, il s'est plaint amèrement de ce qu'ils souffraient que ses enfans s'adonnassent à la magie et à des superstitions qui mettaient le trouble et la division dans sa famille. Heureux s'il approfondissait un peu plus cette pensée, et s'il venait à couper jusqu'à la racine d'un tel désordre en bannissant de son Empire les fausses Sectes, et en y établissant la seule Religion, qui est la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur, qui augmentait chaque jour, l'avait réduit dans un état de faiblesse qui ne laissait plus d'espérance aux Médecins Chinois. Ils étaient au bout de leur art, lorsqu'ils eurent recours aux Européens; ils avaient ouï dire que le Frère Rhodès entendait bien la pharmacie, et ils jugèrent qu'il pourrait soulager l'Empereur. Ce Frère a en effet de l'habileté et de l'expérience; et je vous dirai en passant, que comme il est d'un âge assez avancé, nous souhaitons fort qu'on nous en envoie quelqu'un d'Europe qui puisse le remplacer quand nous viendrons à le perdre. Ses services ne

ne contribueront pas peu à l'avancement de la Religion.

Dieu, qui a ses desseins, et qui, dans les tristes conjonctures où nous nous trouvons, a peut-être ménagé cette occasion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du Christianisme, bénit les remèdes que le Frère Rhodès employa pour sa guérison. Ce fut par le moyen de la confection d'Alkermès, qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui l'agitaient extraordinairement : il lui conseilla ensuite l'usage du vin de Canarie. Les Missionnaires, à qui on en envoie tous les ans de Manille pour leurs Messes, eurent soin de le fournir ; en peu de temps ses forces se rétablirent, et il jouit d'une santé parfaite. Il en a voulu convaincre ses Sujets, en paraissant pour la seconde fois de son règne dans les rues sans faire retirer le Peuple, comme c'est la coutume de l'Empire ; coutume qui inspire, pour la Majesté Royale, un respect presque religieux.

C'est à cette occasion que l'Empereur a voulu faire connaître, par un acte authentique, l'idée qu'il avait des Missionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur conduite, et de leur attachement à sa personne, est conçu en ces termes : *Vous Européens*, dit-il, *que j'emploie dans l'intérieur de mon Palais, vous m'avez toujours servi avec zèle et affection, sans qu'on ait eu jusqu'ici le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois se défient de vous*; *mais pour moi qui ai fait*

soigneusement observer toutes vos démarches, et qui n'y ai jamais rien trouvé qui ne fût dans l'ordre, je suis si convaincu de votre droiture et de votre bonne-foi, que je dis hautement qu'il faut se fier à vous et vous croire. Il parle ensuite de la manière dont sa santé a été rétablie par le soin des Européens.

Ces paroles de l'Empereur, exprimées dans un acte public, ne semblent-elles pas donner quelque lueur d'espérance de sa conversion? Peut-être me flatté-je d'un vain espoir; il me semble pourtant qu'il est naturel d'écouter des gens en faveur de qui on est ainsi prévenu; ce que dit ce Prince, *qu'on doit se fier à nous, qu'on doit nous croire*, a déjà servi à la conversion de plusieurs de ses Sujets.

Avant que cet Acte impérial parût, le Père Parennin m'avait averti qu'on avait donné des ordres secrets aux vice-Rois de *Canton* et de *Kiang-Si*, de recevoir le vin et les autres choses que les Européens leur apporteraient pour l'usage de l'Empereur, et de les envoyer incessamment à la Cour, pourvu que tout ce qui serait envoyé, fût scellé du cachet de l'Européen: car cette circonstance était expressément recommandée, ce qui est une nouvelle preuve de la confiance dont l'Empereur veut bien nous honorer.

Ne soyez pas surpris, mon Révérend Père, si je compte pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traversé tant de mers, que pour faire connaître Jésus-

Christ à un grand Peuple qui l'ignore, et que c'est là l'unique fin de tous nos travaux, nous fesons attention jusques aux moindres choses qui sont capables de favoriser un si grand dessein.

Mais ce qui vous intéresse le plus, et ce que sans doute vous exigez de moi préférablement à tout le reste, c'est que je vous instruise de l'état présent de nos Eglises. J'ai la douleur de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui est le temps que les Missionnaires ont accoutumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous communiquer ce que j'ai appris par trois ou quatre lettres particulières, qui m'ont été rendues il y a environ deux mois.

La première est du Père Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru, pendant le Carême, les diverses Chrétientés dont il a soin, pour leur faire gagner le Jubilé, accordé par N. S. P. le Pape, afin d'obtenir la paix entre les Princes Chrétiens, et que durant ce temps-là il a baptisé quatre-vingts Infidèles, et entendu les confessions de plus de dix-sept cens Chrétiens, pleins de ferveur et de piété.

La seconde est du Père Noëlas, qui écrit de *Ngan-lo*, que dès le mois d'Avril il avait conféré le saint Baptême à cent Idolâtres, en parcourant ce qu'il appelle sa Mission de Hollande, c'est-à-dire, un grand nombre de familles de Pêcheurs dispersées de côté et d'autre sur de petites éminences,

au milieu d'un plat Pays qui est souvent inondé.

Le Père Melon marque, dans la troisième, qu'il a baptisé quatre-vingt-dix personnes à *Vousi*, lieu de sa résidence, qu'il était sur le point de faire la visite de ses Chrétientés, et qu'il commencera par un endroit où il trouvera trente Catéchumènes qui l'attendent, et qui sont disposés à recevoir la grâce du Baptême. Il ne sait en quels termes exprimer la joie qu'il ressentit le jour du Vendredi-Saint, lorsqu'on vint lui dire que trois cens barques de Pêcheurs chrétiens venaient d'arriver, et avaient débarqué leurs femmes près de *Vousi*, dans une Eglise qu'ils avaient eux-mêmes construite, et où ils l'attendaient pour s'acquitter de leur devoir pascal. Il m'ajoute, en finissant sa lettre, que si le Démon venait à bout de ruiner une Mission aussi florissante que celle de la Chine, il pleurerait toute sa vie ses pauvres Pêcheurs de *Vousi*.

Certainement, mon Révérend Père, la Chine est un champ propre à rapporter au centuple, pourvu qu'il y ait des ouvriers qui le cultivent; mais si ces ouvriers n'ont précisément que ce qui est nécessaire à leur subsistance, et s'ils n'ont pas de quoi fournir à l'entretien des Catéchistes, et aux frais indispensables des courses qu'ils sont obligés de faire, rien n'est plus triste pour eux que de voir périr une riche moisson faute de pouvoir la recueillir. Je vous conjure donc, mon Révérend Père, par les entrailles de Jésus-

Christ, s'il n'a pas rejeté la Chine, de procurer ces secours à tant de zélés Missionnaires, sans lesquels je puis vous assurer qu'ils seraient ici assez peu utiles.

La quatrième lettre est du Père de Chavagnac. Le détail qu'il me fait de quelques actions édifiantes de ses Néophytes, est une preuve de la fervéur qui règne dans son Eglise. Je vous les rapporte de suite, mon Révérend Père, afin que vous m'aidiez à remercier le Seigneur des fruits de bénédiction qu'il opère dans le cœur de ces nouveaux Fidèles.

Un Chrétien, âgé de quarante ans, avait amassé avec bien de la peine de quoi se marier. (Vous n'ignorez pas que se marier à la Chine, c'est acheter une femme). Il y avait déjà quelque temps que le mariage était conclu, lorsqu'on lui apprit que sa prétendue femme, qu'on lui avait dit être veuve, avait encore son mari, qui était plein de santé. L'embarras pour le Chrétien ne fut pas tant de la renvoyer, que de retirer l'argent qu'elle lui avait coûté. L'indigence et le désespoir avaient porté le mari à la vendre, et il avait dépensé toute la somme qu'il avait reçue.

Les parens du Chrétien, qui étaient Infidèles, firent tous leurs efforts pour l'engager, ou à la garder, ou du-moins à la revendre à quelqu'autre; car le véritable mari refusait de la recevoir, à moins qu'on ne lui donnât de quoi la nourrir. La tentation était délicate pour un Chinois. Cependant le

Chrétien tint ferme ; et comme l'unique ressource qu'il avait, était de s'adresser au Mandarin, il alla le trouver, et après lui avoir exposé le fait, il lui déclara qu'étant Disciple de Jésus-Christ, il ne pouvait, ni ne voulait garder la femme d'un autre ; qu'il était pourtant de la justice qu'il fût remboursé, ou par le mari qui avait reçu son argent, ou par les entremetteurs qui avaient trempé dans une semblable supercherie ; mais que si cela ne se pouvait, parce que l'un était pauvre, et que les autres, ou étaient morts, ou avaient pris la fuite, il le suppliait d'ordonner au mari légitime de reprendre sa femme.

Le Mandarin, autant surpris qu'édifié de cette proposition, fit de grands éloges d'une Religion qui inspire de pareils sentimens ; et ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restait, il le fit châtier sévèrement. Cependant le Chrétien n'a point de femme, et a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoi en avoir une. Pour peu qu'on connaisse la Chine, et qu'on sache ce que c'est pour un Chinois que de pouvoir se marier, cette action paraîtra héroïque ; pour moi, je la regarde ainsi.

Un autre Chrétien fort jeune s'était oublié dans un emportement, jusqu'à dire à sa mère quelques paroles offensantes, qui avaient scandalisé tout le voisinage : dès que, revenu à soi, il fit réflexion à ce qui lui était échappé, il assembla ses voisins, et se mettant à genoux en leur présence, il demanda pardon

à sa mère : ensuite, pour expier sa faute, il s'imposa lui-même une pénitence pénible et humiliante. Puis adressant la parole à tous ceux qui étaient présens : « Un Chrétien, » leur dit-il, peut bien s'écarter de son » devoir dans un premier mouvement de » colère, mais sa Religion lui apprend » à réparer aussitôt sa faute ; et c'est pour » vous en convaincre que je vous ai priés » d'être témoins de tout ce qui vient de se » passer. »

Un Lettré, cassé de vieillesse, ayant demandé et reçu le Baptême, ne vécut plus qu'environ un mois : il passa tout ce temps-là dans les plus grands sentimens de piété, ne perdant point de vue un Crucifix que je lui avais laissé, et s'entretenant continuellement avec Notre-Seigneur attaché à la croix. Comme il s'aperçut qu'il touchait à sa dernière heure, il ramassa tout ce qui lui restait de force pour m'écrire. Sa lettre n'est point venue jusqu'à moi, parce que n'étant pas du goût de ses parens Infidèles, à qui il l'avait confiée, ils jugèrent à propos de la supprimer. Quelques fragmens qu'on m'en a apportés, me font regretter infiniment de ne l'avoir pas reçue. C'est ainsi qu'il signait cette lettre : *N. N. par naissance enfant du rebelle Adam, par miséricorde frère adoptif de Jésus-Christ, et fils adoptif de Dieu, sur le point d'aller au Ciel réparer, par un amour éternel, l'indifférence que j'ai eue sur la terre pour celui à qui je me devais tout entier.*

Le Père de Chavagnac m'ajoute que le Mandarin du lieu où il réside, est si convaincu de la vérité de notre Religion, qu'il s'efforce d'engager tous ses amis à l'embrasser, bien que par des raisons d'intérêt et de fortune, il soit malheureusement retenu lui-même dans les ténèbres de l'infidélité. Sa mère, sa femme, ses enfans, les femmes de ses enfans, et la plupart de ses domestiques, font une profession ouverte du Christianisme. Ce que ce Père me raconte de cette petite Eglise, renfermée dans le Palais du Mandarin, me remplit de la plus douce consolation.

La Chrétienté de *Hien* (1), me dit-il, est, grâces à Dieu, dans un très-bon état. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choses de Dieu, plus d'estime pour la qualité de Chrétien, plus de tendresse pour le Sauveur du Monde, plus de délicatesse de conscience pour s'abstenir des plus légères fautes. Je me suis attaché principalement à leur expliquer les rapports que Jésus-Christ a avec nous, le fond du mystère de l'Incarnation, et les conséquences que nous devons en tirer. Depuis quelque temps, je leur ai fait six entretiens sur ce Mystère, et chaque entretien durait au-moins trois heures; mais je n'ai rien dit à ces Dames nouvellement Chrétiennes, qu'elles n'aient conçu, qu'elles n'aient goûté, qu'elles n'aient répété plusieurs fois le jour, et dont elles n'aient profité pour

(1) Palais du Mandarin.

la pratique. Je l'ai connu à certains mots qui leur échappaient, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, quand quelque point de l'instruction les avaient frappées, tels que sont ceux-ci, par exemple : *c'est quelque chose de grand que d'être Chrétien. Des Chrétiens qui se méprisent, ont grand tort; leur estime doit aller jusqu'au respect. Un Chrétien qui n'aime Dieu qu'à demi, est un monstre. Comment des Chrétiens peuvent-ils ne se pas aimer! Que les Infidèles ne savent-ils notre sainte Religion, il n'y en aurait pas un qui ne l'embrassât!*

Il y a peu de jours qu'à la fin d'un de ces entretiens, la mère du Mandarin se leva, et adressant la parole à toute l'assemblée : *ce que je conclus de tout ceci*, dit-elle, *c'est qu'il n'y a qu'une seule chose qui doive nous être chère et précieuse, savoir la grâce sanctifiante; qu'on ne doit rien omettre pour l'obtenir, quand on ne l'a pas encore, pour la conserver quand on l'a obtenue, et pour la recouvrer quand on a eu le malheur de la perdre.* Ensuite, jetant des regards pleins de tendresse sur huit petits enfans Chrétiens, qui étaient présens, elle les baisa tous l'un après l'autre, respectant en eux la grâce d'adoption qu'ils avaient reçue à leur Baptême.

Peu après, la veuve du fils aîné du Mandarin, conduisant au pied d'un Oratoire sa fille unique, âgée d'environ quatre ans, j'entendis qu'elle lui disait ces paroles : « Je » t'aime, Dieu le sait, ma chère enfant;

» eh ! comment ne te pas aimer, puisque tu
» es le seul gage que ton père, en mourant,
» m'ait laissé de sa tendresse ! Cependant, si
» je croyais que tu dusses jamais abandonner
» Jésus-Christ, ou perdre l'innocence de
» ton baptême, je prierais le Seigneur de
» te retirer au plutôt de ce monde. Oui,
» (répéta-t-elle trois ou quatre fois, regar-
» dant une image de Notre-Seigneur, et
» croyant n'être point entendue); oui, mon
» Dieu, elle est à vous; vous pouvez la re-
» prendre; bien loin de la pleurer, je vous
» remercierai de la grâce que vous lui aurez
» faite. » Autant que je pus juger, par le ton dont elle prononçait ces dernières paroles, elle versait des larmes. C'est par ce dernier trait que le Père de Chavagnac finit sa lettre.

Le P. de Mailla, qui a eu cette année trois rudes persécutions à souffrir, m'a raconté une sainte saillie d'un enfant de huit à neuf ans, qui m'a paru admirable; je crois que vous serez surpris, comme moi, de voir une foi si vive dans un âge si tendre. Il venait de perdre deux de ses frères qui étaient morts de la petite vérole, lorsqu'il en fut lui-même dangereusement attaqué à son tour. Sa mère s'échappa jusqu'à dire, dans un mouvement d'impatience : *Hé quoi ! faut-il donc perdre tous nos enfans, faute d'avoir recours à la Déesse de la petite vérole ?* (C'est une Divinité fort célèbre à la Chine). L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offensé, qu'il ne voulut

jamais souffrir, pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, que sa mère parût en sa présence. Tout son plaisir était de voir des Chrétiens, et de s'entretenir avec eux du bonheur dont il allait jouir dans le Ciel. La fermeté du fils produisit dans la mère un prompt et sincère repentir de sa faute, qu'elle expia aussitôt par les larmes de la pénitence.

Vous serez bien aise, mon Révérend Père, d'apprendre encore de quelle manière un jeune Chinois, qui vient d'être baptisé, a été converti au Christianisme. Sa conversion a quelque chose de singulier, je dirais presque de miraculeux. Ses parens l'avaient mis parmi les Bonzes, et lui avaient fait porter, dès sa plus tendre enfance, l'habit de cette sorte de Religieux Chinois. Il n'avait guères que seize ans, lorsqu'il tomba dans un étang fort profond, où il devait se noyer sans ressource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau, qu'il se sentit soutenu par un homme inconnu, qui le porta sur le bord de l'étang; et qui disparut aussitôt, après lui avoir ordonné d'aller de ce pas à l'Eglise de *Kieou-kiang*, pour s'y faire instruire, et recevoir le Baptême. L'effet est une preuve du prodige, car quelque résistance qu'il ait trouvée du côté de ses parens infidèles, il a voulu absolument être baptisé; et j'espère que son exemple fera quelqu'impression sur leurs cœurs. Sa mère est déjà fort ébranlée.

J'ai été également charmé de la force et de la générosité toute chrétienne d'un de nos

Néophytes. Il n'avait pour subsister qu'un petit emploi chez un Marchand de ses parens, fort riche, dont il tenait les livres de compte. Le Marchand, entêté jusqu'à l'excès du culte de ses Idoles, et craignant qu'elles ne lui devinssent contraires, s'il gardait chez lui un homme qui fesait profession du Christianisme, le chassa sur-le-champ de sa maison, en l'assurant néanmoins que la porte lui en serait ouverte, dès qu'il aurait renoncé à une loi qui n'était pas de son goût. Mais le généreux Chrétien, indigné d'une pareille proposition, sortit sur l'heure de chez le Marchand; et quoiqu'il soit maintenant dans un besoin extrême, lui, sa femme et ses enfans, il m'a protesté mille fois que rien ne serait capable de lui faire abandonner Jésus-Christ, et qu'il demeurera plutôt toute sa vie dans l'état d'indigence où il est, que de commettre une semblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre, mon Révérend Père, sans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de donner les Chrétiens de *King-te-tching*. Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion, ni ne l'a rendue plus respectable aux Infidèles. Une peste ravageait tout le Pays; la plupart des familles en étaient affligées, et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que ceux qui étaient une fois atteints de cette maladie, se voyaient aussitôt abandonnés de leurs parens infidèles. Les Chrétiens, touchés de compassion de leur misère, ont suppléé, par leurs soins, aux secours que tant de malheureux avaient

droit d'exiger de la tendresse de leurs proches.

On voyait ces charitables Néophytes parcourir toutes les maisons où il se trouvait des malades, et s'exposer sans crainte à un mal si contagieux; on en voyait plusieurs transporter chez eux des familles entières de moribonds, leur rendre les services les plus bas, et à la faveur des remèdes dont ils soulageaient leurs corps, faire couler dans leurs ames les vérités du salut. Dieu a voulu, ce semble, récompenser une charité si extraordinaire; lorsque je suis allé visiter cette Eglise, j'ai appris qu'il n'était mort personne de tous ceux dont les Chrétiens avaient pris soin; ce que les Infidèles regardaient comme un prodige, et ce qui en a déterminé plusieurs à me prier de les instruire, et de les disposer à la grâce du Baptême. Je ne doute point, mon Révérend Père, que ce que je vous mande de nos Chrétiens de *King-te-tching*, ne touche bien sensiblement M. le Marquis de Broissia: car enfin cette nouvelle Eglise doit être regardée comme son ouvrage, puisqu'elle a été fondée, et est maintenant entretenue de ses libéralités. Quand j'aurai reçu les lettres que j'attends dans quelques mois, je ne manquerai pas de vous les envoyer par les premiers vaisseaux. Accordez-moi quelque part dans vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, etc.

EXPLICATION

De la figure suivante.

Les trois inscriptions en caractères Chinois qu'on voit dans la table suivante, ont été écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24 d'Avril de l'année 1711, la cinquantième de son règne, et le septième jour de la troisième lune, que ce Prince donna ces inscriptions aux Pères Jésuites de Pekin, pour la nouvelle Eglise qu'ils ont élevée vers la porte de *Teun-ching-muen*. Dès l'année 1705 il voulut contribuer à la construction de cette Eglise, et il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caractères de l'inscription du frontispice ont chacun plus de deux coudées (1) et demie Chinoises de hauteur.

Les Caractères des inscriptions de chaque colonne ont près d'une coudée Chinoise de hauteur.

Inscription du Frontispice.

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Inscription de la première Colonne.

IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE; IL ÉCLAIRE, IL SOUTIENT,

(1) La coudée Chinoise est au pied du Châtelet de Paris, comme à-peu-près 29 sont à 30.

形聲真主宰

拯濟大權衡

Gion fecit

萬有真元

無始無終先作形聲真主宰

宣仁宣義聿昭拯濟大權衡

Gim. fecit

IL RÈGLE TOUT AVEC UNE SUPRÊME AUTORITÉ, ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE.

Inscription de la seconde Colonne.

IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT, ET IL N'AURA POINT DE FIN ; IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT ; C'EST LUI QUI LES GOUVERNE, ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR.

EXTRAITS (1)

De quelques lettres écrites ces années dernières de la Chine.

DU PÈRE BOUVET.

A Pekin, le 10 Juillet 1710.

LA conversion et la mort bienheureuse d'une Dame Tartare, alliée à la Maison impériale, ont quelque chose d'assez singulier pour que je vous en fasse le récit, et je me flatte qu'il ne vous sera pas désagréable.

Lorsque les Tartares Mant-cheoux se rendirent maîtres de la Chine, le jeune Con-

---

(1) Avant ces Extraits on avait, par inadvertance, placé dans l'édition précédente une lettre du Père le Royer, que nous avons mise à sa véritable place, tome XVI, page 54.

quérant, voulant gagner le cœur de ses nouveaux sujets, adopta un nom Chinois, pour lui et pour toute la Maison impériale. Il choisit pour cela le nom de *Tchao*, qui est à la tête de *Pekia-Sing*, c'est-à-dire, du catalogue des cent noms qui partagent toutes les familles de l'Empire.

La Dame, dont j'ai à vous entretenir, avait épousé un Seigneur du sang Royal, qui pour marque de sa haute extraction, portait une ceinture rouge. Cette Dame s'appelait *Tchao-taïtaï*, du nom de son mari, et qui est commun à toute la famille de l'Empereur.

Il y a quelques années qu'accablée de chagrin de voir son mari livré à des concubines, qu'il aimait uniquement, elle prit la résolution d'attenter sur sa propre vie, et de terminer ses ennuis par une prompte mort ; c'est une coutume assez ordinaire pour les Dames de la Chine qui se croient malheureuses.

Abandonnée à son désespoir, elle était sur le point de se donner le coup mortel, lorsqu'elle crut voir entrer dans sa chambre, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, une Dame qui semblait descendre du Ciel. Sa tête était couverte d'un voile qui traînait jusqu'à terre; sa démarche était majestueuse, et avait je ne sais quoi au-dessus de l'humain : elle était suivie de deux autres Dames qui se tenaient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la Dame *Tchao*, et la frappant doucement de la main : *Ne craignez*

rien, ma fille, lui dit-elle ; *je viens vous délivrer de ces pensées sombres, qui vous perdraient sans ressource* : et après ces mots elle se retira.

La Dame *Tchao* reconduisit sa bienfaitrice jusqu'à la porte de son appartement, et à l'instant elle se trouva dans une assiette tranquille, et dans un calme d'esprit qu'elle n'avait point encore éprouvé. Elle appela sur-le-champ plusieurs de ses esclaves, qui avaient entendu confusément quelques-unes de ces paroles, et elle leur fit part de ce qui venait d'arriver. Mais comme elle n'avait encore nulle connaissance de la Religion chrétienne, elle s'imagina que c'était une apparition de quelque divinité du Paganisme, qui avait veillé à sa conservation.

Elle ne se détrompa que cinq ans après, dans une visite qu'elle rendit à une de ses parentes, qui était Chrétienne et d'une piété tout-à-fait exemplaire. Ayant aperçu à son Oratoire une Image de la Sainte-Vierge, et ayant reconnu dans cette Image le portrait de sa libératrice qu'elle avait toujours présente à l'esprit, elle se prosterna sur-le-champ, et frappant la terre du front : *voilà*, s'écria-t-elle, *voilà celle à qui je dois la vie* : et dès-lors elle prit le dessein d'embrasser le Christianisme.

Elle eut bientôt appris les principaux articles de la Foi, et les prières ordinaires des Chrétiens ; mais elle n'eut pas la force de surmonter le seul obstacle qui lui restait à vaincre. Il s'agissait non-seulement de re-

noncer aux Idoles, mais encore d'en briser deux qui étaient regardées comme les Divinités protectrices de sa maison : et c'est à quoi elle ne put se résoudre, craignant d'encourir par-là l'indignation de sa famille.

Malgré cette infidélité à la grâce, Dieu lui inspira encore de nouveaux desirs de conversion, par le moyen de cette Dame Chrétienne sa parente, dont je vous ai parlé. Une petite fille que la Dame *Tchao* avait adoptée, et qu'elle aimait tendrement, tomba dangereusement malade. La Dame qui était Chrétienne lui procura le bonheur de recevoir le Baptême; l'enfant mourut peu de jours après avoir été baptisée, sans que la mort eût tant soit peu défiguré son visage. A cette vue la Dame *Tchao* sentit redoubler toute sa tendresse, et dans le premier transport de sa douleur : *Hélas!* ditelle, *je me consolerais, si j'avais quelque espérance de la revoir après ma mort. Rien de plus aisé*, répondit la fervente Chrétienne; *cet enfant a reçu le Baptême, et son ame purifiée par cette eau salutaire, est certainement montée au Ciel : il ne tient qu'à vous, Madame, d'avoir le même avantage : dès-lors la porte du Ciel vous sera ouverte, et vous verrez éternellement celle qui fait aujourd'hui le sujet de votre affliction.*

Ces paroles dites à propos rappelèrent à l'esprit de la Dame affligée, le souvenir de la grâce qu'elle avait reçue de la Mère de Dieu, et de la résolution qu'elle avait prise

de se faire Chrétienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de son Idole favorite, et pour ne l'avoir plus devant les yeux, elle l'envoya à une Dame de ses amies.

Peu de temps après se voyant dans un état de langueur que lui avait causé une assez longue maladie, elle demanda avec instance le Baptême, qu'on lui avait différé pour de bonnes raisons. Elle s'y était disposée par une foi vive, et par un parfait renoncement à toutes les superstitions des Idolâtres. Cependant le Missionnaire lui fit dire que les Catéchumènes, en renonçant aux Idoles, ne pouvaient ni les garder, ni les donner à d'autres; elle envoya aussitôt chercher celle qu'elle avait donnée, et la mit en pièces, aussi-bien que les deux autres, que des considérations humaines lui avaient fait retenir dans sa maison.

Comme ses forces diminuaient chaque jour, et qu'on commençait à craindre pour sa vie, le Missionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long-temps sa constance. Il se transporta donc dans sa maison, et lui conféra le Baptême avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise; il lui fit ensuite quelque présent de dévotion, qu'elle reçut avec joie: surtout, il lui donna une grande Image de la Sainte-Vierge, qu'elle plaça aussitôt dans le lieu le plus honorable de son appartement. Elle promit même que si Dieu lui rendait la santé, elle l'emploierait uniquement à lire les livres de la Religion, et à exhorter

tous ceux qu'elle connaissait, ou sur qui elle avait quelque autorité, d'embrasser le Christianisme.

Dieu se contenta des saints desirs de la Néophyte. Elle tomba tout-à-coup dans un état qui fit désespérer de sa vie. Comme elle s'aperçut la première que sa fin approchait, elle demanda les derniers Sacremens, et elle reçut Notre-Seigneur avec de grands sentimens de piété. Le lendemain elle envoya prier le Missionnaire de lui apporter l'Extrême-Onction; mais quelque diligence qu'il fît, il apprit à son arrivée qu'elle venait d'expirer, tenant un cierge béni d'une main, et son chapelet de l'autre, et invoquant les saints noms de Jésus et de Marie.

Quelque temps avant que de mourir, elle avait appelé son fils, et lui avait recommandé deux choses. La première, d'avoir soin qu'on ne mêlât rien de superstitieux dans l'appareil de ses obsèques, et que le soin de cette cérémonie fût abandonné aux Chrétiens. La seconde, de songer sérieusement à renvoyer au plutôt ses concubines pour se disposer à recevoir le Baptême. Elle mourut assistée de plusieurs fervens Chrétiens qui récitaient les prières ordinaires pour les moribonds, et qui furent très-touchés des actes de foi, d'espérance et de charité qu'elle répéta sans cesse jusqu'au dernier soupir. Ils recueillirent avec soin les trois dernières paroles qu'elle prononça; les voici. *Sainte Mère de Dieu, secourez-moi : Jésus, mon Sauveur, pardonnez-moi : Mon Dieu, mon Jésus,*

sauvez-moi. En prononçant une quatrième parole qu'on ne put entendre, elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

LETTRE
DU PÈRE PARENNIN.

A Pekin, en l'année 1710.

Je ne doute point que vous ne soyez touché du zèle qu'ont fait paraître cette année quelques-uns de nos Chrétiens pour la conversion de leurs compatriotes. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples : un des Néophytes que je baptisai dans l'une des quatre Missions que j'ouvris avant que l'Empereur m'eût ordonné de le suivre dans ses voyages, s'était établi à *Yung-ping-fou*, près du passage de *Leaotong*. Là ce fervent Chrétien a fait la fonction de Missionnaire avec un zèle admirable : il a assemblé quantité d'Idolâtres à qui il a annoncé les vérités chrétiennes avec tant de succès, que la plupart ont demandé le Baptême. Il est venu aussitôt me chercher à Pekin ; mais comme j'étais allé au Sud avec l'Empereur, le Père de Tartre a pris ma place, et est parti sur-le-champ pour *Yung-ping-fou*, où il a baptisé quatre-vingts adultes. Dès que j'ai été de retour, j'ai envoyé dans cette Ville un Catéchiste, qui fortifiera ces nouveaux fidèles dans la Foi, et qui, comme je l'espère, gagnera encore plusieurs Gentils à Jésus-Christ.

Un autre Chrétien est venu me donner avis qu'il avait fait connaître l'excellence de notre Religion à plusieurs Soldats Chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, et que ces bonnes gens touchés de ses discours, ne soupiraient qu'après la grâce du Baptême. Je fis partir aussitôt un Catéchiste afin de les aller instruire, et pour n'avoir plus moi-même qu'à les baptiser, lorsque je passerais par cet endroit-là à la suite de l'Empereur.

Le jour que l'Empereur devait passer la muraille, je pris le devant dès le point du jour; je trouvai en effet quarante de ces Soldats bien instruits et très-fermes dans la Foi, qui me conjurèrent avec larmes de les admettre au nombre des Chrétiens. Je les baptisai tous, et ne les quittai que le soir pour aller rejoindre l'Empereur; mais je leur laissai le Catéchiste, avec plusieurs livres sur la Religion, que j'avais apportés.

Un mois après, ces nouveaux Fidèles me députèrent un d'entr'eux à *Ge-ho-ell*, où j'étais alors, pour m'avertir qu'un de leurs Mandarins avait pris la résolution de les faire tous renoncer à la Loi sainte qu'ils avaient embrassée; que ses caresses et ses menaces ayant été inutiles, il en était venu à des traitemens très-inhumains; qu'il pouvait impunément les meurtrir de coups, puisqu'il était leur Capitaine; mais que quand on devrait les faire expirer dans les plus cruels tourmens, ils étaient tous résolus de perdre la vie plutôt que la Foi. « Ce ne sont point

» les mauvais traitemens que nous craignons, » m'ajoutaient-ils dans la lettre qu'ils m'é- » crivaient ; mais ce qui nous fait une peine » que nous ne pouvons vous exprimer, c'est » que nos compagnons, encore infidèles, ne » veulent plus entendre nos exhortations, » de peur d'être traités comme nous le som- » mes. Nous vous conjurons donc de parler » au fils du *Ma-li-tou*, notre Général, afin » qu'il adoucisse cet ennemi déclaré de » notre sainte Religion. »

J'allai les revoir à mon retour : tous se confessèrent avec une ferveur digne des plus anciens Chrétiens; je leur fis une longue exhortation, à la fin de laquelle ils me présentèrent vingt de leurs compagnons, qui étaient bien instruits, et que je baptisai. Ils me prièrent ensuite d'établir parmi eux une Confrérie, et de mettre à la tête ceux que je jugerais les plus capables de les instruire, et de veiller sur leur conduite. Ils avaient déjà écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachetés séparément. J'ouvris ces billets et je trouvai que leur choix était fort sage, car ils nommaient les trois plus fervens, qui étaient les mieux instruits, et qui avaient le plus de loisir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmai leur choix, et comme ils sont fort resserrés dans la petite maison où ils s'assemblent, ils me proposèrent d'en acheter une autre, où ils pussent tenir plus commodément leurs assemblées. Je leur donnai pour cela cinquante taëls ; ils fourniront le reste, et j'espère que dans peu de

temps il y aura là une Chrétienté nombreuse.

Pendant environ trois mois que nous demeurâmes à *Ge-ho-ell*, je rassemblai les Chrétiens de différentes Provinces, qui s'y étaient rendus pour le commerce. Ils se confessèrent tous jusqu'à trois fois, mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la Messe. Je baptisai là environ seize personnes; voilà ce qu'il y a eu pour moi de consolant dans mon voyage, qui d'ailleurs n'avait rien que de pénible.

On a baptisé cette année dans notre Eglise cent trente-neuf adultes, et huit cent vingt-neuf petits enfans, dont la plupart étaient exposés dans les rues. Les Pères du Collége qui sont auprès des portes de la Ville, où l'on expose un plus grand nombre de ces enfans, en ont baptisé plus de trois mille. Ce que j'ai l'honneur de vous mander doit vous faire comprendre le bien solide que procurent les personnes charitables d'Europe, qui entretiennent ici des Catéchistes employés uniquement à cette fonction.



LETTRE

LETTRE

Du Père Jartoux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Procureur-Général des Missions des Indes et de la Chine.

A Pekin, le 12 d'Avril 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA carte de Tartarie, que nous fesons par ordre de l'Empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fameuse plante de *gin-seng*, si estimée à la Chine, et peu connue en Europe. Vers la fin de Juillet de l'année 1709, nous arrivâmes à un Village qui n'est éloigné que de quatre petites lieues du Royaume de Corée, et qui est habité par les Tartares qu'on nomme *Calca-tatze*. Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *gin-seng*, qu'il nous apporta toutes entières dans un panier. J'en pris une au hasard que je dessinai dans toutes ses dimensions, le mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoie la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétés de

cette plante ; ils la font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils donnent aux Grands-Seigneurs ; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisemens causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la faiblesse des poumons et la pleurésie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac et ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, remédie à la respiration faible et précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, et produit de la lymphe dans le sang ; enfin qu'elle est bonne pour les vertiges et les éblouissemens, et qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut guères s'imaginer que les Chinois et les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisait constamment de bons effets. Ceux même qui se portent bien, en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la Pharmacie, ce serait un excellent remède, s'ils en avaient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voie de la chimie, et pour l'appliquer, dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, et qu'elle

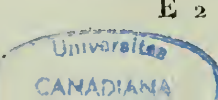
fortifie d'une manière sensible. Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le pouls pour savoir en quelle situation il était : je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation, et une heure après je me trouvai le pouls beaucoup plus plein et plus vif ; j'eus de l'appétit ; je me sentis beaucoup plus de vigueur, et une facilité pour le travail que je n'avais pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fond sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvait venir du repos que nous prîmes ce jour-là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué et si épuisé de travail, qu'à peine pouvais-je me tenir à cheval ; un Mandarin de notre troupe qui s'en aperçut, me donna une de ces racines : j'en pris sur-le-champ la moitié, et une heure après je ne ressentis plus de faiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là, et toujours avec le même succès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, et sur-tout les fibres que je mâchais, produisaient à-peu-près le même effet.

Nous nous sommes souvent servis de feuilles de *gin-seng* à la place de thé, ainsi que font les Tartares, et je m'en trouvais si bien, que je préférerais, sans difficulté, cette feuille à celle du meilleur thé. La couleur en est aussi agréable, et quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur et un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire

E 2



bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le temps aux esprits de sortir ; c'est la pratique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, et alors ils ne passent guères la cinquième partie d'une once de racine sèche. A l'égard de ceux qui sont en santé, et qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque légère incommodité, je ne voudrais pas que d'une once ils en fissent moins de dix prises, et je ne leur conseillerais pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle manière on la prépare : on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi-setier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu ; et quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jeter un peu de sucre, et la boire sur-le-champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même manière, pour achever de tirer tout le suc, et ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, et l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, en attendant qu'on les voie marqués sur la nouvelle carte de Tartarie, dont nous enverrons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvième et le quarante-septième degré de latitude boréale, et entre le dixième et le vingtième degré de longitude orientale, en comptant depuis le méridien de Pekin. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses

forêts, dont elles sont couvertes et environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes et dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines ou autour des rochers, aux pieds des arbres et au milieu de toute sorte d'herbes que se trouve la plante de *gin-seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt et la consume, cette plante n'y reparaît que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur; aussi se cache-t-elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelque autre Pays du monde, ce doit être principalement en Canada (1), dont les forêts et les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-ci.

Les endroits où croît le *gin-seng*, sont tout-à-fait séparés de la province de *Canton*, appelée *Leaotong* dans nos anciennes cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette Province, et aux environs de laquelle des Gardes rôdent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, et d'aller chercher cette racine. Cependant, quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts, quelquefois jusqu'au

(1) On en a effectivement découvert dans les forêts du Canada, dont on fit d'abord beaucoup de bruit; mais cette première vogue ne s'est pas soutenue.

nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté et le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la Province, ou en y rentrant. L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain, préférablement aux Chinois, avait donné ordre, cette même année 1709, à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourraient de *gin-seng*, à condition que chacun d'eux en donnerait à Sa Majesté deux onces du meilleur, et que le reste serait payé au poids d'argent fin. Par ce moyen, on comptait que l'Empereur en aurait cette année environ vingt mille livres Chinoises, qui ne lui coûteraient guère que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hasard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux déserts. Leurs Mandarins qui n'étaient pas éloignés de notre route, vinrent, les uns après les autres, nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avaient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrain, selon leurs étendards, chaque troupe, au nombre de cent, s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance ; ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même rumb ; (1)

---

(1) Suivre le même rumb, c'est suivre la même direction de vent.

et, de cette manière, ils parcourent, durant un certain nombre de jours, l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les Mandarins placés avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, et pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps-en-temps quelques pièces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissent pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, et de paraître bons soldats. Les Tartares qui nous escortaient, n'étaient guère mieux traités, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuait chaque jour, et qui devait servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour vous donner maintenant quelque

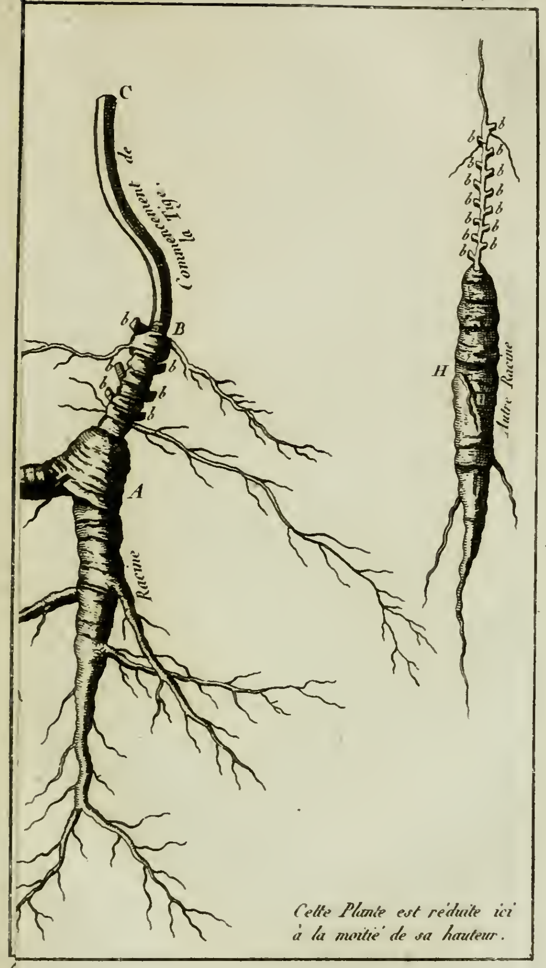
idée de cette plante, dont les Tartares et les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie, et que j'ai dessinée avec le plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle était blanche et un peu raboteuse, comme le sont d'ordinaire les racines des autres plantes.

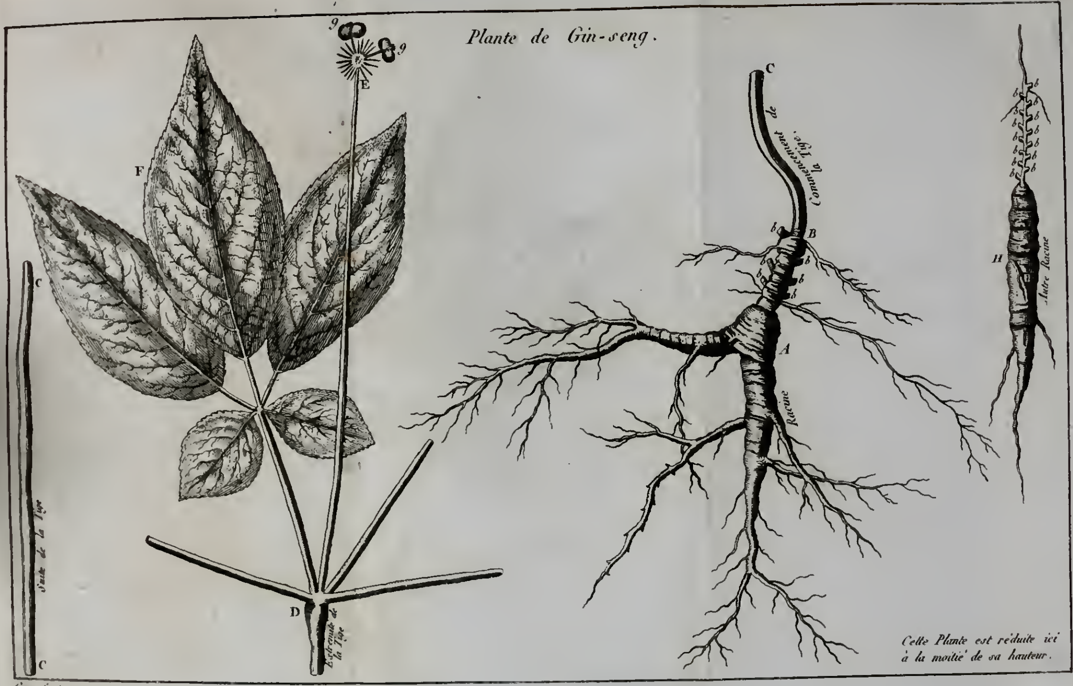
B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur et son épaisseur : elle est toute unie, et assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espèce de nœud formé par la naissance de quatre branches qui en sortent comme d'un centre, et qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un vert tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mûre. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtés avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur et de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi-bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à-peu-près parallèle au plan du sol.

Quoique je n'aie dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles *F*, on peut



Celte Plante est réduite ici
à la moitié de sa hauteur.


Plante de Gin-seng.
F
E
9
9
C
Commencement de la Tige.
b
B
A
Racine
H
Autre Racine
C
C
Suite de la Tige
D
Extremité de la Tige
Cette Plante est réduite ici à la moitié de sa hauteur.

Caru fecit.

aisément concevoir et achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sache point avoir jamais vu de feuilles de cette grandeur, si minces et si fines : les fibres en sont très-bien distinguées ; elles ont par-dessus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui est entre les fibres, s'élève un peu vers le milieu au-dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un vert obscur par-dessus, et par-dessous d'un vert blanchâtre et un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, et les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante, s'élevait une seconde tige *D. E.* fort droite et fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portait un bouquet de fruit fort rond et d'un beau rouge. Ce bouquet était composé de vingt-quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqués dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est fort mince et très-unie : elle couvre une chair blanche et un peu molle. Comme ces fruits étaient doubles, (car il s'en trouve de simples) ils avaient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur et de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés néanmoins l'un de l'autre, quoique posés sur le même plan. (1) Chaque fruit était porté par un filet uni, égal de tous

---

(1) Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles ; il est presque par-tout également épais.

côtés, assez fin, et de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortaient d'un même centre, et s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphère, ils formaient le bouquet rond des fruits qu'ils portaient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, et renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De là vient que ce fruit n'est pas rond, et qu'il est un peu applati des deux côtés. S'il est double, il a une espèce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se colle sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur et presque noir.

Au-reste cette plante tombe et renaît tous les ans. On connaît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelque trace, comme on le voit marqué dans la figure par les petits caractères *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* était dans sa septième année, et que la racine *H.* était dans sa quinzième.

A l'égard de la fleur, comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en faire la description : quelques-uns m'ont dit qu'elle était blanche et fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avait point, et que personne n'en avait jamais vu. Je croirais plutôt qu'elle

est si petite et si peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention ; et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *gin-seng*, n'ayant en vue que la racine, méprisent et rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui, outre le bouquet des fruits que j'ai décrits ci-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait semblables aux premiers, situés à un pouce ou à un pouce et demi au-dessous du bouquet : et alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guères de trouver encore cette plante à quelques pas de là sur ce même rumb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, distingue cette plante de toutes les autres, et la fait remarquer d'abord : mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoique la racine soit fort ancienne. Telle était celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre *H.*, qui ne portait aucun fruit, bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vu pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre ; que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, et qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pousser aucune racine : et ce

sentiment me paraît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, et qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même sept, et celles-ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur et au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaire petites et fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, et qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre *H.* l'emporte sur l'autre. Je ne sais pourquoi les Chinois l'ont nommée *gin-seng*, qui veut dire, *représentation de l'homme* : je n'en ai point vu qui en approchât tant soit peu ; et ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouvait pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hasard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent, avec plus de raison, *orhota*, c'est-à-dire, *la première des plantes.*

Au-reste, il n'est pas vrai que cette plante

croisse à la Chine, comme le dit le Père Martini, sur le témoignage de quelques livres Chinois, qui l'ont fait croître dans la province de Pekin sur les montagnes d'*Yongpinfou*. On a pu aisément s'y tromper, parce que c'est là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, et ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, et de la nettoyer, en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, et la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase, se sèchent peu-à-peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil, ou même au feu : mais bien qu'elles conservent leur vertu, elles n'ont pas cette couleur que les Chinois aiment. Quand les racines sont sèches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seraient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je souhaite, mon Révérend Père, que la description que je viens de faire du *ginseng*, si estimé dans cet Empire, vous fasse

plaisir, et à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la carte, car nous avons encore le Nord-Ouest et l'Ouest à faire. Je vous enverrai, le plutôt qu'il me sera possible, la carte de la province de Pekin, appelée par le Père Martini *pekeli*, et par les Chinois, *tcheli* ou bien *lipafou*. Je me recommande à vos saints Sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Père d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Procureur des Missions de la Chine et des Indes.

A Jao-tcheou, ce 27 Août 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre-Seigneur.

J'AI différé jusqu'ici à vous écrire, dans l'espérance que je recevrais des autres Missionnaires les nouvelles qui regardent leurs Missions : mais leurs lettres ne sont point encore arrivées, et la crainte de manquer l'occasion des vaisseaux qui partent, m'oblige de me borner à ce qui concerne l'état présent des deux Eglises de *Jao-tcheou*, et de *King-te-ching*, dont le Seigneur a bien

voulu me confier la conduite. Grâces à sa miséricorde, cette Chrétienté s'augmente de jour-en-jour: j'ai conféré cette année le Baptême à près de quatre-vingts adultes, dont plusieurs commencent déjà à faire goûter le Christianisme en divers endroits. J'espère en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois tenir d'ici à *Kieou-Kiang*.

La foi de mes Néophytes a été éprouvée cette année par une nouvelle persécution qui leur a été suscitée au sujet du culte des Idoles : quelques-uns d'eux ont été chargés de chaînes, d'autres ont été bâtonnés. Il y en a eu qui ont souffert, avec une fermeté digne des premiers siècles, la perte de leurs biens, et beaucoup d'autres mauvais traitemens, parce qu'ils avaient embrassé le Christianisme, ou qu'ils avaient contribué à la conversion de leurs amis. Cependant le nom Chrétien n'en a point été déshonoré, et la Religion n'a rien perdu de l'estime qu'on avait pour elle.

J'attribue cette protection particulière de Dieu, à la ferveur et à la piété des nouveaux Fidèles. Vous en seriez surpris et édifié, mon Révérend Père, si vous en étiez témoin. Un Missionnaire que j'ai eu chez moi pendant quelques jours, en a été extrêmement touché : ce ne sont point de simples Chrétiens, me disait-il, ce sont des modèles de la plus haute vertu. Il est vrai que je trouve en la plupart une délicatesse de conscience, une horreur des moindres fautes, un amour

des souffrances, une assiduité à fréquenter les Sacremens, une charité pour le prochain, qui me rendent bien légères toutes les peines de ma Mission. Il n'y en a guères parmi eux qui ne se préparent à la communion par un jour de jeûne : j'en ai vu qui se disposaient à célébrer la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, par huit jours de jeûne, et cela afin d'obtenir par son entremise la grâce de surmonter une passion qui les dominait.

Je ne pus me rendre que la veille de Noël à mon Eglise de *Jao-tcheou* : à peine y fusje arrivé, qu'il me fallut aller chez un Chrétien qui était à l'extrémité, et qui depuis quatre jours demandait sans cesse de mes nouvelles. Ma présence redonna des forces à ce pauvre moribond : il me témoigna sa joie par ses larmes, et par les continuelles actions de grâce qu'il rendait au Seigneur, de ce qu'il m'avait fait venir à temps pour l'aider à mourir saintement. Je le confessai; je lui donnai le Viatique et l'Extrême-Onction ; peu après je fis la recommandation de l'ame, et il expira la nuit suivante. Un des grands obstacles qu'il eut à surmonter pour sa conversion, fut de chasser une concubine qu'il regardait, selon les Lois de l'Empire, comme sa seconde femme ; quoiqu'il n'eût des enfans que de celle-là, il n'hésita pas à la renvoyer, aussitôt qu'on lui fit entendre que c'était une condition nécessaire pour recevoir le Baptême.

La nuit de Noël se passa dans les exercices

ordinaires de la piété Chrétienne. Je fus infiniment consolé de la ferveur d'un grand nombre de Catéchumènes qu'on me présenta pour le Baptême. Je ne différai point à leur accorder une grâce qu'ils me demandaient avec larmes, et à laquelle ils s'étaient disposés par les plus saintes pratiques de la Religion, en quoi ils ne cédaient pas aux plus anciens Fidèles.

Les faveurs extraordinaires que Dieu a faites à plusieurs de mes Néophytes, et qu'ils regardent comme de véritables miracles, ont beaucoup servi à la conversion de quelques Infidèles. Outre les guérisons surprenantes qu'on ne peut attribuer qu'à l'eau bénite, ou à l'invocation du saint nom de Dieu, la manière dont la famille d'un fervent Chrétien a été délivrée d'un incendie, a quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde dormait profondément ; le feu, qu'un jeune enfant avait mis par mégarde à la maison, commençait à gagner de tous côtés, lorsque la femme d'un Chrétien se sentit frappée rudement, et s'éveillant en sursaut, elle jeta de grands cris qui réveillèrent toute sa famille. On s'aperçut alors du danger où l'on se trouvait, et on eut le temps d'éteindre les flammes, qui fesaient déjà un si grand ravage, qu'un peu plus tard on n'aurait jamais pu y apporter de remède.

Que ce soit là un effet miraculeux de la protection de Dieu sur cette famille, comme le pensent nos Néophytes, et comme je le crois aussi-bien qu'eux, c'est sur quoi je ne

veux point appuyer : je suis bien plus touché des miracles sensibles que la grâce opère dans certaines ames. J'en ai fait depuis peu l'expérience en conférant le Baptême à un pauvre artisan, homme grossier, d'un naturel dur, et qui avait je ne sais quoi de féroce. Je n'aurais jamais cru trouver tant de lumières, ni de si tendres sentimens pour Dieu, dans un homme de ce caractère. Je l'avais conduit à l'Eglise, où je le laissai seul pendant quelque temps pour se préparer à la grâce du Baptême. Quand je revins le trouver pour commencer la cérémonie, il était prosterné au pied de l'Autel, le visage baigné de larmes, et ne me répondait que par des paroles entremêlées de soupirs et de sanglots. Je vous avoue, mon Révérend Père, que ce spectacle m'attendrit : les Chrétiens qui m'accompagnaient en furent si frappés, qu'ils lui donnèrent le surnom de Contrit. Après que la cérémonie fut achevée, un d'eux l'aborda pour le prier de lui faire part des saintes pensées qui lui avaient fait répandre tant de larmes : « Trois vues différentes, lui répon-
» dit-il, m'ont pénétré de douleur : la vue
» de mes péchés, que Dieu voulait bien me
» pardonner : la vue des flammes de l'enfer,
» que les eaux du Baptême allaient étein-
» dre ; la vue de Jésus-Christ étendu sur une
» croix qui me délivrait par ses douleurs des
» peines éternelles. J'avais compassion de
» moi, ajouta-t-il, j'avais compassion de
» Jésus-Christ. » Il n'y a certainement que la grâce qui ait pu produire dans le cœur de

ce Catéchumène une dévotion aussi affectueuse que celle qu'il fit paraître : mais l'Esprit saint souffle où il veut, et il sait, quand il lui plaît, amollir les cœurs les plus insensibles.

C'est principalement dans les retraites spirituelles, que nous fesons faire depuis peu d'années à nos Néophytes, qu'ils ressentent les plus fortes impressions de la grâce. Le Père de Chavagnac est le premier à qui la pensée soit venue de donner les exercices aux Chinois, selon la méthode de saint Ignace, de même qu'il se pratique dans quelques Provinces de France, sur-tout en Bretagne, où ces saints exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs, et à la sanctification des peuples de cette belle Province. C'est aussi à l'exemple de ce zélé Missionnaire que j'ai fait faire cette année trois retraites à mes Chrétiens ; deux à *Jao-tcheou*, et une à *King-te-tching*. Permettez-moi de vous en faire le détail, mon Révérend Père ; je me flatte que vous serez édifié, et de l'ordre qui se garde dans ces sortes de retraites, et des sentimens de pénitence et de componction qu'elles inspirent aux nouveaux Fidèles, et des fruits qu'ils en retirent pour avancer de plus-en-plus dans les voies de la perfection.

Voici d'abord la méthode que j'observe pendant les huit jours que dure la retraite : ceux qui y sont admis, ce qu'ils regardent comme une grande grâce, se rendent au jour marqué dans mon Eglise : quand ils sont tous

assemblés, je leur fais un discours, où je leur expose la fin de la retraite, combien il leur importe de la bien faire, les secours et les moyens qu'ils y ont pour assurer leur salut, les règlemens qu'il leur faut observer, le silence et le recueillement dans lequel ils doivent passer ces saints jours, afin que huit jours de pénitence réparent tant d'années criminelles, et les remplissent de ferveur pour le reste des années qu'ils ont à vivre.

L'entretien fini, se fait la prière, qui consiste à réciter l'acte de Contrition trois fois, lentement, et à voix basse, mettant une pause considérable entre chaque fois qu'on le récite. Après quoi ils viennent modestement l'un après l'autre au pied de l'Autel, où je leur distribue à chacun un Crucifix, l'Image de la Sainte-Vierge, et des instrumens de pénitence à ceux qui en demandent, les avertissant d'en faire un aussi saint usage qu'ont fait ceux qui les ont précédés dans de semblables retraites. Je les conduis ensuite dans leur chambre : comme le logement me manque, je suis obligé de les mettre plusieurs ensemble dans la même chambre. La nourriture, pour laquelle je ne prends rien d'eux, est fort frugale, et proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand sur ces saints exercices, me dédommagent avec usure de ce que je puis souffrir par le retranchement des dépenses nécessaires pour ma personne. Mais il est certain que si les secours temporels

étaient plus abondans, on ferait des biens infinis qu'on ne fait pas, quelque zèle et quelque bonne volonté qu'on ait d'ailleurs. C'est peut-être là la seule peine que ressente un Missionnaire.

Mon principal soin, pendant tout le temps de la retraite, est d'occuper continuellement ceux qui la font, en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. Ces exercices consistent en des méditations sur les grandes vérités du Christianisme et sur les principaux mystères de la Religion ; en des exhortations sur les Commandemens de Dieu, sur la Confession et la Communion, sur la patience dans les adversités, sur le soin de sanctifier les actions les plus communes, et sur le zèle pour le salut de leurs frères. Je leur fais faire aussi de fréquens actes de Foi sur tous les articles de notre croyance, en les parcourant l'un après l'autre, ce qui les dispose à la cérémonie dans laquelle ils renouvellent les promesses qu'ils ont faites au Baptême.

J'ajoute à cela l'explication des tableaux, qui représentent les différens états du pécheur et du juste pendant cette vie, et après la mort. Vous savez quel est le fruit que produit cet exercice si ordinaire dans les retraites de Bretagne ; il fait la même impression sur nos Néophytes, et je suis persuadé que c'est un des plus utiles de la retraite. Enfin, leurs repas sont suivis chacun d'un entretien particulier, qui tient lieu de récréation. Dans ces sortes d'entretiens je leur rapporte quel-

ques exemples de l'Ecriture, ou différens traits de l'Histoire ecclésiastique, qui ont le plus de conformité avec les vérités qu'ils ont méditées pendant le jour. Ces vérités, ainsi réduites en pratique, ajoutent l'exemple à la conviction, et servent à les affermir davantage dans les résolutions qu'ils ont prises à la fin de leur méditation. Le temps qu'ils ont de libre entre les exercices publics, s'emploie ou à lire un livre de piété, ou à mettre sur le papier de bonnes pensées que Dieu leur inspire, ou à préparer leur confession générale. Par ce moyen, il n'y a pas un seul moment de vide dans la journée, et la variété qui se trouve dans tous ces exercices qui se succèdent les uns aux autres, leur fait passer tout ce saint temps avec une rapidité dont ils sont eux-mêmes surpris.

La communion de la retraite se fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque sorte les fautes qu'ils auraient pu commettre, en n'apportant point à la sainte Table les dispositions que demande la participation du corps de Jésus-Christ. Leur coutume à présent est de venir certains jours à l'Eglise pour se prosterner dans l'endroit où se donne la Communion, et se préparer à une action si sainte par différens actes de Foi, d'Humilité et d'Amour de Dieu.

Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression, est l'adoration de la Croix. Comme ce fut durant la Semaine-Sainte que je donnai la première retraite, cette cérémo-

nie s'y trouva naturellement, et je m'aperçus que les cœurs étant beaucoup mieux disposés qu'à l'ordinaire, les sentimens de douleur et de componction étaient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant aux pieds du Crucifix pour l'adorer, ils l'arrosaient d'un torrent de larmes ; l'Eglise retentissait de toutes parts de soupirs et de sanglots. Ce spectacle me toucha de telle sorte, que je fus contraint d'interrompre de temps-en-temps l'Office du Vendredi-Saint ; j'eus même de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie en quelque temps que se fasse la retraite. Je la place à la fin de la méditation, qui se fait sur la passion du Sauveur.

Enfin, la retraite finit par une dernière pratique qui en est comme la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les grâces qu'ils ont reçues dans ce saint temps, et d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables ; de haïr tout le reste de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite ; de n'estimer que ce qu'ils y ont estimé, et de reconnaître par une vie fervente l'amour infini que Jésus-Christ a pour eux. Chacun met au bas de cet écrit ses résolutions principales ; ils doivent le porter sur eux toutes les fois qu'ils approchent des Sacremens ; et s'ils viennent à mourir, on l'enferme avec eux dans le même cercueil. Cette pensée les frappe, et les avertit dans l'occasion d'être fidèles à

observer ce qu'ils ont promis au temps de la retraite.

Vous jugez bien, mon Révérend Père, qu'un Missionnaire ne peut guère donner ces sortes de retraites sans beaucoup de fatigues; mais toutes les peines qu'il prend sont bien adoucies par les consolations intérieures dont il est rempli, lorsqu'il voit une troupe de Chrétiens livrés par la grâce à l'esprit de pénitence et de componction, et qu'il est obligé d'essuyer des larmes que la force et l'onction de la divine parole font couler avec abondance.

C'est ce qui m'est arrivé dans le sacré Tribunal; la plupart fondaient en pleurs, en s'accusant de leurs péchés; plusieurs revenaient jusqu'à six ou sept fois dans la crainte de ne s'être pas assez bien expliqués; d'autres comptaient pour rien toutes leurs confessions précédentes, dans la pensée qu'en les fesant, ils n'avaient pas été pénétrés d'une assez vive douleur: j'en sais plusieurs qui terminaient chaque méditation par de saintes rigueurs qu'ils exerçaient sur leur chair; j'ai été quelquefois obligé d'en renvoyer de l'Eglise, pour les forcer à prendre un peu de repos.

Un de ces fervens Néophytes méditant la passion du Sauveur, aperçut un clou qui sortait d'une planche de son Oratoire; dans le dessein d'imiter Jésus-Christ souffrant, il s'appuya la tête si long-temps, et en tant de divers endroits sur le clou, qu'il se fit une espèce de couronne. Une vive douleur, de

même

même qu'un grand amour est quelquefois capable de ces sortes d'excès. Le même se préparant à sa confession générale, crut voir pendant la nuit son Ange-Gardien qui lui présentait une porcelaine, en lui disant ces paroles : « Souviens-toi d'avoir peint » des figures indécentes sur une pareille por- » celaine. » C'était un péché qui lui était échappé de la mémoire dans son examen, et dont il ne s'était jamais confessé. J'ai eu beaucoup de peine à détourner un autre d'aller se cacher pour toujours dans le fond d'un désert, afin de se mettre à couvert, disait-il, des tentations du monde, et de chercher un asile à sa propre faiblesse. Je ne vous parle pas des restitutions faites, quoique l'injustice fût douteuse, ni des réconciliations renouvelées, quoiqu'elles eussent été déjà faites.

Au-reste, mon Révérend Père, si tout cela n'était que le fruit d'une ferveur passagère, je ne croirais pas devoir vous en entretenir; mais ce qu'il y a de consolant, et ce qui fait bien sentir combien une retraite bien faite est utile à la sanctification des ames, c'est la constance avec laquelle nos Néophytes persévèrent dans la pratique de la vertu. Quelque réglée que fût cette Chrétienté avant que j'eusse pensé à lui procurer ce moyen de salut, il me semble qu'elle prend maintenant une face toute nouvelle ; je trouve ces nouveaux Fidèles beaucoup plus assidus à l'Eglise, plus dévots envers nos saints Mystères, plus exacts à s'approcher des sacremens. S'il leur arrive de tomber en quelque

péché, ils s'en confessent aussitôt, sans différer à le faire au Dimanche suivant. Les plus légères fautes les alarment ; ils ne manquent point de faire un quart-d'heure de méditation chaque jour, et d'examiner tous les soirs leur conscience. Il y en a qui viennent passer un joùr chaque mois à l'Eglise pour y faire une espèce de retraite en forme de préparation à la mort. Plusieurs ne se contentant pas de l'abstinence qu'ils font le Vendredi et le Samedi, la font encore le Mercredi en l'honneur de saint Joseph, que la Mission de la Chine a pris pour son patron. Je connais de jeunes artisans, qui, pour ne pas manquer aux prières vocales qu'ils se sont prescrites, récitent régulièrement le Chapelet dans les rues en allant le matin à leur travail, et en revenant le soir dans leur maison.

S'ils sont obligés de faire quelque voyage, la première chose qu'ils font à leur retour, c'est de venir trouver le Missionnaire, et de lui exposer l'état de leur conscience avec une candeur et une simplicité admirables. Un jeune homme qui avait suivi son père à plus de trente lieues de *Jao-tcheou*, où les affaires de son commerce demandaient sa présence, vint à l'Eglise, selon la coutume, dès le lendemain de son arrivée ; je savais qu'il avait employé à la prière tous ses momens de loisir, que durant tout le chemin c'était son occupation ordinaire, et qu'il avait passé plus de deux mois dans un jeûne continuel : je songeais à mettre des bornes

à sa ferveur, lorsque prévoyant ce que j'avais à lui dire, il me coupa la parole, en me répétant le mot d'un saint Anachorète, que j'avais rapporté dans un entretien de la retraite. Je suis déterminé, me dit-il, à faire de la peine à celui qui m'en fait. Il voulait parler de son corps. J'ai su encore que le même jeune homme se trouvant exposé à une tentation violente, où un de ses parens l'avait malheureusement engagé, s'était sauvé de ce danger par une prompte fuite, et avait foulé aux pieds toutes les considérations humaines pour conserver son innocence.

Tels sont les fruits de bénédiction qu'opèrent les retraites dans le cœur de nos Néophytes; vous ne serez guère moins édifié du zèle qu'elles leur inspirent pour la conversion des Infidèles et pour le salut de leurs frères. Je me contenterai de vous en rapporter quelques exemples.

Un de ceux qui avaient fait la première retraite, vint m'offrir un écu pour les frais de la seconde, voulant, disait-il, avoir part au bien qui s'y ferait. Cette somme, toute légère qu'elle vous paraisse, ne laissait pas d'être considérable pour ce Chinois.

Mon Catéchiste se disposant à aller chez un de ses parens pour des affaires de famille, on crut que la modicité de ses gages le portait à m'abandonner. Un fervent Chrétien vint me trouver aussitôt, et me pria de lui permettre d'augmenter les gages du Catéchiste de trois écus par an, afin de le retenir au

service de mon Eglise. « Je serai bien récom-
» pensé, m'ajouta-t-il, de cette somme dont
» je me prive, puisque j'annoncerai Jésus-
» Christ par la bouche du Catéchiste, et
» qu'un grand nombre d'Infidèles tiendront
» de moi le bonheur qu'ils auront d'être
» convertis à la Foi, et de marcher dans les
» voies du salut. »

Un artisan, au sortir de la retraite, alla à la campagne chez quelques-uns de ses amis, où il travailla pendant long-temps sans recevoir aucun salaire : il réussit par-là dans son dessein, qui était d'ouvrir dans ces endroits deux Chrétientés, lesquelles, dans la suite, pourront devenir très-nombreuses.

Un autre a nourri pendant long-temps un Infidèle qui donnait quelque espérance de conversion, et qui s'est converti effectivement. J'en ai vu d'autres qui jeûnaient plusieurs jours de suite, et qui fesaient beaucoup d'autres austérités, pour obtenir de Dieu la conversion de leurs parens ou de leurs amis. Je ne finirais point, mon Révérend Père, si j'entrais dans le détail de ce que le zèle a fait entreprendre à plusieurs des Néophytes, pour gagner leurs frères à Jésus-Christ.

La dévotion au sacré cœur de Jésus, qui croît de plus-en-plus en France, est très-commune parmi nos Chrétiens, et produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, et qui nous a été ap-

porté par le feu Père de Broissia, a été traduit à Macao en Portugais : j'espère que par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusques dans les îles Philippines et dans l'Amérique Espagnole. J'ai envoyé un de ces livres à M. le Marquis de Puente, notre insigne bienfaiteur. Ce sont là des particularités que je devrois peut-être me dispenser de vous écrire : je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connaissances, pour nous procurer un nouveau secours de prières des personnes, qui, en France comme ici, ont une dévotion particulière au sacré cœur de Jésus.

J'attribue encore aux prières ferventes de nos Chrétiens, la protection toute récente que le *Tao*, ou premier Mandarin, vient d'accorder à la Religion. Ce Mandarin qui gouverne trois grandes Villes, paraît depuis long-temps goûter la doctrine de l'Evangile, et affectionner ceux qui l'embrassent : on crut même, au commencement de son Mandarinat, qu'il professait le Christianisme, parce qu'on remarquait en lui beaucoup d'intégrité, et un éloignement si grand de toute sorte de superstitions, qu'il en était venu jusqu'à interdire quelques Temples d'Idoles, et à maltraiter les Bonzes ; mais c'est un Grand du siècle, et il y a soixante ans qu'il vit dans l'infidélité, deux obstacles qui rendent sa conversion bien difficile. Voici l'occasion qui nous a mérité de sa part de nouvelles faveurs, et qui me donne lieu de croire que désormais il emploiera son autorité à

soutenir les Chrétiens contre les insultes des Infidèles.

Il y avait plus d'un mois qu'on était menacé d'une stérilité prochaine : le Ciel fut tout en feu pendant tout ce temps-là, et la sécheresse devint si grande, qu'on perdait presque toute espérance de récolte. Le Peuple et les Magistrats eurent recours aux Idoles, selon leur coutume, pour en obtenir de la pluie : la superstition et la politique ont beaucoup de part à ces sortes de cérémonies, le Peuple suivant alors les préjugés de son éducation ; et le Magistrat, pour paraître populaire, s'accommodant aux idées les plus ridicules du Peuple.

L'inquiétude du *Tao* était si grande, qu'il se levait plusieurs fois la nuit pour voir si le Ciel ne se couvrait point de nuages. Il avait déjà envoyé son premier domestique pour me saluer, et pour me faire part de la triste situation où il se trouvait. Je fesais alors quelques excursions à la Campagne : cependant on le pressa de permettre certaines superstitions qui étaient du goût du Peuple, mais il le refusa constamment ; il s'avisa seulement d'une pratique assez nouvelle : il ordonna qu'à l'entrée de la nuit, on mettrait dans chaque rue un grand nombre d'enfans, qui pousseraient de temps-en-temps des cris vers le Ciel, se persuadant que leur innocence serait capable d'attirer sur la terre la pluie qu'on souhaitait depuis si long-temps. Ce moyen fut inutile. Enfin, pressé de nouveau par les Mandarins, il eut recours à

Tching-hoang : (c'est le Génie tutélaire de la Ville et de tout le Gouvernement,) et il lui fit même un vœu écrit de sa main ; mais il m'assura dans la suite que si je m'étais trouvé à *Jao-tcheou*, il n'aurait jamais fait ce vœu.

Dès le lendemain de mon arrivée, il m'envoya un exprès, pour m'avertir qu'il voulait venir lui-même implorer le secours du Dieu que nous adorons, et il me priait de lui prescrire de quelle manière il devait se comporter. Ma réponse fut que Dieu ne voulait pas être confondu avec de fausses Divinités, quand même on lui donnerait la préférence, et qu'ainsi c'était seulement au vrai Dieu qu'il devait s'adresser. Il me donna sa parole qu'il n'irait dans aucun Temple d'Idole, et que le jour suivant il se rendrait à mon Eglise, et y paraîtrait de la manière la plus respectueuse. En effet, il y vint à pied depuis son Palais, suivi de tous les Mandarins subalternes qui lui fesaient cortége. Ma maison fut tout-à-coup remplie de toute sorte de Mandarins d'armes et de lettres, de plusieurs Lettrés de distinction, et en particulier d'un *Han-lin-yuen* : c'est un Lettré beaucoup plus considérable que les Docteurs ordinaires. La salle contre laquelle l'Eglise est adossée, fut couverte à l'instant de riches carreaux placés sur deux lignes, où tous les Mandarins se rangèrent chacun selon leur dignité. Ils se prosternèrent tous plusieurs fois avec un ordre, un silence et un respect qui me surprirent.

La cérémonie achevée, le *Tao* et les principaux Mandarins vinrent me saluer, et m'exhortèrent fort d'implorer avec mes Chrétiens l'assistance de notre Dieu. Je leur répondis que je ne pouvais pas les assurer que nos prières seraient exaucées ; que Dieu étant libre dispensateur de ses dons, il les fait quand il lui plaît, et à qui il lui plaît : « lorsque » les Grands de l'Empire, leur ajoutai-je, » présentent une personne à l'Empereur pour » l'élever à quelque dignité, ils se contentent » de lui exposer son mérite et ses services ; » c'est de la bonté et de l'équité de l'Em- » pereur que vient la récompense : il est le » maître d'accorder ou de refuser ce qu'on » lui demande, sans que personne ose désap- » prouver sa conduite. Il en est de même ici. » Nous fesons des vœux au Seigneur, nous » lui représentons nos besoins : qu'il exauce » nos prières, ou qu'il les rejette, il mé- » rite également nos hommages et nos res- » pects. »

A peine se furent-ils retirés, que j'assemblai les Chrétiens dans l'Eglise : ils se mirent en prières, et nous fîmes tous ensemble un vœu à sainte Anne, dont on célébrait la fête ce jour-là, pour obtenir par son entremise le secours nécessaire dans un besoin si pressant. La prière étant finie, le Ciel commença à se charger d'épais nuages : peu après il vint une grosse pluie, dont les premières gouttes tombèrent sur le Palais du Mandarin. Soit que, selon le cours naturel des choses, la pluie dût arriver ce jour-là, soit que Dieu en ait

avancé le temps pour glorifier son saint nom parmi les Infidèles, il est certain qu'elle fut généralement regardée comme un effet de la bonté du Dieu que nous avions invoqué. On trouvait seulement qu'elle n'était tombée que sur *Jao-tcheou*, et aux environs : mais on eut lieu d'être content le lendemain, car la pluie fut abondante et universelle.

Le *Tao* ne put retenir sa joie : il envoya aussitôt à mon Eglise un présent de cierges, de parfums et d'un vase rempli de fleurs des plus estimées du Pays, qu'il avait cueillies de sa propre main, pour être placées sur l'autel. Il voulut aussi rendre de solennelles actions de grâces au souverain Seigneur. Le Maître des cérémonies, suivi des joueurs de flûtes et de hautbois, m'annonça son arrivée. J'allai au-devant de lui, et je le trouvai qui était descendu de sa chaise, et qui se revêtait de son surtout de cérémonie, et des autres marques de son Mandarinat. Les Grands Mandarins ne paraissent ainsi que dans des jours de cérémonie, ou lorsqu'ils rendent visite à des personnes d'un rang supérieur. La cérémonie se passa avec toutes les marques du plus profond respect : on eût pris le Mandarin pour un de nos Chrétiens les plus fervens.

Au sortir de l'Eglise, je l'invitai à passer dans ma maison, où je lui fis servir une petite collation dont il parut content. Dans l'entretien que j'eus avec lui, je fis tomber le discours sur les vexations que les Infidèles fesaient de temps-en-temps aux Chrétiens, et je le priai d'y mettre ordre. « Vous voyez,

» Seigneur, lui dis-je, que le Dieu que nous » adorons, est un grand Maître qu'on n'in- » voque pas envain : cependant ceux qui » font profession de le servir, sont sujets » tous les jours à des impositions auxquelles » ils ne peuvent se soumettre, sans violer la » pureté de leur foi. On les somme de con- » tribuer au culte des Idoles, et parce qu'ils » le refusent, comme ils y sont obligés, on » en vient jusqu'à soulever tout un quartier » contr'eux ; on a voulu même les chasser de » la Ville. Ils succomberont infailliblement » sous le pouvoir de leurs ennemis, si vous » ne les soutenez de votre autorité. Un Edit » public que vous feriez porter, les mettrait » à couvert de l'oppression ; rien n'est plus » conforme à votre équité et à l'affection » dont vous nous honorez. Le *Tao* me » promit de s'opposer à ces exactions in- » justes : mais dans l'Edit que je porterai, » me dit-il, il ne sera fait aucune mention » des Chrétiens, car il paraîtrait que cette » grâce serait mendiée, et peut-être pu- » blierait-on que vous l'auriez achetée. Lais- » sez-moi faire, vous n'en aurez pas moins ce » que vous souhaitez. »

Dès le lendemain, il fit afficher l'Edit en question, qu'il composa aussitôt qu'il m'eut quitté. Il était conçu en ces termes :

« La conduite du Seigneur du Ciel est » exempte de toute partialité : il est esprit, » lumière, équité et droiture. Quiconque » s'applique à observer exactement tout ce » que lui prescrit son devoir ; quiconque a

» une crainte respectueuse pour le Seigneur
» du Ciel, une fidélité inviolable pour son
» Prince, une parfaite soumission à l'égard
» de ses parens, un dévouement sincère pour
» ses amis, celui-là attire sur soi des béné-
» dictions, bien qu'on ne voie pas toujours
» quand et comment elles lui arrivent.

» Mais, au-contraire, si quelqu'un mène
» une vie criminelle, libertine, dissolue :
» quand, depuis le matin jusqu'au soir,
» il porterait sur sa tête un brasier, où il
» brûlerait des parfums en l'honneur des
» Esprits, (1) les Esprits ne lui enverraient
» que des malheurs : cela est immanquable.
» Si les Esprits ne discernaient pas ce qui
» est vertu ou vice dans ceux qui les in-
» voquent ; s'ils accordaient indifféremment
» des bienfaits à quiconque s'adresse à eux,
» dès-là ces Esprits pécheraient contre le
» souverain Seigneur, et mériteraient son
» indignation. Comment, après cela, ces
» Esprits seraient-ils en état d'assister les
» hommes ?

» Le Peuple ignorant et livré dès l'en-
» fance à des erreurs dont il ne revient ja-
» mais, ne songe point à quitter le vice, et
» à avancer dans la vertu : il met toute sa
» confiance dans les vœux qu'il fait aux Es-
» prits, pour en obtenir la santé, et d'au-
» tres choses de cette nature : j'apprends
» même qu'on impose pour cela des taxes

---

(1) Le mot Chinois *Tchim*, qu'on rend ici par celui d'*Esprit*, signifie proprement Génie tutélaire.

» sur chaque famille, qu'on fait contribuer
» l'artisan et le pauvre, et qu'on lève de force
» ces sortes de contributions : c'est là un dé-
» sordre criant. Je défends qu'on fasse dé-
» sormais rien de semblable dans toute l'é-
» tendue de mon Gouvernement, soit dans
» les Villes, ou à la Campagne, soit dans les
» lieux de grand abord et de commerce.
» Sous prétexte de demander la santé aux
» Esprits, on ne fait qu'augmenter la misère
» du pauvre, et inquiéter les riches, qui sont
» trop éclairés pour donner dans ces erreurs
» populaires. Que les Ministres de la jus-
» tice punissent ceux qui contreviendront à
» ce présent Edit, et qu'au besoin on ait re-
» cours à mon Tribunal. »

Trois jours après la publication de cet Edit, le *Tao* m'invita à dîner. Il me combla d'honnêtetés pendant le repas, et me dit plusieurs fois qu'il n'oublierait jamais l'insigne faveur qu'il avait reçue du Dieu des Chrétiens. Je pris de là occasion de lui annoncer les vérités du Christianisme. Il parut par son silence et par le trouble peint sur son visage, qu'il fesait attention à mes paroles : les questions même qu'il me fit, pourraient être regardées comme des prémices de conversion. Sur ce qu'il me dit qu'il ne voyait point de Lettrés parmi mes Chrétiens, quoiqu'il y en ait plusieurs dans les autres Provinces, je lui fis une réponse dont il parut touché ; savoir, que le pauvre, comme le riche, était également l'objet de notre zèle ; que si je vivais ici à la manière des Chinois,

dans la vue de procurer la conversion des Grands et du Peuple, il y avait plusieurs de mes Frères qui passaient leur vie dans les forêts, au milieu des Sauvages, et se rendaient barbares comme eux pour les gagner à Jésus-Christ. Je lui ajoutai ensuite que dans le règne passé, avant la conquête des Tartares, plusieurs Mandarins professaient ouvertement le Christianisme à la Cour, et dans les premières charges des Provinces. Sur cela je lui présentai la copie d'un Edit qui fut publié il y a plus de 80 ans, par un Mandarin Chrétien, de même rang que lui, par lequel il rendait à Dieu de solennelles actions de grâces pour un bienfait semblable à celui qu'il venait de recevoir. Il prit cet écrit, et voulut le garder : c'était ce que je prétendais, car les exemples font beaucoup d'impression sur les Chinois. Peut-être serez-vous bien aise de le voir ; le voici tel que je l'ai traduit, presque mot pour mot.

« Moi, *Sun*, (c'est le nom de famille du » Mandarin) je fais savoir par ce présent » Edit aux Mandarins de Lettres et d'Ar- » mes, à la Noblesse et au Peuple, que je » rendrai en ce jour de solennelles actions » de grâces au souverain Seigneur pour la » pluie qu'il a bien voulu nous accorder.

» Le souverain Maître de l'Univers a » exaucé nos vœux ; il a fait descendre sur » nous sa miséricorde ; la voix de son ton- » nerre s'est fait entendre, et elle a été » suivie d'une pluie abondante : tout le Pays » a eu part à ce bienfait du Seigneur ;

» pourrions-nous manquer à la reconnais-
» sance que nous lui devons?

» Certainement l'Univers a un Maître qui
» l'a formé, et qui le conserve; cependant
» les hommes s'adressent aux Démons, au
» lieu de recourir à l'Auteur de toutes les
» créatures; ils abandonnent leur Souve-
» rain légitime pour s'attacher à un usur-
» pateur.

» Quoi de plus injuste et de plus ridicule
» que le culte des Esprits! on leur immole
» des victimes, on leur fait des libations,
» on brûle pour eux de la monnaie de pa-
» pier doré, dans la persuasion où l'on est
» que ces offrandes leur sont utiles. Préten-
» dre que les Esprits ont besoin de ces cho-
» ses, c'est les assujétir à la condition com-
» mune des hommes : comment peut-on
» penser après cela qu'ils président à l'Uni-
» vers? S'imaginer que les Esprits font cas
» de la monnaie de papier, c'est les croire
» moins raisonnables que les hommes; et
» l'on dira que de tels Esprits sont les Sei-
» gneurs de l'Univers! Ce qu'un homme est
» incapable de faire, on l'attribue à ces
» prétendus Maîtres du monde : *offrez-leur*
» *des viandes et du vin, vous pouvez en*
» *espérer des bienfaits*. C'est avoir de ces
» Esprits l'opinion qu'on ne voudrait pas
» avoir du Mandarin le plus avide.

» J'ai une idée bien différente de celui
» que j'adore : le véritable Seigneur est un
» pur Esprit; rien ne lui est caché, il voit
» tout, il connaît tout; cette doctrine est

» aisée à comprendre, cependant bien peu
» la connaissent. Pour moi j'ai eu le bonheur
» d'apprendre cette doctrine et de la croire;
» c'est pourquoi je vous déclare qu'aujour-
» d'hui je sortirai de mon Palais, revêtu de
» mes habits de cérémonie, pour remercier
» de ses bienfaits le Maître souverain de
» toutes choses. Un de mes Officiers monté
» à cheval, portera devant moi le tableau
» du saint chiffre du Seigneur (c'est-à-dire
» le nom de Jésus.) Je fais savoir mes vo-
» lontés par ce présent écrit, afin que l'on
» s'y conforme. Daté de la quatrième an-
» née du règne de l'Empereur Tsum-tchim,
» le 10.e du 5.e mois. »

Il y a lieu de croire que cet Edit, qui est d'un grand Mandarin, servira à confirmer notre *Tao* dans les sentimens favorables qu'il paraît avoir pour notre sainte Religion, et pour ceux qui l'embrassent.

Je ne puis finir cette lettre sans vous faire part de quelque chose d'assez singulier, touchant la manière dont deux enfans ont reçu cette année le Baptême. Deux Chrétiens de *King-te-Tching* traversaient une chaîne de montagnes; ils rencontrèrent sur le chemin un homme tout éploré, qui tenait entre ses bras un petit enfant qui se mourait, et le portait à un Temple d'Idoles pour y demander sa guérison. Un de ces deux Chrétiens, qui était Médecin, considéra attentivement l'enfant, et jugea qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre; il consola le père le mieux qu'il put, et l'entretint du bonheur

qu'il pouvait procurer à son fils, s'il consentait qu'on lui administrât le Baptême. Le père pressé par les exhortations du Néophyte, donna son consentement : la difficulté fut de trouver de l'eau ; on était dans un Pays aride, et fort éloigné des endroits où l'on eût pu en aller quérir. Lorsqu'ils s'y attendaient le moins, ils virent passer un homme chargé de deux sceaux d'eau, et l'enfant fut baptisé sur l'heure. Celui qui leur avait servi de l'eau, disparut un instant après, sans qu'on pût avoir connaissance ni d'où il venait, ni à quel dessein il portait de l'eau dans un lieu aussi désert que l'était celui-là. Nos Chrétiens trouvent en cela du prodige : pour moi je me contente d'admirer la providence de Dieu sur ses Elus.

Cette même Providence ne m'a paru guères moins admirable à l'égard d'un autre enfant. Il vint au monde à seize mois ; ce fait est hors de doute. Sa mère, après que le terme ordinaire de sa grossesse fut expiré, ressentait de temps-en-temps les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir se délivrer de son fruit. Moi-même étant à *King-te-Tching*, je ne voulus jamais permettre qu'au milieu de son dixième mois on la transportât en chaise dans le lieu où les Chrétiens étaient assemblés ; j'allai la confesser et la communier dans sa maison. Des Médecins peu habiles voulaient user de remèdes violens, s'imaginant qu'elle portait dans son sein une masse informe, ou un enfant mort, ou même quel-

que monstre. Mais Dieu touché sans doute de la vertu du père et de la mère, ne permit pas que ce conseil prévalût. Vers la fin du seizième mois notre Chrétienne accoucha d'un fils plein de vie que je baptisai. Il me parut avoir à seize mois toute la force qu'ont les enfans ordinaires à un an. Cette heureuse naissance a contribué à la conversion de plusieurs Infidèles, qui insultaient auparavant à son malheur, et qui l'attribuaient à la Religion chrétienne qu'elle avait embrassée depuis peu de temps.

Permettez-moi, en finissant cette lettre, d'ajouter ce que le Père Contancin m'écrit de Pekin : c'était au mois de Février que je reçus sa lettre, dans laquelle il me mandait que depuis quelques mois on comptait dans notre Eglise onze cens baptêmes ; et que depuis l'année 1700, on en comptait près de cinquante mille dans les trois Eglises de Pekin. Le même Père alla visiter vers ce temps-là nos Missions du Nord près de la grande muraille, où il conféra le Baptême à soixante-dix personnes. Huit Chrétiens, dont six sont chefs de famille, vinrent le trouver de dix lieues au-delà pour participer aux saints Mystères. Quoiqu'ils soient Chinois, ils sont comme naturalisés parmi les *Tsao ta tse* ; c'est une sorte de Tartares parmi lesquels ils vivent. Le salut d'une infinité de Peuples dépend de la conversion de la Chine : c'est pour les personnes qui aiment véritablement Jésus-Christ, et qui desirent le faire aimer de toutes les Nations,

un grand motif d'aider les Missionnaires, soit par des prières ferventes, soit par les autres secours qu'ils peuvent leur procurer. Je suis avec bien du respect en l'union de vos saints Sacrifices, etc.

LETTRE

Du Père Jacquemin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Procureur des Missions des Indes et de la Chine.

De l'Ile de Tson-Ming, dans la province de Nankin, le 1.er Septembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre-Seigneur.

L'ILE de Tson-Ming d'où j'ai l'honneur de vous écrire, et qui est le lieu de ma Mission, n'est pas fort éloignée du Continent de la province de *Nankin*; elle n'en est séparée à l'Ouest que par un bras de mer, qui n'a pas plus de cinq ou six lieues. Elle est située sous le 33.e degré de latitude nord.

Ceux que j'ai consultés sur son origine, assurent qu'elle s'est formée peu-à-peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui passe à *Nankin*, a entraînées de diverses Provinces qu'il arrose. C'est pourquoi, outre le nom

de Tson-Ming qu'on lui donne, on l'appelle communément *Kiang-ché*, ce qui signifie langue de *Kiang*, soit parce qu'en effet étant beaucoup plus longue que large, elle a assez la figure d'une langue ; soit parce qu'elle est placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

La manière dont cette Ile a commencé de se peupler, ne lui est pas fort honorable : c'était anciennement un Pays sauvage et désert, tout couvert de roseaux ; on y reléguait les bandits et les scélérats dont on voulait purger l'Empire. Les premiers qu'on y débarqua se trouvèrent dans la nécessité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs alimens du sein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs et industrieux : ils défrichèrent cette terre inculte, ils en arrachèrent les plantes inutiles, ils semèrent le peu de grains qu'ils avaient apportés, et ils ne furent pas long-temps sans recueillir le fruit de leurs travaux. Au bout de quelques années, une partie du terroir qu'ils avaient cultivé, devint si fertile, qu'elle leur fournit abondamment de quoi vivre.

C'est ce qui fit naître la pensée à quelques familles Chinoises, qui avaient de la peine à subsister dans le Continent, de venir habiter une terre, dont la culture pouvait les tirer de l'extrême indigence où elles étaient. Elles se transplantèrent donc dans l'Ile, et partagèrent entre elles tout le terrain. Mais ces nouveaux venus ne pouvant défricher toute l'étendue du terroir qu'ils s'étaient

donné, appelèrent dans la suite à leur secours d'autres familles du Continent : ils leur cédèrent à perpétuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles paieraient tous les ans, en diverses denrées, une rente proportionnée à la récolte. Le droit qu'exigent les premiers propriétaires, s'appelle *Quo teou*, et il subsiste encore maintenant dans tout le Pays.

L'île de *Tson-Ming* n'était pas alors d'une aussi vaste étendue qu'elle l'est à présent. Dans la suite des temps plusieurs petites Iles s'étant rassemblées peu-à-peu autour de celle dont je parle, elles s'y réunirent insensiblement, et formèrent enfin toutes ensemble un terrain continu, qui a aujourd'hui environ vingt lieues de longueur, et cinq à six lieues de largeur.

La première année que j'arrivai dans l'Ile, je crus, sur le rapport que m'en firent les Insulaires, qu'elle s'étendait de l'Est à l'Ouest : mais l'ayant parcourue quelque temps après, et l'ayant même cotoyée par mer, je trouvai qu'elle s'étendait du Sud-Est au Nord-Ouest.

Il n'y a dans tout le Pays qu'une Ville, qui est du troisième ordre ; elle est petite, si on la compare aux autres Villes de l'Empire : elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, et entourées de fossés pleins d'eau. La Campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du Ciel qui s'y amassent, et qui ensuite s'écoulent

dans la mer. Le terrain y est uni, et on n'y voit point de montagnes : on ne s'apercevrait pas même que les endroits les plus proches de la mer, sont beaucoup plus bas que ceux qui en sont éloignés, si l'on n'y voyait de profonds canaux qu'on y a creusés, et qu'on a bordés de chaussées fort élevées pour mettre la Campagne à couvert des inondations.

L'air du Pays est tempéré : il est sain quoique les pluies qui tombent en abondance, sur-tout au printemps, et au milieu de l'été, le rendent fort humide. Si les pluies arrivent au même temps que les grandes marées, une partie de la Campagne en est inondée : cette inondation finit à mesure que la marée baisse, mais elle rend l'eau des puits très-mauvaise à boire. On supplée à cet inconvénient, en recueillant l'eau qui tombe du Ciel dans de grands vases de terre, où elle se purifie, et se conserve.

Le grand froid n'y dure pas plus de douze jours : la neige qui couvre alors la terre, n'y est jamais fort haute, et elle se font aux premiers rayons du soleil. Il n'en est pas de même de la chaleur qui y dure près de deux mois, et qui y serait excessive, si elle n'était modérée de temps-en-temps par des vents et par des pluies d'orage accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du Ciel, et que la foudre n'écrase quelques-uns de ces Insulaires. Les Infidèles regardent ces accidens comme des châtimens du Ciel ;

et quelque chose qu'on leur dise à cet égard, on ne saurait leur ôter de l'esprit que ceux qui sont ainsi frappés de la foudre, ne soient de méchantes gens et indignes de vivre.

Outre cela, il vient deux ou trois fois l'année du côté du Nord-Est des coups de vent terribles, que nous appelons ouragans sur nos mers, et que les gens du Pays appellent *Pao-fong*, c'est-à-dire, vents cruels, tyrannie de vent. Rien ne leur résiste; arbres, maisons, tout est renversé : pendant deux ou trois jours que règnent ces vents, ils ruinent entièrement les travaux des pauvres gens de la Campagne, et détruisent l'espérance des plus abondantes récoltes. Ces vents furieux soufflent d'ordinaire vers la fin de Juillet jusqu'à la mi-Août, et au commencement de Septembre. Malheur aux vaisseaux qui se trouvent alors sur les côtes de la Chine; il est rare qu'ils échappent au naufrage.

Nos Insulaires se souviendront long-temps des désordres que causa un de ces ouragans la nuit du premier jour de leur sixième lune, en la trente-cinquième année du règne de l'Empereur qui est aujourd'hui sur le trône. Il s'éleva dès le matin un vent violent : sa fureur augmenta durant la nuit, et la mer en fut tellement agitée, qu'elle franchit ses bornes, et se répandit à plus d'une lieue dans l'Ile. Toute la récolte de l'année fut perdue; les maisons furent renversées; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans furent engloutis dans les eaux : il ne se sauva que

peu de personnes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nage, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de triste, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du Pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avait pas pénétré. Cependant quand je parcours cette partie de l'île, qui a été si maltraitée depuis peu d'années, je la trouve aussi peuplée et aussi bien cultivée que les terres les plus reculées de la mer, qui n'ont rien à souffrir de l'inondation.

Au-reste le Pays est fort agréable : la multitude des maisons dont la Campagne est toute semée, fait un bel effet à la vue. D'espace en espace on voit de gros Bourgs, où il y a quantité de boutiques de Marchands, qui ont en abondance tout ce qu'on peut desirer. Les unes sont garnies de soieries et d'étoffes somptueuses ; on vend dans les autres tout ce qui peut contribuer aux nécessités, et même aux délices de la vie. Dans d'autres on trouve tout ce qui sert aux choses du ménage, comme sont les meubles, et les autres ustensiles domestiques.

De plus il y a entre chaque Bourg autant de maisons répandues çà et là dans la Campagne, qu'il y a de familles occupées au labour. A la vérité ces maisons ne sont rien moins que magnifiques : car à la réserve de celles des riches, qui sont bâties de briques et couvertes de tuiles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toît de chaume, et

sont construites de simples roseaux entrelacés les uns dans les autres. Cette simplicité n'a pourtant rien de méprisable. Les arbres plantés de côté et d'autre le long des fossés pleins d'eau vive qui environnent les maisons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Les grands chemins, qui sont fort étroits, parce que le terrain y est extrêmement ménagé, sont bordés de petites maisons de Marchands qui vendent des rafraîchissemens aux voyageurs. On s'imaginerait presque que toute l'Ile, dans les endroits où elle est le mieux cultivée, n'est qu'un seul Village d'une étendue immense.

Vous me demanderez sans doute, mon Révérend Père, comment un si grand Peuple peut subsister dans une Ile qui n'est pas, ce semble, d'une étendue proportionnée au nombre de ses habitans : mais le détail dans lequel je vais entrer, satisfera pleinement à cette difficulté, et à toutes les autres que vous pourriez me faire. L'Ile étant aussi peuplée qu'elle l'est, vous jugez bien qu'il n'est pas possible que le gibier s'y conserve ; aussi n'en trouve-t-on point, et ceux qui en veulent, doivent le faire venir d'ailleurs. La chair de cochon est la plus commune, et en même-temps la plus estimée. Il faut convenir qu'elle est meilleure qu'en Europe ; mais au goût de nos Chinois, nos mets les plus délicats n'ont rien qui lui soit comparable.

Il y a un grand nombre de grosses oies, de canards domestiques, et encore plus de poules,

poules, qui ne laissent pas d'être aussi chères qu'en France, mais à bien meilleur marché qu'en Espagne, et dans le Brésil. En hiver les côtes de la mer sont toutes couvertes de canards sauvages qu'on prend dans des piéges. On y nourrit aussi quantité de buffles, mais ils ne servent qu'au labour. Ces animaux, quoique d'une force et d'une grandeur extraordinaires, sont cependant si dociles et si traitables, qu'un jeune enfant s'en rend le maître, et les conduit par-tout où il veut. Les chevaux y sont rares : à la réserve de ceux qui sont destinés à monter la cavalerie de l'Empereur, il n'y a que quelques gens riches qui en aient, encore est-ce plutôt pour affecter un certain faste, que pour s'en servir au besoin. De gros ânes sont la monture ordinaire, même des personnes les plus distinguées.

La terre y porte peu de fruits : on y voit de gros citrons auxquels on ne touche point : ils ne servent que d'ornemens dans les maisons : on en met sept ou huit sur un plat de porcelaine, et cela uniquement pour divertir la vue, et pour flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres propres à assaisonner les viandes, des abricots qu'on pourrait manger, si l'on se donnait le temps de les laisser mûrir sur l'arbre, de grosses pêches, qui ne sont guères moins bonnes que celles d'Europe, mais dont il faut user sobrement, parce qu'elles donnent la dyssenterie, qui est mortelle en ce Pays-ci.

Le meilleur fruit qu'on y trouve, c'est le *Setse.* Il est de la grosseur de nos pommes : sa peau est fine, unie et délicate : elle couvre une chair molle et rouge, dans laquelle se trouvent deux ou trois noyaux longs et aplatis. Ce fruit n'est mûr que vers le commencement de l'automne : il est agréable au goût, fort rafraîchissant, et ne nuit point à la santé. On y voit aussi de gros melons d'eau, qu'ils appellent melons d'Occident : la chair en est rouge, et remplie d'une eau fraîche et sucrée, qui désaltère dans les grandes chaleurs.

Enfin dans toutes les saisons de l'année il croît toutes sortes d'herbes et de légumes qu'on ne connaît point en Europe. De la graine de ces herbes on fait ici une huile qui tient lieu de beurre et qui est d'un grand usage pour les sauces. Les Cuisiniers de France, qui ont le plus rafiné sur ce qui peut réveiller l'appétit, seraient surpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matière de ragoût, encore plus loin qu'eux, et à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de simples fèves qui croissent dans leur Pays, ou qui leur viennent de *Chan-tong*, et avec de la farine qu'ils tirent de leur riz et de leur blé, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vue et au goût.

Le terroir ne souffre point de vignes ; cependant toute l'Ile a du vin en abondance. Outre celui que les Mandarins font venir pour leur table d'une Ville du troisième ordre

de la Province, qui passe pour être très-délicat, ces Insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espèce particulière de riz différent de celui dont ils se nourrissent. Le débit en est grand parmi le Peuple. Voici comment ils s'y prennent pour faire ce vin : ils laissent tremper le riz dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent, pendant vingt et quelquefois trente jours : ils le font cuire ensuite : quand il s'est liquéfié au feu, il fermente aussitôt, et se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux : sous cette écume se trouve un vin très-pur : on le tire à clair, et on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie, qui n'est guères moins forte que la nôtre.

La situation de l'Ile ferait juger que la plupart de ses habitans s'occuperaient de la pêche ; néanmoins il y en a très-peu qui soient pêcheurs de profession. Le poisson qu'on y trouve de toute espèce, vient du côté de la terre ferme. Une infinité de barques qui en sont chargées, y abondent en certaines saisons de l'année. Parmi ces barques, il y en a toujours dix ou douze remplies de Chrétiens des différentes Eglises du Continent. Ils ne manquent pas alors de venir me trouver pour se confesser, et participer à la sainte Table. C'est d'ordinaire le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, que les hommes se rendent à mon Eglise : le lendemain, ou quelques jours après, je vais dans la maison

d'un Chrétien, où les femmes se rassemblent, et où je leur administre les Sacremens. Je suis charmé de leur Foi et de leur piété ; et je suis persuadé que ces pauvres gens seront un jour aussi grands dans le Ciel, qu'ils paraissent ici-bas méprisables aux yeux des hommes.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les sortes de poissons qu'on apporte dans l'Ile : je m'attacherai seulement à quelque espèce particulière, dont on n'a point de connaissance en Europe. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, et qui pèse environ quarante livres, est celui qu'ils appellent *tcho-kia-yu*, c'est-à-dire, *l'encuirassé*. Ils le nomment ainsi, parce que, effectivement, il a sur le dos, sous le ventre et aux deux côtés, une suite d'écailles tranchantes, rangées en ligne droite, et posées les unes sur les autres à-peu-près comme sont les tuiles sur nos toîts. C'est un poisson excellent, dont la chair est fort blanche, et qui ressemble assez à celle du veau pour le goût.

Quand le temps est doux, on pêche une autre sorte de petit poisson fort délicat, que les gens du Pays appellent *poisson de farine*, à cause de son extrême blancheur, et parce que ses prunelles noires semblent être enchassées dans deux petits cercles d'argent, fort brillans. Il y en a dans ces mers une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quarante livres pesant d'un seul coup de filet.

Mais, à mon sens, le meilleur poisson qui soit dans toute la Chine, est celui qu'on pêche à la quatrième et cinquième lune : il approche assez de nos brames de mer, et il pèse cinq à six livres. Il se vend d'ordinaire huit sous la livre sur le lieu de la pêche, et le double à vingt lieues dans les terres où on le transporte.

A peine cette pêche est-elle finie, que des côtes de la province de *Tche-Kiang*, il arrive de grands vaisseaux chargés d'une autre espèce de poisson frais, qu'on nomme *le poisson jaune*, à cause de sa couleur. Il ressemble aux morues de Terre-Neuve. Il n'est pas croyable combien il s'en consomme dans la saison depuis les côtes de *Fokien* jusqu'à celles de *Chan-tong*, outre la multitude prodigieuse qu'on sale dans le Pays même où se fait la pêche. On le vend à très-vil prix, quoique les Marchands ne puissent l'aller chercher sans s'engager dans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du Mandarin la permission de faire le commerce, louer ensuite un vaisseau, aller à vingt lieues dans les terres acheter de la glace dont on fait des magasins durant l'hiver pour ce trafic, enfin acheter le poisson à mesure qu'on le tire du filet, et l'arranger dans le fond de cale du vaisseau sur des couches de glace, de la même manière qu'à Dieppe on arrange les harengs dans des tonnes. C'est par ce moyen que, malgré les plus grandes chaleurs, ce poisson se transporte dans des ports éloignés, et y arrive aussi

frais que s'il sortait de la mer. Il est aisé de juger combien cette pêche doit être abondante, puisque le poisson se vend à si bon compte, nonobstant la dépense que font les Marchands qui l'apportent.

Quelque grand que soit le commerce qui s'en fait dans l'Ile, il ne suffirait pas pour nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans. Ainsi, depuis la sixième jusqu'à la neuvième lune, ils font venir encore une quantité surprenante de poisson salé des côtes de la mer, qui s'étendent depuis l'embouchure du *Kiang*, jusqu'à la Province de *Chan-tong*. C'est là que de gros poissons venant de la mer ou du fleuve jaune, se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau : tout y est disposé de telle sorte, que les eaux s'écoulent aussitôt qu'ils y sont entrés. Le poisson demeurant à sec, on le prend sans peine, on le sale, on le vend aux Marchands de l'Ile, qui en chargent leurs vaisseaux à peu de frais. Ainsi, comme vous voyez, nos Insulaires ne subsistent que de la pêche et du cochon salé, dont ils ont soin de faire de bonnes provisions.

Depuis vingt à trente ans, la mer, d'année en année, a tellement rongé le terrain de l'Ile le plus proche de la terre ferme, que ceux qui, dans leur jeunesse, cultivaient leurs terres à plus d'une lieue de la mer, ont été obligés, ces dernières années, de rebâtir leurs maisons dans le peu de terrain que la mer ne leur avait pas encore enlevé : mais

ce qu'elle avait dérobé d'un côté, elle l'a restitué de l'autre : en sorte qu'on voit à présent de vastes Campagnes ensemencées, où auparavant l'on ne voyait que des barques. J'allai l'an passé dans une de ces Campagnes qui a trois lieues de longueur, et demi-lieue de largeur ; elle est déjà jointe à la terre de l'Ile par une de ses extrémités ; elle s'y joindra bientôt toute entière. J'appris qu'il y avait là huit familles Chrétiennes, qui depuis long-temps n'avaient vu aucun Missionnaire. Je les visitai, et après les avoir confessés et communiés, je baptisai onze adultes. Ma présence a beaucoup consolé ce petit nombre de Chrétiens ; ils ont pris le dessein de bâtir incessamment une Chapelle, et je leur ai promis de les aller voir tous les ans.

La terre n'est pas la même dans toute l'Ile : il y en a de trois sortes dont le rapport est bien différent. La première est située vers le Nord, et ne se cultive point : elle est à-peu-près comme sont nos prairies ; les roseaux qui y croissent naturellement, sont d'un revenu très-considérable. On emploie une partie de ces roseaux à bâtir les maisons de la Campagne ; l'autre partie sert à brûler, et fournit le chauffage, non-seulement à tout le Pays, mais encore à une partie des côtes voisines de la terre ferme.

La seconde espèce de terre est celle qui, depuis la première, s'étend jusqu'à la mer du côté du Midi. Ces Insulaires y font tous les ans deux récoltes ; l'une de grains, qui

est générale, se fait au mois de Mai ; l'autre se fait de riz ou de coton : celle-là au mois de Septembre , et celle-ci un peu après. Leurs grains sont le froment, l'orge, et une espèce de blé barbu , qui , bien que semblable au seigle , est pourtant d'une autre nature.

La culture du riz est la plus pénible. Dès le commencement de Juin , ils inondent leurs campagnes de l'eau des canaux qui les environnent, et qui communiquent de tous côtés ; ils emploient pour cela certaines machines semblables aux chapelets dont on se sert en Europe pour dessécher les marais , ou pour vider les bâtardeaux. Ensuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours consécutifs, et toujours le pied dans l'eau. Après ce premier travail , ils rompent les mottes de terre avec la tête de leur hoyau ; et par le moyen d'une machine de bois sur laquelle un homme se tient debout, et est tiré par un buffle qu'il conduit , ils unissent le terroir, afin que l'eau se répande par-tout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le riz qu'un mois auparavant ils avaient semé fort épais dans un autre canton , et ils le transplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand le riz commence à paraître , leur soin doit être d'arracher les mauvaises herbes qui seraient capables de l'étouffer : ils doivent encore veiller, sur-tout dans les grandes chaleurs, à ce que leurs champs soient toujours inondés des eaux de la mer qui remplissent leurs canaux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que,

par une disposition admirable de la Providence, ces eaux qui sont salées pendant tout le reste de l'année, deviennent douces et propres à fertiliser leurs terres, précisément au temps qu'ils en ont besoin pour les cultiver.

La récolte du coton demande moins de soin et de fatigues. Le jour même qu'ils ont moissonné leurs blés, ils sèment le coton dans le même champ; et ils se contentent de remuer, avec un râteau, la surface de la terre. Quand cette terre a été humectée par la pluie ou par la rosée, il se forme peu-à-peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds. Les fleurs paraissent au commencement ou vers le milieu du mois d'Août; d'ordinaire elles sont jaunes, et quelquefois rouges. A cette fleur succède un petit bouton qui croît en forme d'une gousse de la grosseur d'une noix. Le quarantième jour depuis la fleur, cette gousse s'ouvre d'elle-même; et se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, et de la figure des coques de vers-à-soie. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, et contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est temps de faire la récolte : néanmoins, quand il fait beau temps, on laisse le fruit encore deux ou trois jours exposé au soleil; la chaleur l'enfle, et le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres du coton sont fortement attachées aux semences qu'elles renferment, on se sert d'un rouet pour les

en séparer. Ce rouet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois, et l'autre de fer, de la longueur d'un pied, et de la grosseur d'un pouce. Ils sont tellement appliqués l'un à l'autre, qu'il n'y paraît aucun vide : tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, et que le pied le donne au second, l'autre main leur applique le coton, qui se détache par le mouvement, et passe d'un côté, pendant que la semence reste nue et dépouillée de l'autre. On carde ensuite le coton, on le file, et on en fait des toiles.

Il y a une troisième sorte de terre qui est stérile en apparence, et qui cependant est d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'est une terre grise répandue par arpens dans divers cantons de l'Ile du côté du Nord. On en tire une si grande quantité de sel, que non-seulement toute l'Ile en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de la terre ferme, qui viennent en chercher secrètement pendant la nuit. Ils l'achètent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent ; car s'ils sont surpris par les Mandarins, leurs barques et leur sel sont confisqués, et de plus ils sont condamnés, selon les Lois, à quatre ou cinq années de galère. Il y a cependant pour ceux qui sont découverts, un moyen infaillible d'éviter le châtiment ; qu'un des amis du coupable, en saluant le Mandarin, fasse glisser adroitement dans sa botte une dizaine de pistoles, le Mandarin juge aussitôt qu'il s'est trompé, et

qu'il a pris pour du sel les diverses marchandises qui étaient dans la barque.

Il serait assez difficile d'expliquer comment il se peut faire que certaines portions de terre dispersées dans tout un Pays, se trouvent si remplies de sel, qu'elles ne produisent pas un seul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur sont contiguës, sont très-fertiles en blé et en coton. Il arrive même souvent que celles-ci se remplissent de sel, tandis que les autres deviennent propres à être ensemencées ; ce sont là de ces secrets de la nature que l'esprit humain s'efforcerait vainement de pénétrer, et qui doivent servir à lui faire admirer de plus-en-plus la grandeur et la puissance de l'Auteur même de la nature.

Peut-être serez-vous bien aise de savoir de quelle manière on tire le sel de la terre dont je parle : le voici. On unit d'abord cette terre comme une glace, et on l'élève un peu en talus, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le soleil en a séché la surface, et qu'elle paraît toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enlève, et on la met en divers monceaux qu'on a soin de bien battre de tous côtés, afin que la pluie ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu penchées, et qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur ; puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par-tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans

un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainsi épurée ne devient pas pour cela inutile, on la met à quartier ; au bout de quelques jours, quand elle est sèche, on la réduit en poussière, après quoi on la répand sur le terrain d'où elle a été tirée : elle n'y a pas demeuré sept à huit jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel, qu'on tire encore une fois de la même manière que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la Campagne, les femmes avec leurs enfans s'occupent dans des cabanes, bâties sur le lieu même, à faire bouillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flamme se partage également sous les bassins, et s'exhale en fumée par un long tuyau dressé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux salées ont bouilli quelque temps, elles s'épaississent, et se changent peu-à-peu en un sel très-blanc, qu'on remue sans cesse avec une large spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sec.

Des forêts entières suffiraient à peine pour entretenir le feu nécessaire au sel qui se fait pendant toute l'année : cependant on ne trouve aucun arbre dans l'Ile. La Providence y a suppléé en fesant croître tous les ans des forêts de roseaux aux environs de ces salines. Il y a là un grand nombre de Chrétiens pleins

de ferveur et de piété, qui ont une Eglise dédiée aux saints Anges. La première fois que je les visitai, ils me firent remarquer ce trait de la Providence à leur égard. « Voyez, » me disaient-ils, combien cette aimable » Providence est attentive à nos besoins ; car » enfin, s'il nous fallait aller chercher bien » loin ces roseaux que nous trouvons sous la » main, nous ne pourrions jamais résister à » une semblable fatigue, et nos terres nous » deviendraient par-là tout-à-fait inutiles.

Le grand commerce qui se fait dans l'Ile, sert aussi à faire subsister la multitude inconcevable de ses habitans. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur première lune, qu'ils emploient aux divertissemens et aux visites ordinaires de la nouvelle année. Hors de là tout est en mouvement dans la Ville et à la Campagne. Les uns apportent des provinces de *Kiang-Si* et du *Hou-quang* une quantité prodigieuse de riz, celui qu'on recueille dans toute l'Ile suffisant à peine pour l'entretenir un ou deux mois. Les autres portent dans les Villes du Continent leur coton et leurs toiles, et en reviennent avec toute sorte de denrées, et avec d'autres marchandises qu'ils débitent en très-peu de temps. J'ai vu des Marchands, par exemple, qui trois ou quatre jours après leur arrivée, avaient vendu jusqu'à six mille bonnets propres à la saison.

Il n'y a pas jusqu'aux plus pauvres, qui, avec un peu d'économie, ne trouvent le moyen de subsister aisément de leur commerce. On

voit quantité de familles qui n'ont pour tout fonds que cinquante sous ou un écu : et cependant le père, la mère, avec deux ou trois enfans, vivent de leur petit négoce, se donnent des habits de soie qu'ils portent aux jours de cérémonie, et amassent en peu d'années de quoi faire un commerce plus considérable. C'est ce qu'on a peine à comprendre, et c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits Marchands qui se voit cinquante sous, achète du sucre, de la farine et du riz. Il en fait de petits gâteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme on parle ici, le cœur des voyageurs. À peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois, qui, dès le matin, viennent en foule dans la Ville ; par les vendeurs de roseaux, par les ouvriers, les porte-faix, les plaideurs, et les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit, au bout de quelques heures, vingt sous au-delà de la somme principale, dont la moitié suffit pour l'entretien de sa petite famille.

La monnaie dont on se sert pour le commerce, est la même qui est en usage dans tout l'Empire ; elle consiste en divers morceaux d'argent de toute sorte de figures qu'on pèse dans de petites balances portatives, et en des deniers de cuivre enfilés dans de petites cordes centaine par centaine jusqu'au nombre de mille. Leur argent n'est pas tout de même titre. Il s'en trouve du titre de 90

jusqu'à celui de 100, qui est le plus fin. On en voit aussi du titre de 80 ; c'est celui qui est du plus bas aloi : il n'est point de mise, à moins que l'on n'en augmente le poids jusqu'à la valeur de celui qui doit passer dans le commerce.

La livre d'argent est du poids de deux de nos écus ; il y en a du poids de 6, de 7, et même de 50, d'autres de la valeur de 250 de nos livres de France. Ces lingots sont toujours de l'argent le plus fin, et on les emploie pour payer les grosses sommes. La difficulté est de s'en servir dans le détail : il faut les mettre au feu, les battre, les aplatir ensuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aisément par morceaux, et d'en donner le poids dont on est convenu. D'où il arrive que le paiement est toujours beaucoup plus long et plus embarrassant que n'a été l'achat. Ils avouent qu'il leur serait bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnaies d'un prix fixe et d'un poids déterminé ; mais ils disent que leurs Provinces fourmilleraient aussitôt de faux monnoyeurs, ou de gens qui altéreraient les monnaies ; et que cet inconvénient n'est plus à craindre, quand on coupe l'argent, à mesure qu'on en a besoin, pour payer le prix de ce qu'on achète.

Pour vous donner une idée entière de ce Pays, il faut encore, mon Révérend Père, vous entretenir de la manière dont il est gouverné, et des diverses conditions de ses habitans. Toute l'Ile se partage en quatre

sortes des personnes. Le premier ordre est celui des Mandarins, soit qu'ils soient Mandarins d'armes, ou qu'ils soient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le même rang, et fait à-peu-près les mêmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a sous lui quatre Mandarins, dont l'emploi répond assez à celui de nos Capitaines : quatre autres Mandarins dépendent d'eux et sont comme leurs Lieutenans : ceux-ci en ont encore d'autres au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à sa dignité ; et quand il paraît en public, il est toujours accompagné d'une escorte d'Officiers de son Tribunal. Tous ensemble commandent quatre mille hommes de troupes, partie cavalerie, partie infanterie. Les Soldats sont du Pays même, et y ont leur famille. On leur paie de trois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de cinq sous d'argent fin, et d'une mesure de riz par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sous de plus, et deux mesures de petites fèves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de temps-en-temps la revue de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs flèches, leurs cuirasses et leurs casques de fer : pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de

trente ou de quarante coups de bâton. On leur fait faire l'exercice , si cependant l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse et sans ordre qu'ils font à la suite du Mandarin. Hors de là il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un Pays où la paix règne depuis tant d'années , bien-loin qu'on soit obligé d'enrôler les Soldats par force ou par argent, comme il se pratique en Europe , cette profession est regardée de la plupart comme une fortune qu'ils tâchent de se procurer par la protection de leurs amis ou par les présens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier des Mandarins de Lettres est le Gouverneur de la Ville et de tout le Pays ; c'est lui seul qui administre la Justice ; il est chargé de recevoir le tribut que chaque famille paie à l'Empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui ont été tués dans quelques démêlés, ou que le désespoir a portés à se donner la mort. Deux fois le mois , il donne audience aux vingt-sept Chefs de quartiers répandus dans l'Ile , et il s'informe exactement de ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribue les passe-ports aux barques et aux vaisseaux ; il écoute les plaintes et les accusations qui sont presque continuelles parmi un si grand Peuple : tous les procès viennent à son Tribunal ; il fait punir à grands coups de bâton celui des plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin , c'est lui qui condamne à mort les criminels ; mais

sa Sentence, aussi-bien que celle des autres Mandarins qui sont au-dessous de lui, ne peut être exécutée qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur; et comme les Tribunaux de la Province, et encore plus ceux de la Cour, sont chargés d'une infinité d'affaires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'arrêt de mort puisse être exécuté. Ce Mandarin en a trois autres subalternes, qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Ces charges ressemblent assez à celles des Lieutenans particuliers de nos Présidiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité sur le Peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les Gradués, et seulement en ce qui concerne les examens et les degrés.

C'est encore au premier Mandarin à donner ses ordres, quand il faut demander de la pluie ou du beau temps. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le Mandarin fait afficher par-tout des Ordonnances qui prescrivent un jeûne universel : il est défendu alors aux Bouchers et aux Traiteurs de rien vendre sous des peines grièves : cependant, quoiqu'ils n'étalent pas la viande sur leurs boutiques, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelqu'argent qu'ils donnent sous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'observation de l'Ordonnance. Le Mandarin marche ensuite accompagné de quelques autres Mandarins vers le Temple de l'Idole; il allume sur son Autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après

quoi tous s'asseyent : pour passer le temps, ils prennent du thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, et enfin ils se retirent. C'est ce qu'ils appellent demander de la pluie ou du beau temps.

Il y a deux ans que le vice-Roi de la Province, s'impatientant de voir que la pluie n'était point accordée à ses demandes réitérées, envoya un petit Mandarin dire de sa part à l'Idole, que s'il n'y avait pas de pluie à tel jour qu'il désignait, il la chasserait de la Ville et ferait raser son Temple. Il faut bien que l'Idole ne comprît pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces menaces, car le jour marqué arriva sans qu'il y eût de pluie. Le vice-Roi, offensé de ce refus, songea à tenir sa parole : il défendit au Peuple de porter son offrande à l'Idole ; il ordonna qu'on fermât son Temple, et qu'on en scellât les portes, ce qui fut exécuté sur-le-champ ; mais la pluie étant venue quelques jours après, la colère du vice-Roi s'appaisa, et il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le second rang dans l'Ile. On appelle ainsi ceux qui ont été autrefois Mandarins dans d'autres Provinces, car on ne peut l'être dans son propre Pays, soit qu'ils aient été cassés, (et presque tous sont de ce nombre) soit que d'eux-mêmes ils aient quitté le Mandarinat, avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y aient été forcés par la mort de leur père ou de leur mère ; car un Mandarin qui a fait une semblable

perte, doit aussitôt se dépouiller de sa Charge, et donner par-là une marque publique de sa douleur.

On met encore au rang des Nobles ceux qui, n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés Littéraires, se sont procurés par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visite, qui les fait craindre et respecter du Peuple.

Le troisième Ordre est celui des Lettrés. On compte dans l'Ile près de quatre cens Bacheliers. Trois d'entre eux sont Chrétiens : il y a aussi deux Bacheliers d'armes, sept ou huit Licenciés, et trois ou quatre Docteurs. Outre cela, il s'y trouve une infinité de gens d'étude qui, depuis l'âge de quinze à seize ans, jusqu'à celui de quarante, viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leurs compositions. Tous aspirent également au degré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plutôt l'ambition que le desir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilége d'être admis à son Audience, de s'asseoir en sa présence, et de manger avec lui ; honneur qui est infiniment estimé à la Chine, et qui ne s'accorde jamais à aucune personne du Peuple.

Enfin le dernier Ordre comprend tout le Peuple. Il est surprenant de voir avec quelle

facilité un seul Mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple carré de papier scellé de son sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des Villes et des Villages, et il est aussitôt obéi. Il ordonna, l'an passé, qu'on creusât tous les canaux qui sont dans l'Ile; ses ordres furent exécutés en moins de quinze jours.

Une si prompte obéissance vient de la crainte et du respect que le Mandarin s'attire par la manière dont il conduit un si grand Peuple. Il ne paraît jamais en public qu'avec un grand appareil; il est superbement vêtu; son visage est grave et sévère : quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte, toute dorée; il est précédé de tous les gens de son Tribunal, dont les bonnets et les habits sont d'une forme extraordinaire : ils marchent en ordre des deux côtés de la rue; les uns tiennent devant lui un parasol de soie, les autres frappent de temps-en-temps sur un bassin de cuivre, et d'espace en espace, avertissent à haute voix le Peuple de se tenir dans le respect à son passage; quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer; le fracas de tous ces instrumens fait trembler un Peuple naturellement timide, et qui sait qu'il n'échapperait pas aux châtimens que lui ferait souffrir le Mandarin, s'il contrevenait publiquement à ses ordres.

Quoique ces Insulaires passent pour être plus grossiers que les gens du Continent, je

trouve néanmoins que leurs manières ne sont guères moins polies ni moins honnêtes que celles des autres Chinois que j'ai connus ailleurs. Ils gardent dans les Villages, comme à la Ville, toutes les bienséances qui conviennent au rang de chacun, soit qu'ils marchent ensemble, ou qu'ils se saluent, ou bien qu'ils se rendent visite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de respect et de civilité, dont ils usent en se parlant. En voici quelques-uns. Quand, par exemple, on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, *fì sìn*, disent-ils, *vous prodiguez votre cœur.* Si on leur a rendu quelque service, *siè po tsin, mes remercîmens ne peuvent avoir de fin.* Pour peu qu'ils détournent une personne occupée, *fàn laò, je vous suis bien importun. Te tsoui, c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté.* Quand on les prévient de quelque honnêteté, *po càn, po càn, po càn. Je n'ose, je n'ose, je n'ose*, c'est-à-dire, souffrir que vous preniez cette peine-là pour moi. Si l'on dit quelque parole qui tourne tant soit peu à leur louange, *Ki càn, comment oserais-je*, c'est-à-dire, croire de telles choses de moi? Lorsqu'ils conduisent un ami à qui ils ont donné à manger, *yeoù màn*, ou bien, *tài màn. Nous vous avons bien mal reçu, nous vous avons bien mal traité.* Ils ont toujours à la bouche de semblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux; mais je ne voudrais pas répondre que le cœur y eût beaucoup de part.

Il n'y a guères de Peuple qui craigne davantage la mort que celui-ci, quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, sur-tout parmi les personnes du sexe qui se la procurent, ou par colère, ou par désespoir. Mais il semble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article : tel qui n'aura que neuf ou dix pistoles, les emploira à se faire construire un cercueïl plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin, et il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

J'ajouterai que je n'ai point vu de Nation plus curieuse que celle des Chinois : ils veulent tout voir et tout entendre. Du-reste, ils sont doux et paisibles, quand on ne les irrite pas ; mais violens et vindicatifs à l'excès, quand ils ont été offensés. En voici un exemple : il n'y a que trois ans que nos Insulaires s'aperçurent que le Mandarin avait détourné à son profit une grande partie du riz que l'Empereur, dans un temps de stérilité, envoyait pour être distribué à chaque famille de la Campagne. Ils l'accusèrent à un Tribunal supérieur, et prouvèrent que de quatre cens charges de riz qu'il avait reçues, il n'en avait donné que quatre-vingt-dix. Le Mandarin fut cassé sur l'heure de son emploi ; quand il fut sorti de la Ville pour prendre le chemin de la mer, il fut bien surpris de ne point trouver à son passage ni tables chargées de parfums, comme c'est la coutume, ni personne qui tirât ses bottes

pour lui en chausser de nouvelles. Il était pourtant environné d'une foule prodigieuse de Peuple, mais ce n'était rien moins que pour lui faire honneur que ce grand monde était accouru ; c'était pour l'insulter, et pour lui reprocher son avarice. Les uns l'invitèrent par dérision à demeurer dans le Pays, jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger le riz que l'Empereur lui avait confié pour le soulagement des Peuples ; d'autres le tirèrent hors de sa chaise et la brisèrent : plusieurs se jetèrent sur lui, déchirèrent ses habits, et mirent en pièces son parasol de soie. Tous le suivirent jusqu'au vaisseau, en le chargeant d'injures et de malédictions.

Hors de ces sortes d'occasions, qui sont rares, les Chinois sont fort traitables, et ont un profond respect pour les personnes qui ont sur eux quelque autorité. Ils sont d'ordinaire assez avides de louange, sur-tout les petits lettrés ; mais il me paraît qu'ils le sont encore plus d'argent : l'on ne doit jamais leur en confier qu'après avoir pris des sages précautions, encore y est-on souvent trompé.

Il y a un certain canton de l'Ile où les Peuples aiment les procès de telle sorte, qu'ils engagent leurs maisons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, seulement pour avoir le plaisir de plaider, et de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous-main au Mandarin, a l'adresse d'éluder le châtiment, et de faire tomber

tomber les coups de bâton sur le dos de celui-là même qui l'avait appelé en Justice. De là naissent entr'eux des haines mortelles, qu'ils conservent toujours dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse. La voie la plus ordinaire qu'ils emploient pour se venger, c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi : les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font souvenir alors des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire, et selon les Lois, ceux qui en sont convaincus, doivent être punis de mort.

On ne doit pas être surpris de trouver de pareils excès chez un Peuple qui ne connaît point d'autre loi de la charité, que celle de s'aimer soi-même, ni d'autre bonheur que celui qu'il se procure en contentant les plus injustes passions. On en voit pourtant à qui les seules lumières de la raison inspirent de l'horreur pour ces sortes de crimes : ce sont des gens de probité aux yeux des hommes, à qui il ne manquerait que d'être Chrétiens, pour être véritablement vertueux aux yeux de Dieu. Ils se réconcilient de bonne foi avec leurs ennemis, et ils mettent souvent en usage des moyens qu'une amitié toute naturelle leur fait imaginer, pour soulager un ami qui est dans la disgrace, et pour rappeler dans sa famille les biens que quelque revers de fortune, ou le défaut de conduite, en avait fait sortir. Un de ces moyens m'a paru avoir quelque chose d'assez singulier,

pour vous le rapporter à la fin de cette lettre.

Quand les affaires d'un particulier sont dérangées, six de ses amis s'unissent ensemble afin de le secourir, et forment avec lui une société qui doit durer sept ans. Ils contribuent d'abord, les uns plus, les autres moins, jusqu'à la concurrence d'une certaine somme. Par exemple, ils lui feront la première année une avance de 60 pistoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce : pour faire cette somme, ils se taxent chacun pour toutes les années de la manière suivante : d'abord celui qu'on veut assister tient le premier rang dans la société ; car c'est pour lui qu'elle se forme : le second des associés débourse 15 pistoles, le troisième 13, le quatrième 11, le cinquième 9, le sixième 7, et le septième 5. Cette première année finie, ce ne serait pas un grand service qu'ils rendraient à leur ami commun, s'ils l'obligeaient à rembourser l'argent qu'on lui a avancé, ou s'ils en retiraient la rente à perpétuité : que font-ils donc ? Ils le taxent à son tour à 15 pistoles qu'il doit fournir pendant chacune des six années qui restent ; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puisque ce n'est qu'une partie du profit qu'il a dû retirer de la somme capitale de 60 pistoles dont on l'a gratifié. La seconde année tous les associés fournissent leur contingent à l'ordinaire, et celui d'entr'eux qui, l'année d'auparavant, avait avancé 15 pistoles, en reçoit 60, et il en fournit 13 les années suivantes. La troisième année, c'est

le troisième des associés qui reçoit les 60 pistoles, et qui ensuite en débourse 11, tant que la société dure, et ainsi du reste. Chacun des associés reçoit à son tour la somme de 60 pistoles, plutôt ou plus tard, selon qu'il a déboursé plus ou moins chaque année. Ainsi quand les sept années sont accomplies, celui en faveur duquel la société a été formée, se trouve avoir la somme principale de 60 pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme lui a rapporté chaque année beaucoup plus que les 15 pistoles qu'il a été obligé de débourser. La table suivante, où vous verrez d'un coup-d'œil ce que chacun débourse ou reçoit chaque année, vous donnera une idée plus nette de la forme de cette société.

Première année.

Le 1.er reçoit	60 pistoles
Le 2.e donne	15
Le 3.e donne	13
Le 4.e donne	11
Le 5.e donne	9
Le 6.e donne	7
Le 7.e donne	5

Seconde année.

Le 1.er donne	15 pistoles
Le 2.e reçoit	60
Le 3.e donne	13
Le 4.e donne	11
Le 5.e donne	9
Le 6.e donne	7
Le 7.e donne	5

Troisième année.

Le 1.er donne	15 pistoles
Le 2.e donne	13
Le 3.e reçoit	60
Le 4.e donne	11
Le 5.e donne	9
Le 6.e donne	7
Le 7.e donne	5

Quatrième année.

Le 1.er donne	15 pistoles
Le 2.e donne	13
Le 3.e donne	11
Le 4.e reçoit	60
Le 5.e donne	9
Le 6.e donne	7
Le 7.e donne	5

Cinquième année.

Le 1.er donne	15 pistoles
Le 2.e donne	13
Le 3.e donne	11
Le 4.e donne	9
Le 5.e reçoit	60
Le 6.e donne	7
Le 7.e donne	5

Sixième année.

Le 1.er donne	15 pistoles
Le 2.e donne	13
Le 3.e donne	11
Le 4.e donne	9
Le 5.e donne	7
Le 6.e reçoit	60
Le 7.e donne	5

Septième année.

Le 1.er donne	15 pistoles
Le 2.e donne	13
Le 3.e donne	11
Le 4.e donne	9
Le 5.e donne	7
Le 6.e donne	5
Le 7.e reçoit	60

Quoique la taxe imposée à chacun des Associés soit inégale, et que les premiers déboursent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est beaucoup plus avantageuse que celle des autres, parce qu'ils reçoivent plutôt la somme de 60 pistoles, et que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce, les dédommage bien des avances qu'ils ont faites.

Il est temps, mon Révérend Père, de finir cette lettre, qui n'a été peut-être que trop longue. J'espère vous entretenir une autre année des fruits que Dieu voudra bien opérer par mon ministère dans cette Chrétienté naissante. Je la recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.



LETTRE

Du Père d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Orry, de la même Compagnie, Procureur des Missions de la Chine et des Indes.

A Jao-tcheou, ce 1.er Septembre 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre-Seigneur.

LE séjour que je fais de temps-en-temps à *King-te-Tching* pour les besoins spirituels de mes Néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la manière dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée, et qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eût jamais porté à une semblable recherche, j'ai cru cependant qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces sortes d'ouvrages, serait de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ai vu par moi-même, j'ai appris beaucoup de particularités des Chrétiens, parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine, et d'autres qui en font un grand commerce. Je me suis encore assuré de la vérité des réponses qu'ils ont faites à mes questions, par la lecture des

livres Chinois qui traitent de cette matière; et par ce moyen-là, je crois avoir acquis une connaissance assez exacte de toutes les parties de ce bel art, pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres, j'ai eu entre les mains l'histoire ou les annales de *Feou-leam*, et j'ai lu avec soin dans le quatrième tome l'article qui regarde la porcelaine. *King-te-Tching*, qui dépend de *Feou-leam*, n'en est éloigné que d'une bonne lieue; et *Feou-leam* est une Ville de la dépendance de *Jao-tcheou*. C'est un usage à la Chine que chaque Ville imprime l'histoire de son district: cette histoire comprend la situation, l'étendue, les limites, et la nature du Pays, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes et par les lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes même y ont leur place, celles, par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité. Souvent on achète l'honneur d'être cité dans ces annales. C'est pourquoi le Mandarin, avec ceux dont il prend conseil, les revoit tous les quarante ans ou environ, et alors il en retranche, ou il y ajoute ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette histoire les évènemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains temps: ce qui arriva, par exemple, il n'y a que deux ans à *Fou-tcheou*, où une

femme accoucha d'un serpent qui la tetait; de même ce qui se vit à *King-te-Tching*, où une truie mit bas un petit éléphant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphans dans le Pays; ces faits seront probablement rapportés dans les annales de ces deux Villes. Peut-être même mettra-t-on dans celles de *Feou-leam* qu'une de nos Chrétiennes y accoucha d'un fils au seizième mois de sa grossesse.

Sur-tout on marque dans ces histoires les marchandises et les autres denrées qui sortent du Pays, ou qui s'y débitent. Si la Chine en général, ou si la ville de *Feou-leam* en particulier n'avait pas été sujette à tant de révolutions différentes, j'aurais trouvé sans doute ce que je cherchais dans son histoire sur l'origine de la porcelaine; quoiqu'à dire vrai c'est pour des Chinois que se font ces recueils, et non pas pour les Européens; et les Chinois ne s'embarrassent guères de ces sortes de connaissances.

Les annales de *Feou-leam* rapportent que depuis la seconde année du règne de l'Empereur *Tang-ou-te*, de la dynastie des *Tangs*, c'est-à-dire, selon nous, depuis l'an 442 de Jésus-Christ, les Ouvriers en porcelaine en ont toujours fourni aux Empereurs; qu'un ou deux Mandarins envoyés de la Cour présidaient à ce travail; on décrit ensuite fort au long la multitude et la variété des logemens destinés, dès ces premiers temps, aux Ouvriers qui travaillaient à la porcelaine impériale; c'est tout ce que j'ai trouvé sur l'an-

tiquité de son origine. Il est pourtant vraisemblable qu'avant l'année 442, la porcelaine avait déjà cours, et que peu-à-peu elle a été portée à un point de perfection, capable de déterminer les plus riches Européens à s'en servir. On ne dit point qui en a été l'inventeur, ni à quelle tentative, ou à quel hasard on est redevable de cette invention. Anciennement, disent les annales, la porcelaine était d'un blanc exquis, et n'avait nul défaut; les ouvrages qu'on en fesait, et qui se transportaient dans les autres Royaumes, ne s'y appelaient pas autrement que les bijoux précieux de *Joa-tcheou*. Et plus bas on ajoute: la belle porcelaine qui est d'un blanc vif et éclatant, et d'un beau bleu céleste, sort toute de *King-te-Tching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien différente, soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet, sans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine et auxquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celles de *Fou-Kien* et de *Canton* où l'on travaille en porcelaine; mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre; celle de *Fou-Kien* est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, et qui n'est point mélangé de couleurs. Des Ouvriers de *King-te-Tching* y portèrent autrefois tous leurs matériaux, dans l'espérance d'y faire un gain considérable, à cause du grand commerce que les Européens font à *Emouy*; mais ce fut inutilement: ils ne

purent jamais y réussir. L'Empereur régnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Pekin des Ouvriers en porcelaine, et tout ce qui s'emploie pour ce travail ; ils n'oublièrent rien pour réussir sous ses yeux ; cependant, on assure que leur ouvrage manqua. Il se peut faire que des raisons d'intérêt ou de politique eurent part à ce peu de succès : quoi qu'il en soit, c'est uniquement *King-te-Tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser après cela, mon Révérend Père, de vous faire ici la description de *King-te-Tching*. Il ne lui manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de Ville, et pour être comparée aux Villes même de la Chine les plus vastes et les plus peuplées. Ces endroits nommés *Tching* qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord et d'un grand commerce, n'ont point coutume d'avoir d'enceinte, peut-être afin qu'on puisse les étendre et les agrandir autant que l'on veut ; peut-être aussi afin qu'il y ait plus de facilité à embarquer et débarquer les marchandises.

On compte à *King-te-Tching* dix-huit mille familles. Il y a de gros Marchands dont le logement occupe un vaste espace, et contient une multitude prodigieuse d'Ouvriers ; aussi l'on dit communément qu'il y a plus d'un million d'ames, qu'il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz,

et plus de mille cochons. Au-reste *King-te-Tching* a une grande lieue de longueur, sur le bord d'une belle rivière. Ce n'est point un tas de maisons, comme on pourrait se l'imaginer : les rues sont tirées au cordeau, elles se coupent et se croisent à certaines distances ; tout le terrain y est occupé ; les maisons n'y sont même que trop serrées et les rues trop étroites : en les traversant, on croit être au milieu d'une foire : on entend de tous côtés les cris des porte-faix qui se font faire passage. On y voit un grand nombre de Temples d'Idoles qui ont été bâtis à beaucoup de frais. Un riche Marchand, après avoir traversé de vastes mers pour son commerce, a cru avoir échappé d'un naufrage par la protection de la Reine du Ciel, laquelle, à ce qu'il dit, lui apparut au fort de la tempête. Pour accomplir le vœu qu'il fit alors, il vient de mettre tout son bien à lui construire un Palais qui l'emporte pour la magnificence sur tous les autres Temples. Dieu veuille que ce que j'en ai dit à mes Chrétiens se vérifie un jour, et que ce Temple devienne effectivement une Basilique dédiée à la véritable Reine du Ciel. Ce nouveau Temple a été bâti des piastres amassées dans les Indes ; car cette monnaie Européenne est ici fort connue, et pour l'employer dans le commerce, il n'est pas nécessaire de la fondre, comme on fait ailleurs.

La dépense est bien plus considérable à *King-te-Tching* qu'à *Jao-tcheou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui

s'y consomme, et même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant, nonobstant la cherté des vivres, *King-te-Tching* est l'asile d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoi subsister dans les Villes des environs : on y trouve à employer les jeunes gens et les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles et aux estropiés qui n'y gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'histoire de *Feou-leam*, on ne comptait que 300 fourneaux à porcelaine dans *King-te-Tching*; présentement il y en a bien trois mille. Il n'est pas surprenant qu'on y voie souvent des incendies : c'est pour cela que le Génie du feu y a plusieurs Temples. Le Mandarin d'aujourd'hui en a élevé un qu'il lui a dédié, et ce fut en ma considération qu'il exempta les Chrétiens de certaines corvées, auxquelles on oblige le menu Peuple, quand on bâtit ces sortes d'édifices. Le culte et les honneurs qu'on rend à ce Génie, ne rendent pas les embrasemens plus rares : il y a peu de temps qu'il y eut huit cens maisons de brûlées : elles ont dû être bientôt rétablies, à en juger par la multitude des Charpentiers et des Maçons qui travaillaient dans ce quartier. Le profit qui se tire du louage des boutiques, rend ces Peuples extrêmement actifs à réparer ces sortes de pertes.

King-te-Tching est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes : celle qui est à l'Orient, et contre laquelle il est adossé,

forme en-dehors une espèce de demi-cercle; les montagnes qui sont à côté, donnent issue à deux rivières qui se réunissent : l'une est assez petite, mais l'autre est fort grande, et forme un beau Port de près d'une lieue, dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se présente à la vue, lorsqu'on entre par une des gorges dans le Port: des tourbillons de flamme et de fumée qui s'élèvent en différens endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, et les contours de *King-te-Tching* : à l'entrée de la nuit on croit voir une vaste Ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux. Peut-être cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine.

On sera étonné qu'un lieu si peuplé, où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abordent tous les jours, et qui n'est point fermé de murailles, soit cependant gouverné par un seul Mandarin, sans qu'il y arrive le moindre désordre. A la vérité *King-te-Tching* n'est qu'à une lieue de *Feou-leam*, et à dix-huit lieues de *Jao-tcheou* : mais il faut avouer que la police y est admirable : chaque rue a un Chef établi par le Mandarin; et si elle est un peu longue, elle en a plusieurs : chaque Chef a dix subalternes qui répondent chacun de dix maisons. Ils doivent veiller au bon ordre,

accourir au premier tumulte, l'appaiser, en donner avis au Mandarin, sous peine de la bastonnade, qui se donne ici fort libéralement. Souvent même le Chef du quartier a beau avertir du trouble qui vient d'arriver, et assurer qu'il a mis tout en œuvre pour le calmer, on est toujours disposé à juger qu'il y a de sa faute, et il est difficile qu'il échappe au châtiment. Chaque rue a ses barricades qui se ferment durant la nuit ; les grandes rues en ont plusieurs. Un homme du quartier veille à chaque barricade, et il n'oserait ouvrir la porte de sa barrière qu'à certains signaux. Outre cela, la ronde se fait souvent par le Mandarin du lieu, et de temps-en-temps par des Mandarins de *Feou-leam*. De plus, il n'est guère permis aux étrangers de coucher à *King-te-Tching* : il faut, ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connaissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient l'ordre et établit une sûreté entière dans tout un lieu, dont les richesses réveilleraient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Après ce petit détail sur la situation et sur l'état présent de *King-te-Tching*, venons à la porcelaine qui en fait toute la richesse. Ce que j'ai à vous en dire, mon Révérend Père, se réduit à ce qui entre dans sa composition, et aux préparatifs qu'on y apporte : aux différentes espèces de porcelaines, et à la manière de les former : à l'huile qui lui donne de l'éclat, et à ses qualités: aux couleurs

qui en font l'ornement, et à l'art de les appliquer : à la cuisson, et aux mesures qu'on prend pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin, je finirai par quelques réflexions sur la porcelaine ancienne, sur la moderne, et sur certaines choses qui rendent impraticables aux Chinois les ouvrages dont on a envoyé, et dont on pourrait envoyer des desseins. Ces ouvrages, où il est impossible de réussir à la Chine, se feraient peut-être facilement en Europe, si l'on y trouvait les mêmes matériaux.

Avant que de commencer, ne serait-il pas à propos de détromper ceux qui croiraient peut-être que le nom de porcelaine vient du mot Chinois ? A la vérité, il y a des mots, quoiqu'en petit nombre, qui sont Français et Chinois tout ensemble. Ce que nous appelons thé, par exemple, a pareillement le nom de thé dans la province de *Fo-Kien*, quoiqu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine. *Papa* et *Mama* sont aussi des noms qui, en certaines provinces de la Chine, et à *King-te-Tching* en particulier, sont dans la bouche des enfans pour signifier père, mère et grand'mère. Mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot Chinois, qu'aucune des syllabes qui le composent, ne peut, ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom ; quoique parmi eux *porcellana* signifie proprement une tasse ou une écuelle, et que

loça soit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons *porcelaine*. L'usage est le maître des langues ; c'est à chaque Nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ses mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tseki*.

La matière de la porcelaine se compose de deux sortes de terres, l'une appelée *pe-tun-tse*, et l'autre qu'on nomme *kaolin*. Celle-ci est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat : l'autre est simplement blanche et très-fine au toucher. En même-temps qu'un grand nombre de grosses barques remontent la rivière de *Jao-tcheou* à *King-te-Tching* pour se charger de porcelaines, il y en descend de *Ki-muen* presqu'autant de petites, qui sont chargées de *pe-tun-tse* et de *kao-lin* réduits en forme de briques : car *King-te-Tching* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine. Les *pe-tun-tse*, dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers qu'on tire des carrières, et auxquels on donne cette forme. Toute pierre n'y est pas propre, sans quoi il serait inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieues dans la Province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le vert.

Voici quelle est la première préparation. On se sert d'une massue de fer pour briser ces quartiers de pierre, après quoi on met les morceaux brisés dans des mortiers ; et par le moyen de certains léviers qui ont une tête de pierre armée de fer, on achève de

les réduire en une poudre très-fine. Ces léviers jouent sans cesse, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même manière que font les martinets dans les moulins à papier. On prend ensuite cette poussière, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, et on la remue fortement avec une pelle de fer. Quand on l'a laissé reposer quelques momens, il surnage une espèce de crême épaisse de quatre à cinq doigts : on la lève, et on la verse dans un autre vase plein d'eau. On agite plusieurs fois l'eau de la première urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc, que son poids précipite d'abord : on le tire, et on le pile de nouveau.

A l'égard de la seconde urne, où l'on a jeté ce qui a été recueilli de la première, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de pâte : lorsque l'eau paraît au-dessus fort claire, on la verse par inclination pour ne pas troubler le sédiment, et l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la sécher : avant qu'elle soit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achètent par centaines. Cette figure et sa couleur lui ont fait donner le nom de *pe-tun-tse*.

Les moules où se jette cette pâte, sont des espèces de caisses fort grandes et fort larges. Le fond est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur ce lit de briques ainsi rangées, on étend une grosse toile qui remplit la ca-

pacité de la caisse : alors on y verse la matière, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres : tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matière de la porcelaine, qui, en se durcissant, reçoit aisément la figure des briques. Il n'y aurait rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'étaient pas accoutumés à altérer leurs marchandises : mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans la poussière de poivre pour les en couvrir, et les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre des *pe-tun-tse*, sans y mêler du marc : c'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à *King-te-Tching*, avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao-lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe-tun-tse* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein de certaines montagnes, qui sont couvertes au-dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes : on y trouve par grumeaux la matière en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée, par rapport aux *pe-tun-tse*. Je ne ferais pas difficulté de croire que la terre blanche de Malte, qu'on appelle la terre de saint Paul, aurait dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *kao-lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées dont est semé le *kao-lin*.

C'est du *kao-lin* que la porcelaine fine tire toute sa fermeté : il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mêlange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe-tun-tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche Marchand m'a conté que des Anglais ou des Hollandais (car le nom Chinois est commun aux deux Nations) firent acheter, il y a quelques années, des *pe-tun-tse* qu'ils emportèrent dans leur Pays, pour y faire de la porcelaine; mais que n'ayant point pris de *kao-lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué depuis. Sur quoi, le Marchand Chinois me disait en riant : ils voulaient avoir un corps dont les chairs se soutinssent sans ossemens.

Outre les barques chargées de *pe-tun-tse* et de *kao-lin*, dont le rivage de *King-te-Tching* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blanchâtre et liquide. Je savais depuis long-temps que cette substance était l'huile qui donne à la porcelaine sa blancheur et son éclat ; mais j'en ignorais la composition que j'ai enfin apprise. Il me semble que le nom Chinois *yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huiles, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *tsi*, qui signifie vernis, et je crois que c'est ainsi qu'on l'appellerait en Europe. Cette huile ou ce vernis se tire de la pierre la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des sels et des huiles de la terre qui se mêlent et qui s'unissent étroitement ensemble.

Quoique l'espèce de pierre dont se font les *pe-tun-tse*, puisse être employée indifférement pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, et dont les taches sont les plus vertes. L'histoire de *Feou-leam*, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, est celle qui a des taches semblables à la couleur de la feuille de cyprès, *pe-chu-ye-pan*, ou qui a des marques rousses sur un fond un peu brun à-peu-près comme la linaire, *ju-tchi-matam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations que pour les *pe-tun-tse*: quand on a, dans la seconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la première, après toutes les façons ordinaires, sur cent livres ou environ de cette crême, on jette une livre de pierre ou d'un minéral semblable à l'alun, nommé *che-kao*: il faut le faire rougir au feu, et ensuite le piler; c'est comme la présure qui lui donne de la consistance, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule; on y en mêle une autre qui en est comme l'ame. En voici la composition: on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau pour les dissoudre, et les réduire en poudre. Ensuite on fait une couche de fougère sèche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après

quoi on met le feu à la fougère. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougère sèche : cela se fait au-moins cinq ou six fois de suite ; on peut le faire plus souvent, et l'huile en est meilleure. Autrefois, dit l'histoire de *Feouleam*, outre la fougère, on y employait le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *se-tse* : à en juger par l'âcreté du fruit, quand il n'est pas mûr, et par son petit couronnement, je croirais que c'est une espèce de nèfle : on ne s'en sert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes Néophytes, apparemment parce qu'il est devenu fort rare en ce Pays-ci. Peut-être est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle que celle des premiers temps. La nature de la chaux et de la fougère contribue aussi à la bonté de l'huile, et j'ai remarqué que celle qui vient de certains endroits, est bien plus estimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux et de fougère jusqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres, il faut y dissoudre une livre de *chekao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paraisse sur la surface un nuage ou une croûte qu'on ramasse, et qu'on jette dans une seconde urne, et cela à plusieurs reprises. Quand il s'est formé une espèce de pâte au fond de la seconde urne, on en verse l'eau par inclination ; on conserve ce fond liquide, et c'est la seconde huile qui doit se mêler avec la

précédente. Pour un juste mêlange, il faut que ces deux espèces de purée soient également épaisses : afin d'en juger, on plonge à diverses reprises dans l'une et dans l'autre de petits carreaux de *pe-tun-tse* ; en les retirant, on voit sur leur superficie, si l'épaississement est égal de part et d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huiles. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux et de fougère : ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les Marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils aient d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume : ils n'ont qu'à jeter de l'eau dans cette huile, et pour couvrir leur fraude, y ajouter du *che-kao* à proportion, qui empêche la matière d'être trop liquide.

Avant que d'expliquer la manière dont cette huile ou plutôt ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins fréquentés de *King-te-Tching*. Là, dans une enceinte de murailles, on bâtit de vastes appentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent et travaillent une infinité d'Ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une pièce de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau,

passe par les mains de plus de vingt personnes, et cela sans confusion. On a sans doute éprouvé que l'ouvrage se fait ainsi beaucoup plus vîte.

Le premier travail consiste à purifier de nouveau le *pe-tun-tse* et le *kao-lin* du marc qui y reste quand on les vend. On brise le *pe-tun-tse* et on le jette dans une urne pleine d'eau ; ensuite, avec une large spatule, on achève, en remuant, de le dissoudre : on le laisse reposer quelques momens, après quoi on ramasse ce qui surnage, et ainsi du reste, de la manière qui a été expliquée ci-dessus.

Pour ce qui est des pièces de *kao-lin*, il n'est pas nécessaire de les briser : on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau : le *kao-lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jeter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, et font de grands monceaux d'un sable blanc et spongieux, dont il faut vider le lieu où l'on travaille. Ces deux matières de *pe-tun-tse* et de *kao-lin* ainsi préparées, il en faut faire un juste mêlange : on met autant de *kao-lin* que de *pe-tun-tse* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on emploie quatre quarts de *kao-lin* sur six de *pe-tun-tse*. Le moins qu'on en mette, c'est une partie de *kao-lin* sur trois de *pe-tun-tse*.

Après ce premier travail, on jette cette masse dans un grand creux, bien pavé et cimenté de toutes parts : puis on la foule,

et on la pétrit jusqu'à ce qu'elle se durcisse ; ce travail est fort rude : ceux des Chrétiens qui y sont employés ont de la peine à se rendre à l'Eglise ; ils ne peuvent en obtenir la permission, qu'en substituant quelques autres en leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres Ouvriers sont arrêtés.

De cette masse ainsi préparée, on tire différens morceaux qu'on étend sur de larges ardoises. Là on les pétrit et on les roule en tous les sens, observant soigneusement qu'il ne s'y trouve aucun vide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de sable perdrait tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse, la porcelaine se fêle, éclate, coule et se déjette. C'est de ces premiers élémens que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la roue, les autres se font uniquement sur des moules, et se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Tous les ouvrages unis se font de la première façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessus la roue, n'est qu'une espèce de calotte imparfaite, à peu-près comme le dessus d'un chapeau qui n'a pas encore été appliqué sur la forme. L'Ouvrier lui donne d'abord le diamètre et la hauteur qu'on souhaite, et elle sort de ses mains presque aussitôt qu'il l'a commencée ; car il n'a que trois deniers de gain par planche, et chaque planche est garnie de 26 pièces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la

la grosseur du diamètre qu'il doit avoir, et qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est sèche, et qu'elle a de la consistance; c'est-à-dire, après qu'elle a reçu tous les ornemens qu'on veut lui donner. Effectivement, cette tasse, au sortir de la roue, est d'abord reçue par un second Ouvrier qui l'asseoit sur sa base. Peu après elle est livrée à un troisième qui l'applique sur son moule et lui en imprime la figure. Ce moule est sur une espèce de tour. Un quatrième Ouvrier polit cette tasse avec le ciseau, sur-tout vers les bords, et la rend déliée autant qu'il est nécessaire pour lui donner de la transparence : il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu, si elle est trop sèche, de peur qu'elle ne se brise. Quand on retire la tasse de dessus le moule, il faut la rouler doucement sur ce même moule sans la presser plus d'un côté que de l'autre, sans quoi il s'y fait des cavités, ou bien elle se déjette. Il est surprenant de voir avec quelle vitesse ces vases passent par tant de différentes mains. On dit qu'une pièce de porcelaine cuite a passé par les mains de soixante-dix Ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vu moi-même; car ces grands laboratoires ont été souvent pour moi comme une espèce d'Aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé le premier homme du limon, et des mains duquel nous sortons pour devenir des vases de gloire ou d'ignominie.

Les grandes pièces de porcelaine se font à deux fois; une moitié est élevée sur la roue

par trois ou quatre hommes qui la soutiennent chacun de son côté pour lui donner sa figure : l'autre moitié étant presque sèche s'y applique : on l'y unit avec la matière même de la porcelaine délayée dans l'eau, qui sert comme de mortier ou de colle. Quand ces pièces ainsi collées sont tout-à-fait sèches, on polit avec le couteau, en-dedans et en-dehors, l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique aux vases des anses, des oreilles, et d'autres pièces rapportées. Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme sur les moules ou entre les mains, telles que sont les pièces cancelées ou celles qui sont d'une figure bizarre, comme les animaux, les grotesques, les Idoles, les bustes que les Européens ordonnent, et d'autres semblables. Ces sortes d'ouvrages moulés se font en trois ou quatre pièces qu'on ajoute les unes aux autres, et que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser, à polir, et à rechercher différens traits qui échappent au moule. Pour ce qui est des fleurs et des autres ornemens qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravés, on les applique sur la porcelaine avec des cachets et des moules : on y applique aussi des reliefs tout préparés, de la même manière à-peu-près qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voici ce que j'ai vu depuis peu touchant ces sortes de moules. Quand on a le modèle

de la pièce de porcelaine qu'on desire, et qui ne peut s'imiter sur la roue entre les mains du Potier, on applique sur ce modèle de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, et le moule se fait de plusieurs pièces, dont chacune est d'un assez gros volume : on le laisse durcir quand la figure y est imprimée. Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu pendant quelque temps; après quoi on le remplit de la matière de porcelaine à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner : on presse avec la main dans tous les endroits ; puis on présente un moment le moule au feu. Aussitôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, qui consume un peu de l'humidité qui collait cette matière au moule. Les différentes pièces d'un tout, tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matière de porcelaine un peu liquide. J'ai vu faire ainsi des figures d'animaux qui étaient toutes massives : on avait laissé durcir cette masse, et on lui avait donné ensuite la figure qu'on se proposait ; après quoi on la perfectionnait avec le ciseau, ou l'on y ajoutait des parties travaillées séparément. Ces sortes d'ouvrages se font avec grand soin ; tout y est recherché. Quand l'ouvrage est fini, on lui donne le vernis et on le cuit : on le peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, et on y applique l'or, puis on le cuit une seconde fois. Des pièces de porcelaine, ainsi travaillées, se vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid :

leur humidité les fait éclater quand ils ne sèchent pas également. C'est pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, et qui est comme en grumeaux : je la crois assez commune ; on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *King-te-Tching*. Cette terre se pétrit ; et quand elle est bien liée et un peu durcie, on en prend la quantité nécessaire pour un moule, et on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on souhaite, on la laisse sécher ; après quoi on la façonne sur le tour. Ce travail se paie chèrement. Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que plusieurs troupes d'Ouvriers travaillent à la fois. Quand on a soin de ces moules, ils durent très-long-temps. Un Marchand qui en a de tout prêts pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européen demande, peut donner sa marchandise bien plutôt, à meilleur marché, et faire un gain plus considérable qu'un autre qui aurait à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent, ou qu'il s'y fasse la moindre brêche, ils ne sont plus en état de servir, si ce n'est pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors sur le tour, et on les rabote, afin qu'ils puissent servir une seconde fois.

Il est temps d'ennoblir la porcelaine en la fesant passer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa-pei*, ou Peintres de porcelaine,

ne sont guères moins gueux que les autres Ouvriers : il n'y a pas de quoi s'en étonner, puisqu'à la réserve de quelques-uns d'eux, ils ne pourraient passer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la science de ces Peintres, et en général de tous les Peintres Chinois, n'est fondée sur aucun principe, et ne consiste que dans une certaine routine, aidée d'un tour d'imagination assez bornée Ils ignorent toutes les belles règles de cet art. Il faut avouer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux et des paysages qui se font admirer sur la porcelaine, aussi-bien que sur les éventails et sur les lanternes d'une gaze très-fine.

Le travail de la peinture est partagé dans un même laboratoire entre un grand nombre d'Ouvriers. L'un a soin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit prés des bords de la porcelaine ; l'autre trace des fleurs que peint un troisième : celui-ci est pour les eaux et les montagnes ; celui-là pour les oiseaux et pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées ; certains paysages et certains plans de Ville enluminés, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois sur la manière dont ils se représentent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit guères en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond blanc. Je crois pourtant que nos Marchands y en ont ap-

porté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs ardens : il y en a d'entièrement rouges ; et, parmi celles-là, les unes sont d'un rouge à l'huile, *yeou-li-hum* ; les autres sont d'un rouge soufflé, *tchoui-hum*, et sont semées de petits points à-peu-près comme nos miniatures. Quand ces deux sortes d'ouvrages réussissent dans leur perfection, ce qui est assez difficile, ils sont infiniment estimés et extrêmement chers.

Enfin, il y a des porcelaines où les paysages qui y sont peints, se forment du mélange de presque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles sont fort belles, si l'on y fait de la dépense : autrement la porcelaine ordinaire de cette espèce, n'est pas comparable à celle qui est peinte avec le seul azur. Les annales de *King-te-Tching* disent qu'anciennement le Peuple ne se servait que de porcelaine blanche : c'est apparemment parce qu'on n'avait pas trouvé aux environs de *Jao-tcheou*, un azur moins précieux que celui qu'on emploie pour la belle porcelaine, lequel vient de loin et se vend assez cher.

On raconte qu'un Marchand de porcelaine ayant fait naufrage sur une côte déserte, y trouva beaucoup plus de richesse qu'il n'en avait perdu. Comme il errait sur la côte, tandis que l'équipage se fesait un petit bâtiment des débris du vaisseau, il aperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur, y étaient très-communes : il en apporta avec

lui une grosse charge ; et jamais, dit-on, on ne vit à *King-te-Tching* de si bel azur. Ce fut vainement que le Marchand Chinois s'efforça, dans la suite, de retrouver cette côte, où le hasard l'avait conduit.

Telle est la manière dont l'azur se prépare : on l'ensevelit dans le gravier qui est à la hauteur d'un demi-pied dans le fourneau ; il s'y rôtit durant vingt-quatre heures, ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs, non sur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond est sans vernis, de même que la tête du pilon qui sert à broyer.

Le rouge se fait avec la couperose, *tsao-fan* : peut-être les Chinois ont-ils en cela quelque chose de particulier ; c'est pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperose dans un creuset qu'on lute bien avec un second creuset ; au-dessus de celui-ci est une petite ouverture, qui se couvre de telle sorte qu'on puisse aisément la découvrir, s'il en est besoin. On environne le tout de charbon à grand feu, et pour avoir un plus grand reverbère, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'élève fort noire, la matière n'est pas encore en état ; mais elle l'est aussitôt qu'il sort une espèce de petit nuage fin et délié. Alors on prend un peu de cette matière, on la délaie dans l'eau, et on en fait l'épreuve sur du sapin. S'il en sort un beau rouge, on retire le brasier qui environne et couvre en partie

le creuset. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'est formé au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attaché au creuset d'en haut. Une livre de couperose donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine soit blanche de sa nature, et que l'huile qu'on lui donne serve encore à augmenter sa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur desquelles on applique un blanc particulier sur la porcelaine qui est peinte de différentes couleurs. Ce blanc se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur demi-once de cette poudre on met une once de céruse pulvérisée : c'est aussi ce qui entre dans le mélange des couleurs ; par exemple, pour faire le vert, à une once de céruse et à une demi-once de poudre de caillou, on ajoute trois onces de ce qu'on nomme *tom-hoa-pien.* Je croirais, sur les indices que j'en ai, que ce sont les scories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le vert préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. On met plus de vert préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept drachmes du blanc préparé comme je l'ai dit, auxquelles on ajoute trois drachmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déjà cuite, après avoir été huilée, ne paraissent vertes, violettes, jaunes ou

rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le livre Chinois, avec la céruse, le salpêtre et la couperose. Les Chrétiens qui sont du métier, ne m'ont parlé que de la céruse, qui se mêle avec la couleur quand on la dissout dans l'eau gommée.

Le rouge appliqué à l'huile se prépare en mêlant le rouge *tom-lou-hum*, ou même le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, et avec une autre huile faite de cailloux blancs préparée comme la première espèce d'huile : on ne m'a pas su dire la quantité de l'une et de l'autre, ni combien on délayait de rouge dans ce mélange d'huiles : divers essais peuvent découvrir le secret. On laisse ensuite sécher la porcelaine, et on la cuit au fourneau ordinaire. Si après la cuisson le rouge sort pur et brillant, sans qu'il y paraisse la moindre tache, c'est alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne résonnent point lorsqu'on les frappe.

L'autre espèce de rouge soufflé se fait ainsi : On a du rouge tout préparé, on prend un tuyau, dont une des ouvertures est couverte d'une gaze fort serrée ; on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gaze se charge, après quoi on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine est encore plus chère et plus rare que la précédente, parce que l'exécution en est plus difficile, si

l'on y veut garder toutes les proportions requises.

La porcelaine noire a aussi son prix et sa beauté ; on l'appelle *ou-mien* : ce noir est plombé et semblable à celui de nos miroirs ardens. L'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine lorsqu'elle est sèche, et pour cela on mêle trois onces d'azur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mélange, selon la couleur plus ou moins foncée qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est sèche, on cuit la porcelaine ; après quoi on y applique l'or, et on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Il se fait ici une autre sorte de porcelaine que je n'avais pas encore vue ; elle est toute percée à jour en forme de découpure : au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur. La coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vu d'autres porcelaines où des Dames Chinoises et Tartares étaient peintes au naturel. La draperie, le teint et les traits du visage, tout y était recherché. De loin on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espèce particulière, qu'on appelle ici *tsoui-ki*. Elle est toute marbrée, et coupée en tous les sens d'une infinité de veines : de loin on la prendrait pour une por-

celaine brisée, dont toutes les pièces demeurent dans leur place ; c'est comme un ouvrage à la mosaïque. La couleur que donne cette huile est un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute azurée, et qu'on lui donne cette huile, elle paraîtra également coupée et marbrée, lorsque la couleur sera sèche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broie, et on le dissout au fond d'une porcelaine, jusqu'à ce qu'on voie au-dessous de l'eau un petit ciel d'or. On le laisse sécher, et lorsqu'on doit l'employer, on le dissout par partie dans une quantité suffisante d'eau gommée : avec trente parties d'or on incorpore trois parties de céruse, et on l'applique sur la porcelaine de même que les couleurs.

Enfin, il y a une espèce de porcelaine qui se fait de la manière suivante : On lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, ensuite on la peint de diverses couleurs et on la cuit de nouveau. C'est quelquefois à dessein qu'on réserve la peinture après la première cuisson : quelquefois aussi on n'a recours à cette seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée de couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on sent des irrégularités sur ces sortes de porcelaines, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'Ouvrier, soit que cela ait été nécessaire pour suppléer aux ombres

de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est sèche aussi-bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, et mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils sont petits; mais d'ordinaire ils sont de terre. Celui que j'ai vu était de la hauteur d'un homme, et presque aussi large que nos plus grands tonneaux de vin : il était fait de plusieurs pièces, de la matière même dont on fait les caisses de la porcelaine; c'était de grands quartiers épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied, et longs d'un pied et demi. Avant que de les cuire, on leur avait donné une figure propre à s'arrondir : ils étaient placés les uns sur les autres, et bien cimentés : le fond du fourneau était élevé de terre d'un demi-pied; il était placé sur deux ou trois rang de briques épaisses, mais peu larges : autour du fourneau était une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avait en bas trois ou quatre soupiraux, qui sont comme les soufflets du foyer. Cette enceinte laissait jusqu'au fourneau un vide d'un demi-pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étaient remplis, et qui fesaient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on élève en même-temps et le fourneau et l'enceinte, sans quoi le fourneau ne saurait se soutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites pièces dans

les grandes, ainsi que je l'ai dit. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de pièces de poterie semblables à celles du côté du fourneau : ces pièces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laisse seulement au milieu une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau ; on en allume pareillement sur la couverture, d'où l'on en jette des monceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique et le fourneau. L'ouverture qui est au-dessus du fourneau se couvre d'une pièce de pot cassé. Quand le feu est ardent, on regarde de temps-en-temps par cette ouverture, et lorsque la porcelaine paraît éclatante et peinte de couleurs vives et animées, on retire le brasier, et ensuite la porcelaine.

Il me vient une pensée au sujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déjà cuite et vernissée par le moyen de la céruse, à laquelle, selon les annales de *Feou-leam*, on joignait autrefois du salpêtre et de la couperose ; si l'on employait pareillement de la céruse dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, et qu'ensuite on leur donnât une espèce de seconde cuisson, cette céruse ainsi employée ne pourrait-elle pas nous rendre le secret qu'on avait autrefois de peindre le verre, sans lui rien ôter de sa transparence ? C'est de quoi on pourra juger par l'épreuve.

Ce secret que nous avons perdu, me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se plaignent de n'avoir plus ; ils avaient l'art de peindre sur les côtés d'une porcelaine des poissons, ou d'autres animaux, qu'on n'apercevait que lorsque la porcelaine était remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espèce de porcelaine *Kia-tsim*, c'est-à-dire, azur mis en presse, à cause de la manière dont l'azur est placé. Voici ce qu'on a retenu de ce secret ; peut-être imaginera-t-on en Europe ce qui est ignoré des Chinois. La porcelaine qu'on veut peindre ainsi doit être fort mince ; quand elle est sèche, on applique la couleur un peu forte, non en-dehors, selon la coutume, mais en-dedans sur les côtés ; on y peint communément des poissons, comme s'ils étaient plus propres à se produire, lorsqu'on remplit la tasse d'eau. La couleur une fois séchée, on donne une légère couche d'une espèce de colle fort déliée, faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche serre l'azur entre ces deux espèces de lames de terre. Quand la couche est sèche, on jette de l'huile en-dedans de la porcelaine ; quelque temps après on la met sur le moule et au tour. Comme elle a reçu du corps par le dedans, on la rend par dehors le plus mince qui se peut, sans percer jusqu'à la couleur ; ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrêmement délicat, et demande une adresse que les Chinois

apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de temps-en-temps de retrouver l'art de cette peinture magique, mais c'est envain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu, qu'il avait fait une nouvelle tentative, et qu'elle lui avait presque réussi.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel azur renaît sur la porcelaine, après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle; lorsqu'il est sec, et qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipse tout-à-fait, et la porcelaine paraît toute blanche; les couleurs sont alors ensevelies sous le vernis: le feu les en fait éclore avec toutes leurs beautés, de même à-peu-près que la chaleur naturelle fait sortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajouterai une circonstance qui n'est pas à omettre, c'est qu'avant que de donner l'huile à la porcelaine, on achève de la polir, et de lui ôter les plus petites inégalités. On se sert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes très-fines; on humecte le pinceau avec un peu d'eau, et on le passe par-tout d'une main légère.

Au-reste, il y a beaucoup d'art dans la manière dont l'huile se donne à la porcelaine, soit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, soit pour la répandre également de tous côtés. A la porcelaine qui est fort mince et fort déliée, on donne à deux fois deux couches légères d'huile; si les couches étaient trop épaisses, les faibles parois de la tasse

ne pourraient les porter, et ils plieraient sur-le-champ. Ces deux couleurs valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine, qui est plus robuste. Elles se mettent, l'une par aspersion, et l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, et la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroser par-tout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses; les premières se trouvant sèches en-dedans, on leur donne l'huile au-dehors de la manière suivante; on tient une main dans la tasse, et la soutenant avec un petit bâton sous le milieu de son pied, on la plonge dans le vase plein de vernis, d'où on la retire aussitôt.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeurait massif; en effet, ce n'est qu'après qu'elle a reçu l'huile et qu'elle est sèche, qu'on la met sur le tour pour creuser le pied, après quoi on y peint un petit cercle, et souvent une lettre Chinoise. Quand cette peinture est sèche, on vernisse le creux qu'on vient de faire sous la tasse, et c'est la dernière main qu'on lui donne, car aussitôt après elle se porte du laboratoire au fourneau, pour y être cuite.

J'ai été surpris de voir qu'un homme tienne en équilibre sur ses épaules deux planches longues et étroites sur lesquelles sont rangées les porcelaines, et qu'il passe ainsi par plusieurs rues fort peuplées sans briser sa mar-

chandise. À la vérité, on évite avec soin de le heurter tant soit peu, car on serait obligé de réparer le tort qu'on lui aurait fait; mais il est étonnant que le porteur lui-même règle si bien ses pas et tous les mouvemens de son corps qu'il ne perde rien de son équilibre.

L'endroit où sont les fourneaux présente une autre scène. Dans une espèce de vestibule qui précède le fourneau, on voit des tas de caisses et d'étuis faits de terre, et destinés à renfermer la porcelaine. Chaque pièce de porcelaine, pour peu qu'elle soit considérable, a son étui, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas; ces couvercles qui ne s'attachent que faiblement à la partie d'en-bas durant la cuisson, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caisse commune à plusieurs. L'Ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits et les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du soleil ne les pénètre que peu-à-peu, et que son action au-dedans ne soit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une espèce de petit duvet de sable; on le couvre de poussière de *kao-lin*, afin que le sable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de sable, après l'avoir pressé en lui donnant la figure du fond de la por-

celaine, laquelle ne touche point aux parois de son étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle ; un second étui, de la figure du premier, garni pareillement de sa porcelaine, s'enchasse dedans de telle sorte qu'il le couvre tout-à-fait sans toucher à la porcelaine d'en-bas ; et c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caisses de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, et si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point hâlé par l'ardeur du feu.

A l'égard des petites pièces de porcelaine qui sont renfermées dans de grandes caisses rondes, chacune est posée sur une soucoupe de terre de l'épaisseur de deux écus, et de la largeur de son pied ; ces bases sont aussi semées de poussière de *kao-lin*. Quand ces caisses sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y serait trop éloignée des côtés, et que par-là elle pourrait manquer de force, s'ouvrir et s'enfoncer, ce qui ferait du ravage dans toute la colonne. Il est bon de savoir que ces caisses ont le tiers d'un pied en hauteur, et qu'en partie elles ne sont pas cuites non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entièrement celles qui ont déjà été cuites, et qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la manière dont la porcelaine se met dans ces caisses ; l'Ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main ; il pourrait ou la casser, car rien n'est plus fragile, ou la faner, ou lui faire des iné-

galités. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisés et ouverts selon la largeur de la porcelaine; c'est ainsi qu'il l'environne, qu'il l'élève doucement, et qu'il la pose dans la caisse sur la petite soucoupe. Tout cela se fait avec une vîtesse incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi-pied de gros gravier; ce gravier sert à asseoir plus sûrement les colonnes de porcelaine, dont les rangs qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de chaque colonne sont vides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, et que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile demeure vide. On remplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vide qu'à l'endroit qui est immédiatement sous le soupirail.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine; dans le fond, celles qui le sont moins; et à l'entrée on met celles qui sont un peu fortes en couleur, qui sont composées d'une matière où il entre autant de *pe-tun-tse* que de *kao-lin*, et auxquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rousses, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles

sont placées fort près les unes des autres, et liées en haut, en bas, et au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre pour s'insinuer également de tous côtés; et peut-être est-ce là à quoi l'œil et l'habileté de l'Ouvrier servent le plus pour réussir dans son entreprise, afin d'éviter certains accidens à-peu-près semblables à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les caisses qui renferment la porcelaine; il y en a de trois sortes qu'on met en usage: l'une qui est jaune et assez commune; elle domine par la quantité et fait la base. L'autre s'appelle *lao-tou*; c'est une terre forte. La troisième, qui est une terre huileuse, se nomme *yeou-tou*. Ces deux sortes de terre se tirent en hiver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'été. Si on les mêlait parties égales, ce qui coûterait un peu plus, les caisses dureraient long-temps. On les apporte toutes préparées d'un gros Village qui est au bas de la rivière à une lieue de *King-te-Tching*. Avant qu'elles soient cuites elles sont jaunâtres: quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, et c'est ce qui fait que les caisses ne durent guères que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent tout-à-fait. Si elles ne sont que légèrement félées ou fendues, on les entoure

d'un cercle d'osier ; le cercle se brûle, et la caisse sert encore cette fois-là, sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caisses neuves, lesquelles n'aient pas encore servi : il y en faut mettre la moitié qui aient déjà été cuites. Celles-ci se placent en haut et en bas ; au milieu des piles se mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'histoire de *Feou-leam*, toutes les caisses se cuisaient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour faire cuire la porcelaine: sans doute parce qu'alors on avait moins d'égard à la dépense qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, et cela vient apparemment de ce que le nombre des Ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la construction des fourneaux. On les place au fond d'un assez long vestibule qui sert comme de soufflets, et qui en est la décharge. Il a le même usage que l'arche des verreries. Les fourneaux sont présentement plus grands qu'ils n'étaient autrefois. Alors, selon le livre Chinois, ils n'avaient que six pieds de hauteur et de largeur : maintenant ils sont hauts de deux brasses et ont près de quatre brasses de profondeur. La voûte aussi-bien que le corps du fourneau est assez épaisse pour pouvoir marcher dessus sans être incommodé du feu : cette voûte n'est en dedans ni plate, ni formée en pointe ; elle va en s'allongeant, et elle se rétrécit à mesure qu'elle approche du

grand soupirail qui est à l'extrémité, et par où sortent les tourbillons de flamme et de fumée. Outre cette gorge, le fourneau a sur sa tête cinq petites ouvertures qui en sont comme les yeux : on les couvre de quelques pots cassés, de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air et le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaine est cuite : on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail, et avec une pincette de fer l'on ouvre une des caisses. La porcelaine est en état, quand on voit un feu clair dans le fourneau, quand toutes les caisses sont embrasées, et sur-tout quand les couleurs paraissent avec tout leur éclat. Alors on discontinue le feu, et l'on achève de murer pour quelque temps la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond et large d'un ou de deux pieds ; on le passe sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, et y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure aussitôt la porte, n'y laissant que l'ouverture nécessaire pour y jeter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais assez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour et une nuit ; ensuite deux hommes qui se relèvent, ne cessent d'y jeter du bois : on en brûle communément pour une fournée jusqu'à cent quatre-vingts charges. A en juger par ce qu'en dit le livre Chinois, cette quantité ne devrait pas êtrè suffisante : il assure qu'anciennement on brûlait deux cent quarante

charges de bois, et vingt de plus si le temps était pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fussent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenait d'abord un petit feu pendant sept jours et sept nuits; le huitième jour on fesait un feu très-ardent; et il est à remarquer que les caisses de la petite porcelaine étaient déjà cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau : aussi faut-il avouer que l'ancienne porcelaine avait bien plus de corps que la moderne. On observait encore une chose qui se néglige aujourd'hui : quand il n'y avait plus de feu dans le fourneau, on ne démurait la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, et après cinq jours pour les petites : maintenant on diffère à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, et à en retirer les grandes pièces de porcelaine, car sans cette précaution elles éclateraient; mais pour ce qui est des petites, si le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dès le lendemain. Le dessein apparemment est d'épargner le bois pour une seconde fournée. Comme la porcelaine est brûlante, l'Ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à son cou.

J'ai été surpris d'apprendre qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau jusqu'à cent quatre-vingts charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvait point de cendre dans le foyer. Il faut que ceux qui servent ces fourneaux soient bien accoutumés au feu : on dit qu'ils mettent du sel dans

leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent sans en être incommodés ; j'ai peine à comprendre comment il se peut faire que cette liqueur salée les désaltère.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas être surpris que la porcelaine soit si chère en Europe : on le sera encore moins, quand on saura qu'outre le gros gain des Marchands Européens, et celui que font sur eux leurs Commissionnaires Chinois, il est rare qu'une fournée réussisse entièrement ; que souvent elle est toute perdue, et qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines et les caisses réduites en une masse dure comme un rocher ; qu'un trop grand feu ou des caisses mal conditionnées peuvent tout ruiner ; qu'il n'est pas aisé de régler le feu qu'on leur doit donner ; que la nature du temps change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, et celle du bois qui l'entretient. Ainsi, pour un Ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui se ruinent, et qui ne laissent pas de tenter fortune, dans l'espérance dont ils se flattent de pouvoir amasser de quoi lever une boutique de Marchand.

D'ailleurs, la porcelaine qu'on transporte en Europe, se fait presque toujours sur des modèles nouveaux, souvent bizarres, et où il est difficile de réussir : pour peu qu'elle ait de défaut, elle est rebutée des Européens qui ne veulent rien que d'achevé, et dès-là elle demeure entre les mains des Ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois,

parce

parce qu'elle n'est pas de leur goût. Il faut par conséquent que les pièces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'histoire de *King-te-Tching*, le gain qu'on fesait autrefois était beaucoup plus considérable que celui qui se fait maintenant ; c'est ce qu'on a de la peine à croire, car il s'en faut bien qu'il se fît alors un si grand débit de porcelaine en Europe. Je crois pour moi que cela vient de ce que les vivres sont maintenant bien plus chers, de ce que le bois ne se tirant plus des montagnes voisines qu'on a épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin et à grands frais ; de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes ; et qu'enfin les Ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'étaient dans ces temps reculés, et que par-là ils sont moins sûrs de réussir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'Ouvriers à ces sortes d'Ouvrages, dont ils font des présens à leurs protecteurs de la Cour, paient mal les Ouvriers ; ce qui cause le renchérissement des marchandises et la pauvreté des Marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'exécuter certains modèles venus d'Europe, est une des choses qui augmentent le prix de la porcelaine : car il ne faut pas croire que les Ouvriers puissent travailler sur tous les modèles qui leur viennent des Pays étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il s'y fait des ouvrages qui surprennent les étrangers, et qu'ils ne croient

pas possibles. En voici quelques exemples. J'ai vu ici un fanal ou une grosse lanterne de porcelaine, qui était d'une seule pièce, au travers de laquelle un flambeau éclairait toute une chambre : cet ouvrage fut commandé, il y a sept ou huit ans, par le Prince héritier. Ce même Prince commanda aussi divers instrumens de musique, entr'autres une espèce de petit orgue appelée *tseng*, qui a près d'un pied de hauteur, et qui est composé de quatorze tuyaux, dont l'harmonie est assez agréable; mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réussit mieux aux flûtes douces, aux flageolets, et à un autre instrument qu'on nomme *yun-lo*, qui est composé de diverses petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un son particulier : on en suspend neuf dans un cadre à divers étages qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon; il se fait un petit carrillon qui s'accorde avec le son des autres instrumens, et avec la voix des Musiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaisseur et le degré de cuisson convenables, pour avoir tous les tons nécessaires à un accord. Je m'imaginais qu'on avait le secret d'insérer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les sons; mais on m'a détrompé; le métal est si peu capable de s'allier avec la porcelaine, que si l'on mettait un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à se fondre, percerait toutes

les caisses et toutes les porcelaines de la colonne, qui se trouveraient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui est renfermé dans le fourneau ; aussi assure-t-on que tout y est comme fluide et flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réussissent principalement dans les grotesques et dans la représentation des animaux : les Ouvriers font des canards et des tortues qui flottent sur l'eau. J'ai vu un chat peint au naturel ; on avait mis dans sa tête une petite lampe dont la flamme formait les deux yeux, et l'on m'assura que pendant la nuit les rats en étaient épouvantés. On fait encore ici beaucoup de statues de *Kouan-in* (c'est une Déesse célèbre dans toute la Chine) ; on la représente tenant un enfant entre ses bras, et elle est invoquée par les femmes stériles qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux statues antiques que nous avons de Vénus et de Diane, avec cette différence que les statues de *Kouan-in* sont très-modestes.

Il y a une autre espèce de porcelaine dont l'exécution est très-difficile, et qui par-là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrêmement délié, et la surface en est très-unie au-dedans et au-dehors : cependant on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, et d'autres ornemens semblables. Voici de quelle manière on la travaille : au sortir de dessus la roue on l'applique sur un moule, où sont des gravures

qui s'y impriment en-dedans : en-dehors on la rend le plus fine et le plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau ; après quoi on lui donne l'huile, et on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les Marchands Européens demandent quelquefois aux Ouvriers Chinois des plaques de porcelaines, dont une pièce fasse le dessus d'une table et d'une chaise ou des cadres de tableau : ces ouvrages sont impossibles · les plaques les plus larges et les plus longues sont d'un pied ou environ : si on va au-delà, quelque épaisseur qu'on leur donne, elles se déjettent : l'épaisseur même ne rendrait pas plus facile l'exécution de ces sortes d'ouvrages, et c'est pourquoi au-lieu de rendre ces plaques épaisses, on les fait de deux superficies qu'on unit en laissant le dedans vide : on y met seulement une traverse, et l'on fait aux deux côtés deux ouvertures pour les enchasser dans des ouvrages de menuiserie, ou dans le dossier d'une chaise, ce qui a son agrément.

L'histoire de *King-te-Tching* parle de divers ouvrages ordonnés par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le père de l'Empereur régnant commanda des urnes à-peu-près de la figure des caisses où nous mettons des oranges ; c'était apparemment pour y nourrir de petits poissons rouges, dorés et argentés, ce qui fait un ornement des maisons ; peut-être aussi voulait-il s'en servir pour y prendre le bain, car elles devaient avoir trois pieds et demi de diamètre, et deux pieds et demi de hauteur ; le fond de-

vait être épais d'un demi-pied, et les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de suite à ces ouvrages, et on fit jusqu'à deux cens urnes sans qu'une seule pût réussir. Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte ; chaque plaque devait être haute de trois pieds, large de deux pieds et demi, et épaisse d'un demi-pied : tout cela, disent les anciens de *King-te-Tching*, ne put s'exécuter, et les Mandarins de cette Province présentèrent une Requête à l'Empereur, pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant, les Mandarins qui savent quel est le génie des Européens en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux et curieux, afin de pouvoir présenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre côté, les Chrétiens me pressaient fort de ne point fournir de semblables modèles ; car les Mandarins ne sont pas tout-à-fait si faciles à se rendre que nos Marchands, lorsque les Ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable ; et il y a souvent bien des bastonnades données, avant que le Mandarin abandonne un dessein dont il se promettait de grands avantages.

Comme chaque profession a son Idole particulière, et que la divinité se communique ici aussi facilement que la qualité de Comte et de Marquis se donne en certains pays d'Europe, il n'est pas surprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pou-sa*

(c'est le nom de cette Idole) doit son origine à ces sortes de desseins qu'il est impossible aux Ouvriers d'exécuter. On dit qu'autrefois un Empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modèle qu'il donna : on lui représenta diverses fois que la chose était impossible ; mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les Empereurs sont durant leur vie les Divinités les plus redoutées à la Chine, et ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs desirs. Les Officiers redoublèrent donc leurs soins, et ils usèrent de toute sorte de rigueurs à l'égard des Ouvriers. Ces malheureux dépensaient leur argent, se donnaient bien de la peine, et ne recevaient que des coups. L'un deux, dans un mouvede désespoir, se lança dans le fourneau allumé, et il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisait en sortit, dit-on, parfaitement belle et au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce temps-là cet infortuné passa pour un héros, et il devint dans la suite l'Idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route en vue d'un semblable honneur.

La porcelaine étant dans une si grande estime depuis tant de siècles, peut-être souhaiterait-on savoir en quoi celle des premiers temps diffère de celle de nos jours, et quel est le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ses

Antiquaires, qui se préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois même est naturellement porté à respecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenseurs du travail moderne : mais il n'en est pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la science des temps reculés. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caractères Chinois, mais qui ne marquent aucun point d'histoire ; ainsi les curieux n'y peuvent trouver qu'un goût et des couleurs qui la leur font préférer à celle de nos jours. Je crois avoir ouï dire, lorsque j'étais en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devait avoir été long-temps ensevelie en terre : c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'histoire de *King-te-Tching*, parlant de la plus belle porcelaine des premiers temps, dit qu'elle était si recherchée, qu'à peine le fourneau était-il ouvert, que les Marchands se disputaient à qui serait le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dût être enterrée.

Il est vrai qu'en creusant dans les ruines des vieux bâtimens, et sur-tout en nettoyant de vieux puits abandonnés, on y trouve quelquefois de belles pièces de porcelaine qui y ont été cachées dans des temps de révolution : cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'avisait guères d'enfouir que celle qui était précieuse, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a acquis dans le sein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'est

parce que son ancienne beauté s'est conservée, et cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de grosses sommes pour les moindres ustensiles de simple poterie dont se servaient les Empereurs *Yao* et *Chun*, qui ont régné plusieurs siècles avant la dynastie des *Tang*, auquel temps la porcelaine commença d'être à l'usage des Empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieillissant dans la terre, c'est quelque changement qui se fait dans son coloris, ou si vous voulez, dans son teint, qui fait voir qu'elle est vieille. La même chose arrive au marbre et à l'ivoire, mais moins promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'insinuer si aisément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé dans de vieilles masures des pièces de porcelaine qui étaient probablement fort anciennes, et je n'y ai rien remarqué de particulier : s'il est vrai qu'en vieillissant elles se soient perfectionnées, il faut qu'au sortir des mains de l'Ouvrier elles n'égalassent pas la porcelaine qui se fait maintenant ; mais, ce que je crois, c'est qu'alors, comme à présent, il y avait de la porcelaine de tout prix. Selon les annales de *Kingt-te-Tching*, il y a eu autrefois des urnes qui se vendaient chacune jusqu'à 58 et 59 taëls, c'est-à-dire plus de 80 écus. Combien se seraient-elles vendues en Europe ? Aussi, dit le livre, y avait-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, et la dépense n'y était pas épargnée.

Le Mandarin de *King-te-Tching*, qui

m'honore de son amitié, fait à ses protecteurs de la Cour des présens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui-même. Je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du-moins celle de la basse antiquité; il emploie à cet effet quantité d'Ouvriers. La matière de ces faux *Koutong*, c'est-à-dire de ces antiques contrefaites, est une terre jaunâtre qui se tire d'un endroit assez près de *King-te-Tching*, nommé *Mangan-chan*. Elles sont fort épaisses. Le Mandarin m'a donné une assiette de sa façon qui pèse autant que dix des ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces sortes de porcelaines, sinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en sorte que cette dernière domine : ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un vert de mer. Quand elle a été cuite on la jette dans un bouillon très-gras fait de chapons et d'autre viande : elle s'y cuit une seconde fois, après quoi on la met dans un égoût le plus bourbeux qui se puisse trouver, où on la laisse un mois et davantage. Au sortir de cet égoût elle passe pour être de trois ou quatre cens ans, ou du-moins de la dynastie précédente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur et de cette épaisseur étaient estimées à la Cour. Ces fausses antiques sont encore semblables aux véritables, en ce que lorsqu'on les frappe, elles ne résonnent point, et que si on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une grosse boutique, une petite assiette que j'estime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'assiette un Crucifix entre la Sainte-Vierge et saint Jean : on m'a dit qu'on portait autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis seize à dix-sept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon se servaient de cette industrie durant la persécution, pour avoir des images de nos Mystères : ces porcelaines confondues dans des caisses avec les autres, échappaient à la recherche des ennemis de la Religion : ce pieux artifice aura été découvert dans la suite, et rendu inutile par des recherches plus exactes; et c'est ce qui fait sans doute qu'on a discontinué à *King-te-Tching* ces sortes d'ouvrages.

On est presque aussi curieux à la Chine des verres et des cristaux qui viennent d'Europe, qu'on l'est en Europe des porcelaines de la Chine : cependant, quelque estime qu'en fassent les Chinois, ils n'en sont pas venus encore jusqu'à traverser les mers pour chercher du verre en Europe; ils trouvent que leur porcelaine est plus d'usage : elle souffre les liqueurs chaudes; on peut tenir une tasse de thé bouillant sans se brûler, si on la sait prendre à la Chinoise; ce qu'on ne peut pas faire, même avec une tasse d'argent de la même épaisseur et de la même figure : la porcelaine a son éclat ainsi que le verre; et si elle est moins transparente, elle

est aussi moins fragile ; ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine ; rien ne marque mieux une constitution de parties à-peu-près semblables ; la bonne porcelaine a un son clair comme le verre ; si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble et coudre en quelque sorte des pièces de porcelaine cassées ; c'est même un métier à la Chine : on y voit des Ouvriers uniquement occupés à remettre dans leurs places des pièces brisées : ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelacent un fil de laiton très-délié, et par-là ils mettent la porcelaine en état de servir, sans qu'on s'aperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

Je dois avant que de finir cette lettre, qui vous paraîtra peut-être trop longue, éclaircir un doute que j'ai infailliblement fait naître. J'ai dit qu'il vient sans cesse à *King-te-Tching* des barques chargées de *pe-tun-tse* et de *kao-lin*, et qu'après les avoir purifiés, le marc qui en reste s'accumule à la longue, et forme de fort grands monceaux. J'ai ajouté qu'il y a trois mille fourneaux à *King-te-Tching* ; que ces fourneaux se remplissent de caisses et de porcelaines ; que ces caisses ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, et que souvent toute une fournée est perdue. Il est naturel qu'on me demande après cela quel est l'abîme où, depuis près de treize cens ans, on jette tous ces débris

de porcelaine et de fourneaux, sans qu'il ait encore été comblé.

La situation même de *King-te-Tching*, et la manière dont on l'a construit, donneront l'éclaircissement qu'on souhaite. *King-te-Tching*, qui n'était pas fort étendu dans ses commencemens, s'est extrêmement accru par le grand nombre des édifices qu'on y a bâtis, et qu'on y bâtit encore tous les jours : chaque édifice est environné de murailles : les briques dont ces murailles sont construites, ne sont pas couchées de plat les unes sur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe : les murailles de la Chine ont plus de grâce et moins de solidité. De longues et de larges briques incrustent, pour ainsi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ses côtés, il n'en paraît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, et l'une et l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux, mise au tour de la brique du milieu, lie toutes ces briques ensemble. Les briques sont disposées de la même manière au revers de la muraille ; ces murailles vont en s'étrécissant à mesure qu'elles s'élèvent, de sorte qu'elles n'ont guères au haut que la longueur et la largeur d'une brique ; les éperons ou les briques qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté opposé ; par-là le corps de la muraille est comme une espèce de coffre vide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondemens

peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassés, sur lesquels on verse de la terre délayée, en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout et n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse ; et celles-ci serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'epaisseur des briques qui sont au-dessous. De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres grises, carrées et polies avec le ciseau : ce qui est surprenant, c'est que si l'on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent jusqu'à cent ans ; à la vérité, elles ne portent point le poids de la charpente, qui est soutenue par des colonnes de gros bois ; elles ne servent qu'à environner les bâtimens et les jardins. Si l'on essayait en Europe de faire de ces sortes de murailles à la Chinoise, on ne laisserait pas d'épargner beaucoup, surtout en certains endroits.

On voit déjà ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine et des fourneaux. Il faut ajouter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la rivière qui passe au bas de *King-te-Tching* : il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrain sur la rivière : ces décombres, humectés par la pluie, et battus par les passans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché, ensuite on en fait des rues. Outre cela, dans les grandes crues d'eau, la rivière entraîne beaucoup de ces porcelaines brisées : on dirait que son lit en est tout pavé, ce qui ne laisse pas de ré-

jouir la vue. De tout ce que je viens de dire, il est aisé de juger quel est l'abîme où, depuis tant de siècles, on jette tous ces débris de fourneaux et de porcelaine.

Mais pour peu qu'un Missionnaire ait de zèle, il se présente à son esprit une pensée bien affligeante. Quel est l'abîme, me disje souvent à moi-même, où sont tombés tant de millions d'hommes qui, durant cette longue suite de siècles, ont peuplé *King-te-Tching*. On voit toutes les montagnes des environs couvertes de sépulcres : au bas d'une de ces montagnes, est une fosse fort large, environnée de hautes murailles ; c'est là qu'on jette les corps des pauvres qui n'ont pas de quoi avoir un cercueil, ce qu'on regarde ici comme le plus grand de tous les malheurs ; cet endroit s'appelle *Ouan min-kem*, c'est-à-dire, fosse à l'infini, fosse pour tout un monde. Dans les temps de peste, qui fait presque tous les ans de grands ravages dans un lieu si peuplé, cette large fosse engloutit bien des corps sur lesquels on jette de la chaux vive, pour consumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hiver, les Bonzes, par un acte de charité fort intéressée, car il est précédé d'une bonne quête, viennent retirer les ossemens pour faire place à d'autres, et ils les brûlent durant une espèce de service qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette sorte, les montagnes qui environnent *King-te-Tching*, présentent à la vue la terre où sont rentrés les corps de tant de millions d'hommes qui ont subi le sort de

tous les mortels. Mais, quel est l'abîme où leurs ames sont tombées, et quoi de plus capable d'animer le zèle d'un Missionnaire pour travailler au salut de ces Infidèles, que la perte irréparable de tant d'ames pendant une si longue suite de siècles ! *King-te-Tching* est redevable aux libéralités de M. le Marquis de Broissia, d'une Eglise qui a un troupeau nombreux, lequel s'augmente considérablement chaque année. Plaise au Seigneur de verser de plus-en-plus ses bénédictions sur ces nouveaux Fidèles ! Je les recommande à vos prières : si elles étaient soutenues de quelques secours pour augmenter le nombre des Catéchistes, on serait édifié à la Chine de voir que ce n'est pas seulement le luxe et la cupidité des Européens qui font passer leurs richesses jusqu'à *King-te-Tching* ; mais qu'il se trouve des personnes zélées qui ont des desseins beaucoup plus nobles, que celles qui en font venir des bijoux si fragiles. Je suis avec bien du respect, etc.

EXTRAIT

D'une lettre du Révérend Père Laureati, à M. le Baron de Zea, écrite de Fokien le 26 *Juillet* 1714, *et traduite de l'Italien.*

Il serait difficile, Monsieur, de satisfaire entièrement votre curiosité sur tout ce que vous me demandez ; appliqué par goût, au-

tant que par devoir, à la conversion de mes frères, vous devez bien penser que des travaux de cette nature ne laissent que très-peu de momens aux Missionnaires, jaloux de gagner des ames au Seigneur. Cependant je vais vous faire part, Monsieur, des observations que j'ai faites dans le vaste Pays que j'ai parcouru. Lorsque nos Missions seront un peu tranquilles, je vous écrirai plus amplement sur les différens points que vous me priez d'éclaircir.

La Chine est fertile en toute sorte de grains. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle et du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs, qu'on les donne aux troupeaux; la terre les produit deux ou trois fois chaque année dans la plupart des Provinces, ce qui prouve autant l'industrie des Peuples que la fécondité de la terre.

Il y a plusieurs sortes de fruits, entre autres des poires, des pommes, des coins, des citrons, des limons, des figues appelées bananes, des cannes de sucre, des goyaves, des raisins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots et des cocos; mais on n'y voit ni olives, ni amandes. Les figues qu'on y a transportées d'Europe, n'ont point dégénéré sous ce climat; vous savez, Monsieur, la réputation que les oranges de la Chine se sont acquise en Europe; elles sont ici aussi communes que les pommes en Normandie, et à un si bas prix, que pour dix sous on en peut avoir la charge

d'un cheval. De tous les fruits qui nous sont inconnus, et qui sont communs en ce Pays, le *mangle*, et le *licy* ou *litchy* m'ont paru les meilleurs. Le *mangle* ravit par son odeur; sa chair est jaune, et pleine d'un suc si acide, que les taches qu'il fait sont ineffaçables; on prétend que son noyau est un remède certain contre le flux de sang. Le *litchy* a le goût du raisin muscat; il est de la grosseur d'une prune, ou d'une nèfle; son écorce est rude, quoiqu'elle soit assez fine; sa chair est ferme, et a la couleur d'un raisin dont on a ôté la pelure; le noyau en est gros et noir; quand on a fait sécher ce fruit, il a le goût du raisin sec. Les Chinois en conservent toute l'année, et le mêlent avec le thé, à qui ce fruit donne alors un petit goût d'aigreur fort agréable.

On trouve communément dans toutes les provinces de la Chine des grenades, des grenadilles, des ananas, des avogados et autres fruits semblables, qui croissent dans toutes les Indes, tant Orientales qu'Occidentales. Outre les fruits, la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres, des laitues, des épinards, des choux, et toutes sortes de racines.

Les cannes de sucre se cultivent dans presque toutes les Provinces méridionales, et le sucre-candi ne se vend que quatre sous la livre aux *Européens*, c'est-à-dire, que les naturels du Pays l'achètent à meilleur marché. Le Peuple mange beaucoup de ces cannes, et je suis surpris que l'usage de ce

fruit, qui est pernicieux et nuisible à la santé dans nos Colonies Françaises, ne cause ici aucune maladie.

Il n'y a point de chênes à la Chine, mais il y a une espèce d'arbre que nous appelons arbre de fer, à cause de sa dureté, et qui supplée au défaut du chêne. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers et des cèdres. Les Chinois regardent ce dernier arbre comme nous regardons le cyprès; c'est l'arbre fatal; ils s'en servent pour inhumer les morts.

L'arbre le plus commun et le plus utile est le *bambou*, dont les branches ressemblent à des roseaux. C'est un bois dur et creux, qui a des nœuds et des jointures comme le roseau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaises, des éventails, et mille autres ouvrages qu'ils couvrent d'un beau vernis.

Il y a aussi des herbes et des racines médicinales qui seraient inconnues en Europe, si notre commerce avec les Chinois ne les avait fait connaître. La rhubarbe est la principale et la plus célèbre. Elle se vend ici à un très-bas prix, et il semble que les Chinois n'en connaissent l'usage que pour les teintures jaunes. Je ne saurais leur pardonner de nous vendre cette racine, après en avoir extrait presque toute la vertu par leurs teintures. En effet, quelle vertu n'aurait-elle point, si nous pouvions l'avoir dans toute sa perfection! Je ne parle point du *quina*, du *santum*, si connu en Portugal, et de cent autres racines ou herbes que la Pharmacie emploie quelquefois bien, plus sou-

vent mal-à-propos, à la guérison de nos corps.

On trouve ici plusieurs espèces de cire. Outre celle que forment les abeilles du suc des fleurs, il y en a une autre qui est beaucoup plus blanche, et qui répand une lumière plus claire et plus éclatante. Elle est l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève sur des arbrisseaux à-peu-près comme on élève les vers-à-soie.

Je n'ai pas vu beaucoup de fleurs dans la province de *Fokien ;* mais quand on ne m'aurait pas assuré qu'il y en a de toutes les espèces dans les Provinces plus septentrionales, les ouvrages en broderie où l'on voit des fleurs dont les nuances et les couleurs sont charmantes, me persuaderaient assez qu'il a fallu que la nature en ait produit les modèles.

Les Chinois, à l'imitation de presque tous les Peuples Orientaux, usent de la feuille de bétel, comme du remède souverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'estomac. L'arbrisseau qui porte cette feuille croît comme le lierre, et serpente autour des arbres. Cette feuille est d'une forme longue, ayant le bout pointu et s'élargissant vers la queue ; sa couleur est d'un vert naissant. Ils la couvrent le plus souvent de chaux vive, et mettent au milieu une noix d'*areca* qui ressemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muscade. Ils mâchent continuellement ces feuilles, et ils prétendent que cette composition fortifie les gencives, conforte le cerveau, chasse la bile, nourrit les glandes qui sont autour de la

gorge, et sert de préservatif contre l'asthme, maladie que la chaleur de ce climat rend fort commune dans les Provinces méridionales. Ils portent le bétel et l'*areca* dans des boîtes, et offrent ces feuilles, quand ils se rencontrent, de la même manière que nous offrons le tabac.

Le thé, qui est la boisson favorite des Chinois, s'appelle ici *theca*. Ce sont les feuilles d'un arbuste qui ressemble au grenadier, mais dont l'odeur est plus agréable, quoique le goût en soit plus amer. Je ne vous parlerai point de la manière dont les Chinois préparent cette boisson; personne ne l'ignore aujourd'hui en France, où le thé est devenu autant à la mode que le chocolat l'est en Espagne. J'ai pourtant observé que quoique les Chinois boivent du thé du matin au soir, (car il est rare qu'ils boivent de l'eau froide et pure) ils n'en prennent que très-peu à-la-fois et dans de très-petites tasses. Ils nous regardent comme des gourmands, et prétendent que cette boisson ne nous fait pas tout le bien qu'elle nous ferait si nous en usions à petits coups et souvent.

Le thé le plus excellent croît dans la province de Nankin; je n'en ai vu que deux ou trois plantes dans le jardin du *Tito*, d'*Emoüy*. L'arbrisseau qui le produit s'étend en petites branches: sa fleur tire sur le jaune et a l'odeur de la violette. Cette odeur est sensible lors même que la fleur est sèche. La première feuille naît et se cueille au printemps, parce qu'alors elle est plus molle et

plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, et on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton. On la transporte par-tout l'Empire dans des boîtes de plomb garnies d'osier et de roseaux.

Au-reste, il y a du thé plus ou moins estimé; celui que nous appelons impérial est le plus cher, et à mon avis le moins bon : ses feuilles sont plus larges, mais aussi elles sont plus amères que les feuilles du thé vert ordinaire. Il faut aussi remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur thé, et que celui que nous apportons en Europe, lequel coûte ici 25, 30 et 35 sous la livre, a souvent bouilli plus d'une fois dans les thévères Chinoises. Ils prétendent de plus que l'on doit boire le thé sans sucre, surtout le vert. Ceux qui y trouvent trop d'amertume, se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre-candi, qui suffit pour huit ou dix prises. J'ai éprouvé qu'en effet le thé pris en cette manière était beaucoup plus agréable et même plus sain.

Je ne sais si je dois donner le nom de vin à la liqueur dont ils usent dans leur repas. Elle est faite de riz et d'eau. Je la trouve fort inférieure au cidre et à la bierre, et elle me paraît détestable quand elle est chaude : ils prétendent qu'elle est très-saine. Je me suis néanmoins aperçu que le bon vin leur plaît pour le moins autant qu'à nous.

Quoiqu'ils aient quelques vignes, ils en négligent la culture, soit qu'ils ne sachent pas vendanger, soit que la qualité du ter-

roir ne permette pas que le raisin parvienne à une entière maturité. Ils font chauffer l'eau et le vin et généralement toutes les liqueurs dont ils usent, et ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est accoutumé à boire à la glace dans la province de Pekin, cette coutume n'ayant point encore pénétré dans les Provinces méridionales. Je ne sais si je dois attribuer à cette habitude de boire chaud, la santé dont ils jouissent ; la goutte et la gravelle sont des maux qui leur sont inconnus. Ils ne laissent pourtant pas de boire avec excès de ce vin de riz : ils s'enivrent même assez souvent ; mais ils attendent la nuit, ne pouvant souffrir que le soleil soit témoin de leur intempérance.

Il y a dans cet Empire des mines de divers métaux, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, etc. Outre le cuivre ordinaire, il y en a de blanc, qui est si fin et si purifié, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonais en apportent à la Chine d'une autre espèce, qui est jaune, et qui se vend en lingot ; il a la touche de l'or, et les Chinois s'en servent à plusieurs ouvrages domestiques. On prétend que ce cuivre n'engendre point de vert-de-gris.

L'or de la Chine est moins pur que celui du Brésil ; mais aussi, proportion gardée, on l'achète bien moins cher, et il y a soixante-dix pour cent à gagner, quand on l'apporte en Europe. Les Chinois ont quelques vases d'or ou d'argent, mais ce n'est pas en cela qu'ils font consister leur plus grand luxe.

J'ai ouï dire que les Empereurs Chinois des anciennes races, avaient interdit à ces Peuples le travail des mines d'or, et que le fondement de cette Loi était, qu'il n'était pas naturel de rendre cet Empire florissant, en exposant les Peuples à la mort que causent les vapeurs malignes sortant de la terre. Aujourd'hui l'on est moins scrupuleux, et il est certain que les Chinois font un très-grand commerce d'or ; mais il faut être bien connaisseur pour se fier à eux, à cause de la grande ressemblance qu'il y a entre l'or et ce cuivre jaune du Japon dont j'ai parlé.

Leurs Rois, dit le Père Martini, n'ont jamais voulu permettre qu'on frappât de la monnaie d'or ou d'argent, afin de prévenir les fraudes ordinaires de cette Nation, qui est fort avide. Ils reçoivent et donnent l'or et l'argent au poids, et ils distinguent très-bien s'il est pur ou s'il y a de l'alliage. Quelquefois ils se servent de l'or dans leurs achats ; mais en ce cas il passe pour marchandise et non pour monnaie. De là vient que l'argent est continuellement coupé en petits morceaux.

Il n'y a point d'autres monnaies courantes que certaines pièces de cuivre, plates et rondes, avec un trou carré au milieu, pour les enfiler plus commodément. Tout s'achète et se vend au poids. Le *pic* ou quintal est de cent *catis* ou livres ; le *catis* de seize *taëls* ou onces ; le *taël* de dix *masses* ou gros ; la *masse* de dix *condorins* ou sous ; le *condorin* de dix petits ou deniers qui sont

ces pièces de cuivre. Ainsi il faut mille petits pour faire un taël, dont la valeur est de cinq livres de notre monnaie. Le poids de la Chine surpasse le nôtre de vingt-quatre pour cent.

Chacun porte sa balance et pèse ce qu'il achète et ce qu'il vend ; il faut pour pouvoir s'en servir que les Commis du Houpou l'aient examinée. La balance qui sert aux petites emplettes, ressemble au poids Romain, et on la porte dans un petit étui : elle sert à peser l'argent jusqu'à la concurrence de vingt-cinq taëls.

Les Chinois ont plusieurs manufactures d'étoffes de soie, comme de damas pour meubles et pour habits, des étamines, des gros-de-tours appelés *gour-gourans*, des taffetas, des satins unis et à fleurs, des *lampas*, etc. Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres : cependant leurs teintures sont infiniment meilleures, et leurs couleurs primitives sont à l'épreuve de l'eau. Je crois même que si on voulait faire travailler les Ouvriers dans notre goût, et les payer à proportion de leur travail, ils ne seraient pas inférieurs à ceux de France ; mais on doit considérer que nous achetons plus cher en Europe la soie brute, qu'on ne paie à la Chine les soies mises en œuvre.

Si l'histoire des Chinois est véritable, il paraît qu'ils ont inventé la manière d'élever les vers-à-soie, deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. Je laisse cette question à décider aux personnes curieuses des antiquités

antiquités Chinoises ; je vous dirai seulement, sur la relation de plusieurs de mes Confrères, que la province de *Tche-Kiang* fournit plus de soie que n'en produit toute l'Europe ensemble. Les vers la filent deux fois chaque année, et on la travaille dans les provinces de *Pekin*, de *Nankin* et de *Canton* ; mais je préfère les soieries de *Nankin* à celles de *Canton*, parce qu'elles me semblent plus douces et mieux travaillées, et que les Ouvriers de cette dernière Province mêlent dans leurs étoffes une partie considérable de soie crue et de filoselle.

Comme les Chinois n'ont ni lin ni chanvre, leurs toiles, quoique très-fines, sont faites de fil de coton ou d'ortie. Ils fabriquent aussi des draps fort légers, dont ils se servent en hiver au-lieu d'étoffes de soie. Dans les Provinces du Nord ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moscovites et les Tartares font un grand commerce avec eux.

L'usage de la porcelaine est général par toute la Chine ; mais la plus belle se fabrique à *King-te-Tching*, Bourgade dépendante de *Jao-tcheou-fou*. Ce Bourg où sont les vrais Ouvriers de la porcelaine, est aussi peuplé que les plus grandes Villes de la Chine : il ne lui manque qu'une enceinte de murailles, pour avoir le nom de Ville. On y compte plus d'un million d'ames : il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, et plus de mille cochons, sans parler des autres animaux dont les habitans se nourrissent.

On trouve dans la province de *Nankin* la matière dont on fait la porcelaine ; mais comme les eaux n'y sont pas propres, pour la pétrir on la transporte à *Jao-tcheou*. Les Paysans de ce Bourg fabriquent tous les ouvrages de porcelaine que l'on débite dans ce Royaume. C'est un travail long et pénible, et je ne saurais comprendre comment ils peuvent vendre cette porcelaine à si bas prix. La plus rare et la plus précieuse est la porcelaine jaune ; elle est réservée à l'Empereur. Cette couleur, en quelque ouvrage que ce soit, est affectée au Prince.

Quoique le tabac ne soit pas si généralement en usage à la Chine qu'en Europe, ce Pays en produit néanmoins une très-grande quantité. On ne le réduit point en poudre, parce qu'on ne s'en sert que pour fumer. On cueille les feuilles lorsqu'elles sont bien mûres, et on les carde à-peu-près comme on carde la laine. On les met ensuite sous un pressoir, et on les foule de la même manière que nos Tanneurs foulent les restes du tan dont ils font des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis que nous estimons tant en Europe, sont ici très-communs et à un prix fort modique ; cependant si l'on demandait aux Ouvriers des ouvrages qu'ils n'ont pas coutume de faire, ils se feraient payer très-cher. Le vernis est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine et au Japon. Les Hollandais ont en vain tenté de transporter cette gomme en Europe : elle perd sa force au

bout de six mois. Toutes les tables et les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le riz est la nourriture la plus ordinaire des habitans de la Chine, et ils le préfèrent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, et l'abondance y règne au défaut de la propreté et de la délicatesse. Les vivres sont partout à très-grand marché, à moins que la mauvaise récolte du riz ne fasse renchérir les autres denrées.

Outre la chair de pourceau qui est la plus estimée, et qui est comme la base des meilleurs repas, on trouve des chèvres, des poules, des oies, des canards, des perdrix, des faisans et quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois exposent aussi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'ânesse et de chien. Ce n'est pas qu'ils n'aient des buffles et des bœufs; mais, dans la plupart des Provinces, la superstition ou les besoins de l'agriculture empêchent qu'on ne les tue.

Voici à-peu-près la manière dont ils apprêtent leurs viandes. Ils tirent le suc d'une certaine quantité de chair de pourceau, de poule, de canard, de faisan, etc. et ils se servent de cette substance pour cuire les autres viandes. Ils diversifient ces ragoûts par un mélange d'épiceries et d'herbes fortes. On sert toutes les viandes, coupées par morceaux, dans des jattes de porcelaine, et il est rare qu'on mette sur leurs tables des pièces entières, si ce n'est lorsqu'ils invitent quel-

ques Européens, dont ils veulent, par courtoisie, imiter les usages.

Parmi ces ragoûts si différens des nôtres, il y en a quelques-uns dont vous n'oseriez manger, et dont je me régale quelquefois avec plaisir. Ce sont des nerfs de cerf et des nids d'oiseaux, accommodés d'une manière particulière. Ces nerfs sont exposés au soleil pendant l'été, et conservés avec de la fleur de poivre et du macis. Lorsqu'on veut les apprêter, on les met dans de l'eau de riz pour les amollir, et on les fait cuire dans du jus de chevreau, assaisonné de plusieurs épiceries. Les nids d'oiseaux viennent du Japon, et sont de la grosseur d'un œuf de poule. La matière en est inconnue, mais elle ressemble beaucoup à la mèche qu'on tire du sureau, ou à la pâte filée de Gênes ou de Milan. Le goût en serait insipide, s'il n'était relevé par des épiceries qu'on y mêle : c'est le plat le plus chéri des Chinois. Ils font aussi une certaine pâte de riz qu'ils filent, et que nous appellons *vermicelli* de riz. Ces trois mets sont à mon avis très-supportables. Les fleuves qui arrosent toutes les Provinces de la Chine, les lacs, les étangs et la mer fournissent abondamment toutes sortes de poissons. Les Chinois les font sécher, et ils en font un très-grand commerce. Ils élèvent dans leurs maisons certains petits poissons bigarrés de cent couleurs différentes; leurs écailles sont dorées ou argentées, et leur queue, dont la figure est extraordinaire, est aussi longue que tout leur corps. J'en nourris dans ma Mission,

sans cependant espérer de pouvoir les transporter en Europe, à cause de l'eau douce qu'il faut changer tous les jours, et qui est rare dans les vaisseaux.

Quoique les Chinois aient des brebis et des chèvres, dont ils peuvent traire le lait, ils ne savent point néanmoins faire le beurre, et ils en ignorent absolument le goût et l'usage. J'ai fait enseigner à un jeune Néophyte la manière de le faire par un de nos Matelots, qui est un Paysan des côtes de Bretagne, mais il n'a jamais la couleur et la perfection du nôtre, ce qui procède sans doute de la qualité des pâturages. Au-lieu de beurre ils se servent de sain-doux, ou d'une espèce d'huile qu'ils tirent d'un fruit qui m'est tout-à-fait inconnu, et dont on n'a jamais pu me donner aucune connaissance.

Les chemins publics sont très-bien entretenus, et la quantité des rivières et des lacs, dont ce Pays est arrosé, n'apporte aucune incommodité aux voyageurs, par la précaution qu'on a prise d'opposer des digues aux débordemens des eaux. On se sert rarement de chevaux dans les voyages. On s'embarque dans des bateaux, ou dans des barques longues à rames; et comme le même fleuve parcourt souvent plus d'une Province, il est aisé et commode de voyager.

Dans les Provinces où les rivières sont plus rares ou moins navigables, on se fait porter en chaise à porteur, et on trouve de lieue en lieue des Villages et des Bourgs où l'on change de porteur. Il y a aussi des postes réglées et

disposées de trois en trois milles; mais il n'est pas permis aux particuliers de s'en servir, et elles sont réservées pour les couriers de l'Empereur, et pour les affaires qui concernent le gouvernement public.

Les chevaux Chinois n'ont ni la beauté, ni la vigueur, ni la rapidité des nôtres, et les habitans du Pays ne savent point les dompter; ils les mutilent seulement, et cette opération les rend doux et familiers. Ceux qu'ils destinent aux exercices militaires, sont si timides, qu'ils fuient au hennissement des chevaux Tartares. D'ailleurs, comme ils ne sont point ferrés, la corne de leurs pieds s'use; ensorte que le meilleur cheval à six ans est presque incapable de service.

Les provinces de *Canton*, de *Quang-Si*, de *Hou-Quang*, de *Se-Tchuen* et de *Pé-Tcheli*, sont les plus fécondes en animaux rares et curieux. On y trouve entr'autres une espèce de tigre sans queue, et qui a le corps d'un chien. C'est de tous les animaux le plus féroce et le plus léger à la course. Si l'on en rencontre quelqu'un, et que pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, et à l'instant on en voit arriver plusieurs autres qui, tous ensemble, creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent et le font tomber. Mais les Chinois ont trouvé depuis peu le moyen de s'en défaire; ils s'assemblent vers le soir en certain nombre, et forment une forte palissade dans laquelle ils se renferment; ensuite imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des

environs, et tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Chinois s'arment de flèches et les tuent, sans courir aucun danger.

On voit aussi des couleuvres et des vipères dont le venin est très-présent. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, et que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, et même par les ongles. Mais, comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, à l'instant le poison monte à la tête, et se répandant soudain dans toutes les veines, il cause des défaillances, ensuite le délire et puis la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leur morsure.

Ce qu'on rapporte constamment de l'animal appelé *sinsin*, me fait juger que c'est une espèce de singe que j'ai eu souvent occasion de voir ; il diffère des autres par sa grandeur qui est égale à celle d'un homme d'une taille médiocre, par une plus juste conformité d'actions presque humaines, et par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derrière.

Ce qu'on dit pareillement du *Gin-hiung* ou l'*homme-ours*, qui est dans les déserts de la province de *Chen-Si*, ne doit s'entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton-là, comparés à la grandeur des

hommes. Il n'est pas moins certain que le *ma-lou* ou *cheval-cerf*, n'est qu'une espèce de cerf plus haut et plus long que les chevaux de la province d'*Yunnan*.

Les voyageurs Chinois parlent d'un certain animal qu'ils appellent *cheval-tigre*, et qui ne diffère du cheval qu'en ce qu'il est couvert d'écailles ; il ressemble au tigre par ses ongles, et sur-tout par son humeur sanguinaire, qui le fait sortir de l'eau vers le printemps, pour dévorer les hommes et les animaux.

J'ai suivi presque toute la rivière de *Han*, qui arrose le territoire de *Siang-Yang*, où les Chinois font naître cet animal. J'ai parcouru les montagnes affreuses d'*Yun-Yang*, et je n'y ai ni vu ni entendu parler d'un animal semblable, quoique les gens du Pays ne manquassent pas de me faire remarquer tout ce qui pouvait piquer ma curiosité, et que je m'informasse exactement de tout.

Je suis très-persuadé que cet animal n'existe pas plus que le *Fong-hoang*, dont vous avez sans doute entendu parler. Ce qu'on dit du *Hiang-tchang-tse* ou daim odoriférant, est quelque chose de plus certain. Cet animal se trouve principalement dans les Provinces méridionales. C'est une espèce de daim sans cornes, dont le poil tire sur le noir. Sa bourse, qui est pleine de musc, est composée d'une pellicule très-fine, et couverte d'un poil fort délié. La chair en est bonne à manger, et on la sert sur les meilleures tables.

On met avec raison au rang des beaux oi-

seaux, celui qu'on appelle *Hai-tsing*. Il est fort rare, et l'on n'en prend que dans la province de *Chen-Si*, et dans quelques cantons de la Tartarie. Cet oiseau est comparable à nos plus beaux faucons; mais il est plus gros, plus vigoureux et plus fort. On peut sans témérité le regarder comme le Roi des oiseaux de proie de la Chine et de la Tartarie; car c'est le plus curieux, le plus vif, le plus adroit et le plus courageux : aussi est-il si estimé des Chinois, que quand ils ont le bonheur d'en prendre un, ils le portent à la Cour, l'offrent à l'Empereur qui les récompense généreusement, et le remettent ensuite aux Officiers de la Fauconnerie.

On voit dans la province de Canton, et principalement sur le penchant d'une montagne appelée *Lo-Feou-Chan*, des papillons si estimés, qu'on ne manque jamais de les envoyer à la Cour, où on les fait servir à certains ornemens qu'on fait au Palais. Leurs couleurs sont extraordinairement variées, et d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que les nôtres, et ont les aîles bien plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant le jour, et ils s'y laissent prendre sans peine. Ce n'est que sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même à-peu-près que les chauve-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs aîles.

Je n'ai touché qu'en passant l'article des poissons dans le cours de cette lettre; je vais actuellement vous donner quelque détail

Quant aux autres curiosités naturelles, je me réserve à vous en parler plus amplement dans la suite.

On voit en Chine presque toutes les espèces de poissons que nous avons en Europe. Mais mon dessein n'est pas de les passer en revue ; je me borne à ceux qui sont particuliers au Pays.

Le poisson le plus curieux, sans contredit, est celui qu'on appelle *kin-yu*, ou poisson d'or. On le nourrit dans de petits étangs, dont les maisons de plaisance des Princes et des grands Seigneurs de la Cour sont embellies, ou dans des vases larges et profonds, dont on orne assez communément les cours des maisons. On ne met dans ces bassins que les plus petits qu'on peut trouver : plus ils sont minces et déliés, plus ils paraissent beaux. Ils sont d'un rouge doux et tempéré, et comme semés de poudre d'or, sur-tout vers la queue, qui est à deux ou trois pointes. On en voit aussi d'une blancheur argentée, et d'autres qui sont blancs et semés de taches rouges. Les uns et les autres sont d'une vivacité et d'une agilité surprenantes ; ils aiment à se jouer sur la surface de l'eau ; mais leur petitesse les rend si sensibles aux moindres injures de l'air, et aux secousses même un peu violentes du vase, qu'ils meurent aisément et en grand nombre. Ceux qu'on nourrit dans les étangs sont de diverse grandeur, et on les accoutume à venir sur l'eau au bruit d'une cliquette dont joue celui qui leur porte à manger. Ce qu'il y a d'admirable,

c'est qu'on prétend qu'il ne faut rien leur donner pendant l'hiver, si on veut les entretenir en bon état. Il est certain qu'on les laisse manquer de nourriture pendant trois ou quatre mois que le froid dure. De quoi vivent-ils ? c'est ce qui n'est pas facile à deviner. On peut conjecturer que ceux qui sont sous la glace durant l'hiver, trouvent dans les racines, dont le fond des étangs est plein, ou de petits vers, ou d'autres alimens propres à les nourrir. Mais ceux qu'on retire des cours et qu'on garde l'hiver dans une chambre, sans qu'on prenne le soin de pourvoir à leur subsistance, ne laissent pas, vers le printemps qu'on les remet dans leur ancien bassin, de se jouer avec la même force et la même agilité que l'année précédente.

Je pourrais vous parler ici de certains cancres qu'on trouve entre les bords de la mer de *Cao Tcheou*, et de l'île de *Hainan ;* ils se changent en pierre et conservent cependant leur figure naturelle : mais c'est une chose commune en Europe, où ces sortes de pétrifications ne sont pas rares. Les Médecins Chinois attribuent à celle-ci une vertu que nous ne reconnaissons pas dans les nôtres : ils l'emploient volontiers comme un remède propre à chasser les fièvres chaudes et aiguës ; c'est ce qu'il faudrait vérifier par des expériences qui servissent à déterminer, au-moins en gros, quel degré de force peut avoir ce remède.

J'ai vu sur les bords de la mer de *Fo-kien* un poisson appelé *Hai-seng*. Je le pris

d'abord pour un rouleau de matière inanimée ; mais l'ayant fait couper en deux par des Matelots Chinois, ils me dirent tous qu'il était vivant. Je le jetai aussitôt dans un bassin, il y nagea, et vécut même encore assez long-temps. Ces Matelots m'ajoutèrent que cet animal avait quatre yeux, six pieds et une figure semblable à celle du foie de l'homme. Mais quelque soin que je prisse à le bien observer, je ne distinguai que deux endroits, par où il paraissait voir ; car il témoignait de la frayeur, lorsqu'on lui passait la main dans ces endroits. Si l'on veut regarder comme des pieds tout ce qui lui sert à se mouvoir, on doit en compter autant qu'il a sur le corps de petites excroissances qui sont comme des boutons. Il n'a ni épines ni os ; il meurt dès qu'on le presse. On le conserve aisément, sans qu'il soit besoin d'autre chose que d'un peu de sel. C'est en cet état qu'on le transporte par-tout l'Empire, comme un mets estimable : peut-être l'est-il en effet au goût des Chinois, quoiqu'il ne paraisse pas tel au nôtre.

Les Européens n'en peuvent soutenir la vue, à cause de sa laideur et de sa difformité, et c'est peut-être ce qui leur a donné une si forte répugnance à manger de ce poisson.

Outre le poisson doré dont je vous ai fait la description, il en est une autre espèce qui lui ressemble beaucoup, soit pour la grandeur, soit pour la vivacité, soit pour la couleur, soit enfin pour la forme. Ce pois-

son s'appelle *Hoa-hien*, du nom de la petite ville de *Tchang-hoa-hien*, dépendante de *Han-Tcheou*, et située au trentième degré vingt-trois minutes de latitude. Près de cette Ville est un petit lac, qui fournit le poisson dont je parle; son écaille est d'un jaune clair et pâle; mais les taches rougeâtres dont il est semé relèvent beaucoup sa couleur. Il est environ de la longueur du poisson d'or: sa nature est à-peu-près la même; mais son prix est bien différent, vu son extraordinaire rareté. On le met enfin dans un vase, où on a grand soin de lui donner chaque jour une certaine quantité de nourriture: ce vase doit être fermé pendant l'hiver; on y laisse cependant une petite ouverture, soit pour en changer l'eau, soit pour y renouveler l'air, soit pour y laisser pénétrer la chaleur de l'appartement où il est.

On dirait que ce poisson connaît celui qui est chargé de lui apporter à manger, tant il est prompt à sortir du fond de l'eau dès qu'il sent qu'il arrive. J'ai vu de très-grands Seigneurs prendre plaisir à lui donner de la nourriture de leur propre main, et passer des deux et trois heures à considérer l'agilité de ses mouvemens et de ses différens petits jeux.

Ce poisson passe pour être très-fécond. Quand on voit ses œufs surnager, on cesse de changer l'eau du vase, et on les ramasse avec toutes les précautions possibles; on les conserve avec soin, et la chaleur de la saison ne manque jamais de les faire éclore.

Je vous ai parlé autrefois, Monsieur, du grand fleuve *Yang-tse-Kiang*. C'est de là que les Chinois tirent tous leurs poissons. En certains temps de l'année il s'assemble un nombre prodigieux de barques pour y acheter des semences de poisson. Vers le mois de Mai, les gens du Pays barrent le fleuve en différens endroits avec des nattes et des claies l'espace d'environ dix lieues, et ne laissent que ce qu'il faut pour le passage des barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies ; ils savent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien de bien sensible dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semence, et en remplissent quantité de vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce temps-là plusieurs Marchands viennent avec des barques pour l'acheter, et la transporter dans diverses Provinces ; mais ils ont soin de l'agiter de temps-en-temps, et ils se relèvent les uns les autres pour cette opération. Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers et des étangs domestiques. Au bout de quelques jours on aperçoit dans l'eau des semences semblables à de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler quelle est leur espèce ; ce n'est qu'avec le temps qu'on la distingue. Le gain va souvent au centuple de la dépense, car le Peuple ne se nourrit pour ainsi dire que de poisson.

Vous m'avez demandé, Monsieur, dans votre dernière lettre quelques détails intéressans sur l'état de la Religion à *Emouy*, où

j'ai fait quelque temps ma résidence. Je voudrais bien satisfaire votre piété. Mais comme il n'a point encore plu à Dieu de répandre ses bénédictions sur les travaux de son serviteur, je ne puis que vous tracer un tableau affligeant des progrès de l'Idolâtrie dans cette chère et malheureuse contrée.

Je ne crois pas, Monsieur, que dans le reste de l'Asie la superstition ait érigé à l'esprit de mensonge de si beaux Temples, que dans ce Pays-ci. Les plus magnifiques sont au-dehors des Villes, et on commet aux Bonzes qui les habitent le soin de les entretenir. Ces édifices ou Pagodes sont plus ou moins grands, selon les richesses ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils sont ordinairement situés sur le côteau des montagnes, et il semble que dans la construction de leurs Pagodes, les Chinois veuillent tout devoir à l'art et rien à la nature. Quoique les montagnes soient arides, les Bonzes entretiennent dans ces Pagodes un printemps éternel. Ce sont des solitudes charmantes; tout y est pratiqué avec tant d'ordre que le goût le plus bizarre n'y trouve rien à desirer, soit pour la fraîcheur, qui est un agrément essentiel pour un climat si chaud, soit pour la commodité. Ils font couler les eaux du haut des montagnes par plusieurs canaux, et ils les distribuent aux environs et dans l'intérieur de la Pagode, où il y a des bassins et des fontaines pour les recevoir. Ils plantent des bosquets et des

avenues d'arbres dont l'hiver semble respecter les feuilles. Je me contenterai de vous faire une courte description de la Pagode principale de l'île d'*Emouy*, parce que tous ces édifices ont beaucoup de rapport les uns aux autres quant à la situation et à l'architecture.

La grande Pagode d'Emouy est à deux milles de la Ville, et est située dans une plaine qui se termine d'un côté à la mer et de l'autre à une montagne fort haute. La mer, par différens canaux, forme devant ce Temple une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours vert. La face de cet édifice est de trente toises; le portail est grand et orné de figures en relief, qui sont les ornemens les plus ordinaires de l'architecture Chinoise. On trouve en entrant un vaste portique pavé de grandes pierres carrées et polies, au milieu duquel il y a un Autel où l'on voit une statue de bronze dorée, qui représente *Foé*, sous la figure d'un colosse assis les jambes croisées. Aux quatre angles de ce portique, il y a quatre autres statues qui ont dix-huit pieds de hauteur quoiqu'elles soient représentées assises : elles n'ont rien de régulier; mais on ne peut assez en admirer la dorure. Chacun de ces colosses est fait d'un seul morceau de pierre : ils ont en main différens symboles qui désignent leurs qualités, comme autrefois, dans Rome païenne, le trident et le caducée désignaient Neptune et Mercure. L'un tient entre ses bras un serpent qui fait plusieurs replis autour de son

corps ; l'autre tient un arc bandé et un carquois ; les deux autres ont, l'un une espèce de hache d'armes, l'autre une guitare, ou quelque chose d'approchant.

En sortant de ce portique, on entre dans une avant-cour carrée, et pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur et quatre de largeur. Il y a aux quatre côtés de cette cour quatre pavillons qui se terminent en dômes, et qui se communiquent par un corridor qui règne tout autour. Dans l'un il y a une cloche qui a dix pieds de diamètre ; on ne peut trop admirer la charpente qui sert de support à cette lourde masse. Dans l'autre il y a un tambour d'une grandeur démesurée et qui sert aux Bonzes à annoncer les jours de la nouvelle et pleine lune. Il faut remarquer que le battant des cloches Chinoises est en-dehors, et qu'il est fait de bois en forme de marteau. Les deux autres pavillons renferment les ornemens du Temple, et servent souvent de retraite aux voyageurs que les Bonzes sont obligés de recevoir et de loger.

Au milieu de cette cour on voit une grande tour isolée qui se termine aussi en dôme ; on y monte par un escalier construit de belles pierres, lequel règne tout au tour. Au milieu du dôme, il y a un Temple dont la figure est carrée. On y admire une grande propreté ; la voûte est ornée de mosaïques, et les murailles sont revêtues de figures de pierre en relief qui représentent des animaux et des monstres. Les colonnes qui sou-

tiennent le toit de cet édifice sont de bois vernissé ; et aux jours solennels on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le Temple est pavé de petits coquillages qui, par un assemblage curieux, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs, etc.

Les Bonzes brûlent continuellement des parfums sur l'Autel et entretiennent le feu des lampes qui sont pendues à la voûte du Temple ; à l'une des extrémités de l'Autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, et qui rend un son lugubre. A l'autre extrémité il y a une machine de bois creuse et faite en ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire, que le son de l'un et de l'autre instrument accompagne leurs voix lorsqu'ils chantent les louanges de l'Idole tutélaire de la Pagode.

Le Dieu *Poussa* est placé au milieu de cet Autel : il a pour base une fleur de bronze doré, et il tient un jeune enfant entre ses bras. Plusieurs Idoles (qui sont sans doute des Dieux subalternes) sont rangées autour de lui, et marquent par leurs attitudes leur respect et leur vénération.

Les Bonzes ont aussi tracé sur les murs de ce Temple plusieurs caractères hiéroglyphiques à la louange de *Poussa*. On y voit un tableau historique ou allégorique peint à la fresque, qui représente un étang de feu où semblent nager plusieurs hommes, les uns portés sur des monstres, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination du peintre ; les autres environnés de toutes parts de dra-

gons et de serpens aîlés. On aperçoit au milieu du gouffre un rocher escarpé, au haut duquel le Dieu est assis, tenant un enfant entre ses bras, qui semble appeler tous ceux qui sont dans les flammes de l'étang ; mais un vieillard, dont les oreilles sont pendantes, et qui a des cornes à la tête, les empêche de s'élever jusqu'à la cîme du rocher, et paraît vouloir les écarter à coups de massue. Ce redoutable vieillard sera sans doute quelqu'un de ces Dieux ou génies malfesans dont je vous ai déjà parlé. Au-reste, les Bonzes ne surent répondre aux questions que je leur fis à l'occasion de ce tableau.

Il y a derrière l'Autel une espèce de bibliothèque, dont les livres traitent du culte des Idoles, et du sacrifice qu'on a coutume de faire dans cette Pagode.

Lorsqu'on est descendu de ce dôme, on traverse la cour, et on entre dans une espèce de galerie dont les murs sont lambrissés. J'y comptai vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentaient vingt-quatre Philosophes, anciens Disciples de Confucius : au bout de cette galerie on trouve une grande salle qui est le réfectoire des Bonzes : on traverse ensuite un assez grand appartement, et on entre enfin dans le Temple de *Fo*, où l'on monte par un grand escalier de pierre. Il est orné de vases de fleurs artificielles, ouvrage dans lequel les Chinois excellent, et l'on y trouve les mêmes instrumens de musique et les autres ornemens dont j'ai déjà fait mention. On ne voit la statue du Dieu qu'à tra-

vers une gaze noire qui forme une espèce de voile ou rideau devant l'Autel ; le reste de la Pagode consiste en plusieurs grandes chambres fort propres, mais mal percées ; les jardins et les bosquets sont pratiqués sur le côteau de la montagne, et l'on a taillé dans le roc des grottes charmantes, où l'on peut se mettre à l'abri des chaleurs excessives du climat.

J'ai souvent visité les Bonzes de cette Pagode, et ils ont toujours paru me recevoir avec plaisir : on peut entrer librement dans leurs Temples, mais il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni entrer dans les appartemens, où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes, sur-tout lorsqu'on est mal accompagné ; car les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous des peines rigoureuses, et qui en gardent souvent dans des lieux secrets, pourraient, dans la crainte d'être accusés, se venger d'une curiosité trop indiscrète.

Il y a plusieurs autres Pagodes de cette espèce aux environs et dans l'enceinte d'*Emouy* : il y en a une entr'autres qu'on appelle Pagode des dix mille pierres, parce qu'elle est bâtie sur le penchant d'une montagne où l'on a compté un pareil nombre de petits rochers, sous lesquels les Bonzes ont pratiqué des grottes et des réduits très-agréables. On y voit régner une certaine simplicité champêtre qui plaît et qui charme.

Quoique les Bonzes soient les amis et les confidens des Dieux, ils sont cependant fort

méprisés à la Chine, et les Peuples, qui dans leur idolâtrie n'ont aucun système bien suivi, ne respectent pas plus la divinité que le Ministre. Ils sont tirés de la lie du Peuple, et lorsqu'ils ont amassé quelque somme d'argent, ils achètent des esclaves dont ils font des Disciples, qui sont ensuite leurs successeurs; car il est bien rare qu'un Chinois un peu à son aise embrasse cette profession.

Les Bonzes ont des supérieurs et des dignités parmi eux; et pour être initié aux mystères extravagans de leur secte, il faut passer par un très-rude Noviciat. Celui qui postule pour l'état de Bonze, est obligé de laisser croître sa barbe et ses cheveux pendant un an, de porter une robe déchirée, et d'aller de porte en porte chanter les louanges des Idoles auxquelles il se consacre. Il s'acquitte de ce devoir sans lever les yeux; et la populace, pour éprouver sa vocation, ou pour l'en détourner, l'accable ordinairement de sarcasmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton, et l'humble candidat souffre tout avec une patience qui mériterait un objet plus noble. Il ne mange, durant une année, aucune chose qui ait eu vie; il est pâle, maigre, défiguré: si le sommeil, auquel il résiste constamment, le surprend quelquefois, un Compagnon impitoyable le réveille aussitôt; en un mot, rien n'est comparable aux tourmens qu'on lui fait endurer.

Lorsque le jour est arrivé où il doit pren-

dre l'habit, les Bonzes des Pagodes voisines s'assemblent, et se prosternant tous devant l'Idole, ils récitent à haute voix, comme s'ils psalmodiaient, des prières dont souvent ils n'entendent pas le sens : ils ont une espèce de chapelet autour du cou, dont les grains sont très-gros, et qui ressemble aux nôtres, à la réserve de la croix, dont ils n'ont pas le bonheur de connaître le mystère ; ensuite ils entonnent je ne sais quelles hymnes, et accompagnent leur chant du son de plusieurs petites clochettes.

Cependant le Novice, prosterné la face contre terre à l'entrée du Temple, attend la fin de ces cérémonies, pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les Bonzes le conduisent aux pieds de l'Autel, et lui mettent une longue robe grise, que j'ose dire être semblable, quant à la forme, aux robes ou manteaux de nos Religieux d'Europe, le capuchon et la couleur à part. On lui met aussi sur la tête un bonnet de carton, sans bords, doublé de toile grise ou noire, et la fonction finit par l'accolade. Le Novice régale ensuite tous les Bonzes, et l'ivresse, qui succède à ce repas, termine cette cérémonie.

Ils sont obligés de garder la continence ; mais, malgré les punitions attachées au commerce des femmes, ils cherchent sans cesse les occasions de satisfaire leurs passions, et au défaut de femmes, ces scélérats recourent à d'autres objets pour assouvir leur brutalité. Leur extérieur grave et composé ca-

che souvent une ame noire, abandonnée à toutes sortes de vices. Ils sont moins persuadés de l'existence de leurs ridicules divinités, que les Chinois mêmes, qui ne se piquent pas d'une foi bien vive, ni d'une dévotion bien grande. Ils n'affectent une vie retirée et solitaire que pour mieux surprendre la crédulité du vulgaire, laquelle est en effet leur unique ressource.

Lorsqu'ils se sont enrichis dans cette indigne profession, ils peuvent la quitter et en embrasser une autre ; mais le changement d'état ne peut effacer la mauvaise réputation qu'ils se sont acquise. Etrange aveuglement de ces Peuples, d'adorer des dieux dont ils méprisent les ministres, et de marquer d'infamie ceux qui s'attachent plus étroitement à leur culte !

Quoique l'art de deviner soit fort commun à la Chine, comme je l'ai déjà remarqué, les Bonzes néanmoins se l'attribuent par excellence, et croient être les véritables et seuls organes des volontés du destin. La plus grande superstition des Chinois consiste à consulter les dieux et les hommes sur le succès heureux ou malheureux de leurs affaires.

S'ils sont malades, ils veulent connaître la durée de leur maladie ; et pour cet effet, ils consultent la divinité bienfesante, dont l'attribut est d'en procurer la guérison. Ils viennent dans une Pagode, après avoir présenté à l'Idole plusieurs mets différens, dont les Bonzes profitent ; ils se prosternent la

face contre terre, tandis que le Bonze principal fait brûler du papier doré dans une urne de bronze, et prépare plusieurs petits bâtons, sur lesquels est écrite la bonne ou mauvaise fortune. Après les avoir brouillés, ils en tirent un du fond d'un sac ou d'une boîte; si la décision de l'oracle ne leur plaît pas, ils recommencent, et sont obligés de s'en tenir à cette seconde décision, favorable ou contraire. C'est ainsi que parmi eux le hasard décide de l'avenir.

Un Bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, est puni très-sévèrement: ses confrères sont ses bourreaux, et vengent en apparence l'injure faite à leur Religion, en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes, ou qu'ils brûlent de commettre. On met au cou du coupable un ais fort pesant, et on le traîne par la Ville pendant une lune entière, en le frappant continuellement. Au-reste, ces châtimens sont rares, et les Bonzes ont autant d'adresse à cacher leurs passions, que d'avidité à la satisfaire.

Il y avait autrefois près de *Fotcheou*, (Ville où réside le Père de Zea) une Pagode fameuse, où demeuraient les Bonzes les plus distingués de la Province. La fille d'un Docteur Chinois, allant à la maison de campagne de son père, suivie de deux servantes, et portée, suivant l'usage du Pays, dans une chaise couverte, eut la curiosité d'entrer dans le Temple, et envoya prier les Bonzes de se retirer, tandis qu'elle y ferait sa prière. Le Bonze principal, curieux
de

de voir cette jeune personne, se cacha derrière l'Autel; il ne la vit que trop, et il en devint si épris, que son imagination échauffée écarta l'idée du péril, et ne lui montra que la facilité qu'il y avait à enlever une fille faible et mal accompagnée. L'exécution suivit de près le projet. Il ordonna aux autres Bonzes, ses confidens, d'arrêter les deux suivantes, et il ravit cette fille malgré ses cris et ses larmes.

Le Docteur n'ignora pas long-temps l'absence de sa fille; il sut qu'elle était entrée dans la Pagode, et qu'elle y avait disparu. Les Bonzes répondirent à toutes les demandes qu'il fit, qu'il était bien vrai qu'elle avait visité la Pagode, mais qu'elle en était sortie après avoir fait sa prière. Le Docteur, élevé dans le mépris pour les Bonzes, comme le sont tous les Lettrés, qui se mettent au-dessus de la sotte crédulité du vulgaire, s'adressa au Général des Tartares de cette Province, et lui demanda justice contre les ravisseurs de sa fille. Les Bonzes, s'imaginant trouver dans ces deux hommes une confiance aveugle, leur dirent que *Fo*, étant devenu amoureux de la jeune fille, l'avait enlevée. Le Bonze, auteur du rapt, voulut ensuite, par une harangue fort pathétique, faire comprendre au Docteur combien *Fo* avait fait d'honneur à toute sa famille, en jugeant sa fille digne de sa tendresse et de sa société; mais le Général Tartare, sans s'amuser à ces fables, s'étant mis à examiner curieusement tous les réduits les plus cachés

de la Pagode, entendit quelques cris confus sortir du fond d'un rocher : il s'avança vers ce lieu, et aperçut une porte de fer qui fermait l'entrée d'une grotte : l'ayant fait abattre, il entra dans un lieu souterrain, où il trouva la fille du Docteur, et plus de trente autres femmes qui s'y trouvaient renfermées. Elles sortirent de leur prison et de la Pagode, et aussitôt après, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de cet édifice, et brûla le Temple, les Autels, les Dieux et leurs infames Ministres.

Le culte que les Bonzes rendent aux Idoles, ne s'étend pas loin. Uniquement occupés à entretenir les lampes des Pagodes, et à recevoir ceux qui viennent faire leurs prières, ils mènent une vie molle et voluptueuse. La plupart d'entr'eux n'ont aucun revenu fixe, et ils vont de porte en porte, une clochette à la main, mendier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un Chinois fait quelque fête en l'honneur de l'Idole qu'il garde dans sa maison, il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, portent l'Idole par les rues : ils marchent deux-à-deux, tenant en main plusieurs banderoles, garnies de sonnettes, et le Peuple les suit par curiosité bien plus que par dévotion. Au jour de la nouvelle et pleine lune, ils se lèvent pendant la nuit et récitent des prières. Il m'a semblé qu'ils répétaient toujours la même chose, avec autant de modestie et de dévotion que s'ils avaient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affectent une grande humilité dans

les premiers complimens qu'ils se font dans leurs visites ; ils se prosternent les uns devant les autres ; ils se régalent ensuite, et s'enivrent le plus souvent ; ensorte que la visite, qui commence par les complimens, finit presque toujours par les invectives.

Tel est, Monsieur, le déplorable aveuglement d'un Peuple, à la conversion duquel tant de zélés Missionnaires travaillent depuis si long-temps. S'ils n'ont point encore réussi à le tirer des épaisses ténèbres où il est plongé, c'est que le temps des miséricordes n'est point venu pour lui ; le Seigneur nous réserve d'autres fatigues, et après avoir éprouvé notre constance, nous espérons qu'il la couronnera un jour par la conversion entière de cette Nation. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du Père Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

A Pekin, le 27 Mars 1715.

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a un mois, de *Geho-ell*, et je vous mandais que le Frère Bernard Rhodes, âgé de plus de soixante-dix ans, n'était plus en état de continuer ses longs voyages de Tartarie, à la suite de l'Empereur. Je ne savais pas

pour lors que c'était là le dernier voyage que nous ferions ensemble. Le Seigneur a voulu le récompenser et nous affliger, en l'enlevant le dixième de ce mois, à une journée de Pekin. Cette perte a été très-sensible, non-seulement aux Missionnaires et aux Chrétiens, mais encore aux Infidèles.

Avant que d'entrer dans cette Mission, il avait déjà passé plusieurs années dans celle des Indes. Les Hollandais ayant assiégé et pris Pondichery, il fut fait prisonnier de guerre avec le feu Père Tachard, et conduit en Hollande aux prisons d'Amsterdam, où il attendit patiemment l'échange des prisonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il se consacra de nouveau aux Missions, et après tant de fatigues essuyées, il ne balança point d'entreprendre le voyage de la Chine, et plus long et plus dangereux que ceux qu'il avait faits. Il s'embarqua donc avec le Père Pelisson, sur un petit bâtiment, nommé le petit Saint-Jean : ils passèrent au Brésil, de là ils touchèrent à l'île d'Anjouan. Des Flibustiers qui occupaient l'Ile, ayant pris ce qu'ils avaient, ils continuèrent comme ils purent leur voyage jusqu'aux Indes. L'année suivante ils s'embarquèrent sur des vaisseaux Anglais, et ils arrivèrent heureusement, l'an 1699, à *Hia-men*, qui est un Port de la province de *Fo-kien*, d'où le Frère Rhodes fut conduit à la Cour par les Mandarins, que l'Empereur avait chargés de cette commission.

La douceur, la modestie, et l'humilité

qui éclataient dans ses discours et dans ses actions, lui attirèrent d'abord l'estime et l'amitié des Chinois: mais quand ses talens furent connus, et que l'expérience eût fait voir quelle était son habileté dans la chirurgie, dans la pharmacie, et même dans la connaissance du pouls et et des maladies, on l'estima bien davantage. L'Empereur lui confia plusieurs malades auxquels il s'intéressait, et que les Médecins Chinois n'avaient pu guérir. Le Frère Rhodes leur rendit la santé, et l'Empereur témoigna combien il en était satisfait.

Les Mandarins du Palais qui étaient chargés de rendre compte à l'Empereur des cures que fesait le Frère Rhodes, revinrent bientôt de la folle prévention qu'ont presque tous les Chinois contre les Médecins étrangers; prévention que les Médecins de la Chine ont grand soin d'entretenir. Ils le prièrent de voir quelques-uns de leurs domestiques qui étaient malades, et ils furent si contens de ses services, que dans la suite ils mirent en lui leur confiance, et ne voulurent point avoir d'autre Médecin. « Qu'il y a de différence, me » disaient-ils souvent, entre ce Médecin » Européen et les Médecins de notre Nation! » Ceux-ci mentent hardiment, et entre- » prennent également, au grand péril des » malades, de donner des remèdes pour » des maladies qu'ils ne connaissent pas, » comme pour celles qu'ils connaissent. Si » l'on paraît se défier de leurs ordonnances, » ils nous inondent d'un déluge de mots

» barbares, auxquels nous ne comprenons » rien. En un mot, ils n'ont que le talent » et l'adresse de tirer une bonne somme du » malade avant que de l'envoyer au tombeau. » Celui-là au-contraire parle peu, promet » peu, et fait beaucoup. S'il dit qu'il n'y a » rien à craindre, nous pouvons compter » sur ce qu'il nous dit, et il ne se trompe » point. S'il a de la peine à nous répondre, » s'il a un air triste, c'est un signe de mort; » et une continuelle expérience nous a con- » vaincus de la certitude avec laquelle il » prononçait sur les diverses maladies. Mais » ce que nous admirons davantage, c'est sa » patience et sa douceur : rien ne le rebute, » il est toujours le même. Sa charité s'étend » indifféremment à tout le monde, aux pau- » vres comme aux riches. Au sortir de nos » appartemens, il va dans nos écuries visi- » ter nos Domestiques : il les traite, il les » console, il les guérit. La seule chose qui » nous fait de la peine, c'est que nous ne » saurions l'engager à recevoir la moindre » bagatelle : lui en faire seulement la pro- » position, c'est le chagriner, c'est l'obliger » de prendre la fuite. »

En effet, il visitait encore plus volontiers les pauvres que les grands Seigneurs : il quittait tout dès qu'ils le demandaient. Quand il n'avait plus de remèdes, il en composait exprès pour eux. Plusieurs venaient à notre porte en demander, il ne refusait personne; il en laissait à distribuer pendant son absence. Des familles entières doivent leur con-

servation à ses soins charitables. A combien de petits enfans, même du sang Royal, n'a-t-il pas ouvert la porte du Ciel quand il ne pouvait pas leur rendre la santé du corps par le moyen de ses remèdes?

Je me suis trouvé avec lui à la suite de l'Empereur dans plus de dix voyages, dont la plupart ont été de six mois. C'est là qu'il exerçait sa profession selon l'étendue de son zèle. J'étais témoin qu'il était occupé presque tout le jour à traiter les pauvres malades; car combien n'y en a-t-il pas dans une suite de plus de trente mille personnes? Et parmi ces malades, ceux qui fesaient le plus d'horreur et qui causaient le plus de dégoût, étaient les premiers objets de sa charité. J'ai entendu plus d'une fois les Chinois se récrier avec admiration: « Ah! qu'il est extraordinaire » de voir un étranger faire gratuitement ce » que nos Médecins les plus intéressés ne » feraient pas même pour de l'argent! » Un homme de qualité, qui est Idolâtre, me dit un jour qu'il était grand dommage que le Frère Rhodes ne fût pas Chinois; « S'il » était né parmi nous, disait-il, ce serait » un grand Saint, et on élèverait plus d'un » monument à sa gloire ». Je pris de là occasion de lui expliquer les motifs bien plus relevés qui fesaient agir le Frère Rhodes, et je m'étendis assez au long sur les vues qui nous avaient portés à quitter notre terre natale pour venir à la Chine. Ce que je lui dis lui parut admirable: il nous donna de grands éloges; mais il n'alla pas plus

loin, et il ne songea nullement à se convertir.

C'est sur-tout dans ce dernier voyage que le Frère Rhodes a travaillé au-delà de ses forces. Jamais il n'y eut plus de malades; en moins de quatre mois il épuisa les caisses pleines de remèdes que l'Empereur avait fait apporter à *Geho-ell* selon sa coutume : il en donna des siens, et ceux-ci ayant manqué, il en fit venir d'autres de notre maison de Pekin. Vers la fin du mois de Juin jusqu'au 25 Juillet, l'Empereur eut une tumeur fâcheuse sur la lèvre supérieure. Il appela le Frère Rhodes pour le traiter, et moi pour lui servir d'interprète : quelques années auparavant il avait donné des preuves de son habileté, en guérissant Sa Majesté de violentes palpitations de cœur qui fesaient craindre pour sa vie, et auxquelles la Médecine Chinoise n'avait point de remèdes. Le Frère Rhodes s'acquitta de ce nouveau devoir à la satisfaction de l'Empereur, qui fut parfaitement guéri. Mais lui-même il se trouva incommodé de ce qu'il avait eu à souffrir pendant le temps que dura cette cure. Il lui fallait depuis le matin jusqu'à la nuit demeurer dans le Palais, resserré dans une petite chambre, pour éviter de voir les femmes et d'en être vu, marcher à pied une demi-lieue lorsqu'il venait au Palais et qu'il en sortait, et cela durant les plus grandes chaleurs de l'été. Ces fatigues affaiblirent extrêmement un vieillard qui était déjà très-infirme. Cependant il se trouva mieux vers

la mi-Octobre : c'était le temps auquel l'Empereur avait accoutumé de retourner à Pekin : mais des raisons particulières l'obligèrent cette année-là à prolonger son voyage de quinze jours. La saison changea tout-à-coup ; le vent de Nord commença à souffler, et en peu de jours tout fut glacé à *Geho-ell.* Le Frère Rhodes fut saisi d'un froid si subit, qu'il lui prit un catarre accompagné de fièvre. Il ne laissait pas de traiter les malades, et l'on s'empressait d'autant plus à avoir recours à lui, que le départ de l'Empereur était plus proche. Je lui proposai d'user de quelques remèdes. « Je ferai ce qu'il vous plaira, me » répondit-il ; mais si vous voulez que je » vous dise franchement ce que je pense, » je crois les remèdes inutiles : mes voyages » de Tartarie sont finis, et il faut me pré- » parer à celui de l'éternité. »

Bien qu'il se disposât depuis long-temps à la mort, et que sa vie ne fût qu'un exercice continuel de charité et d'oraison, il se confessa le Vendredi, et reçut Notre-Seigneur dans la petite Chapelle où je disais la Messe. Le Dimanche il fit la même chose, et le Mardi suivant nous partîmes. Deux jours après se trouvant extrêmement faible, il me fit une confession générale avec les sentimens d'un prédestiné, et avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu. L'Empereur lui fit prendre le devant, et ordonna au Père Tillisk, Jésuite Allemand, de l'accompagner. Sa Majesté me retint auprès d'elle, parce que sachant mieux la langue

Chinoise, j'étais plus en état de lui répondre. Le mal augmenta de plus-en-plus, et sa faiblesse devint extrême. Il conserva néanmoins la connaissance jusqu'au dernier soupir. Il mourut le 10 de Novembre à huit heures du matin en récitant les Litanies de la Sainte-Vierge, et n'étant qu'à une journée de Pekin.

Le Père Tillisk fit porter le corps au lieu destiné à notre sépulture, qui est hors de la Ville. Tous les Jésuites de Pekin allèrent le recevoir, et après les prières ordinaires, ils l'enterrèrent le 25.e du même mois : les pleurs et les gémissemens d'une foule de Chrétiens et d'Infidèles redoublèrent la doûleur que nous avions de le perdre. Ce qui nous console, c'est que nous sommes persuadés qu'il est allé recevoir la récompense de ses longs travaux et de sa sainte vie. Il était doux, modeste, humble, patient, fidèle observateur de nos règles, affable, toujours prêt à obliger, infatigable dans le travail et dans le soin qu'il prenait des pauvres. Enfin, pendant seize ans que j'ai vécu avec lui, je n'ai jamais vu personne qui ne m'ait fait son éloge.

A mon retour de Tartarie j'ai lu dans le dixième volume des Lettres édifiantes et curieuses un extrait d'une de mes lettres, dans laquelle je parlais d'une Mission naissante que j'avais formée à *Coupe-keu* au passage de la grande muraille. J'ajouterai ici que depuis ce temps-là Dieu y a donné sa bénédiction : ce n'est plus une Mission commen-

cée, c'est une Misssion établie, et où l'on trouve beaucoup de ferveur. L'Eglise que j'avais fait bâtir est maintenant trop petite : elle ne peut pas même avec la cour contenir la moitié des hommes. En passant par-là le mois dernier, j'en baptisai encore plus de trente. Ces bonnes gens me proposèrent d'abandonner cette Eglise aux femmes pour y tenir leurs assemblées, et d'en bâtir une autre beaucoup plus grande pour les hommes. Ils offrirent même d'y contribuer selon leurs forces : mais ce qu'ils peuvent est fort peu de chose ; comme ils sont la plupart Soldats ils n'ont pour tout bien que leur paie, qui est assez modique. J'allai voir une maison qui est assez propre à ce dessein : elle coûtera 5 à 600 taëls, qui ne sont pas aisés à trouver. Nous ferons ce que nous pourrons avec le secours de la Providence.

Ces nouveaux Fidèles sont remplis de piété. Comme ils sont plus maîtres de leur temps que les gens de commerce, ils ne manquent pas d'aller tous les jours à l'Eglise, où les chefs les instruisent. Ils récitent soir et matin la prière au son des instrumens : ils en ont acheté pour plus de cinquante écus, et ont appris à en jouer à de jeunes Chrétiens. Ils ont pareillement acheté un lieu pour leur sépulture, et les ornemens nécessaires pour enterrer les morts avec décence. Comme je ne puis visiter cette Chrétienté qu'en passant, il n'y a alors qu'une partie des Chrétiens qui se confessent et qui communient. Le Père Contancin y va de temps-en-temps pour sup-

pléer à ce que je n'ai pu faire : il doit y aller au premier jour. Quand j'étais à *Geho-ell*, ceux qui y venaient pour quelque affaire, ou qui y étaient envoyés par leurs Mandarins, ne manquaient pas de venir me trouver pour participer aux Sacremens. Plusieurs y venaient à leurs dépens, sans y avoir d'autre affaire que celle de s'acquitter de ce devoir : c'était pour eux un voyage de trente lieues. Je ne sais si l'on trouverait le même empressement dans les anciens Fidèles de l'Europe. Je recommande cette Mission aux prières et à la charité de ceux qui ont du zèle pour agrandir le Royaume de Jésus-Christ parmi les Idolâtres, et suis, etc.



LETTRE

Du Père d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de Broissia, de la même Compagnie.

A Jao-Tcheou, le 10 Mai 1715.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

IL est juste que je vous rende compte de la Mission de *King-te-Tching*, puisqu'elle doit ce qu'elle est à votre illustre Famille. elle a été fondée, et elle est entretenue des libéralités de M. le Marquis de Broissia votre frère : c'est l'ouvrage du feu Père de Broissia, qui l'a conduite plusieurs années avec un zèle vraiment apostolique. Sa mémoire est toujours chère à nos Néophytes, qui ont grand sujet de le regretter, puisqu'il s'en faut bien que j'aie les qualités nécessaires pour remplacer un si fervent Missionnaire.

Je partis de Jao-Tcheou dans le mois de Décembre, afin de me rendre à *King-te-Tching*, quelques jours avant les fêtes de Noël ; ma barque s'étant arrêtée par hasard près d'un Hameau, un habitant du lieu aborda

mon Catéchiste qui avait mis pied à terre, et il lui demanda si l'Européen qu'il voyait n'était pas *Si-lao-ye* (c'était le nom Chinois du Père de Broissia votre frère), qu'il avait connu autrefois à *Jao-Tcheou* : non, ce n'est pas lui, répondit le Catéchiste. Et moi, tout confus de ma tiédeur au souvenir de la sainte vie de *Si-lao-ye*, je répétai plusieurs fois ces paroles de saint Jean : Non, je ne le suis pas, *non sum.*

Ce fut la veille de saint Thomas que j'arrivai à *King-te-Tching*. Je trouvai qu'il s'y était fait de grands changemens parmi les Mandarins : de quatre qu'ils étaient, il n'en restait pas un seul, et d'autres leur avaient succédé qui m'étaient tout-à-fait inconnus. Le premier de ces Mandarins était monté au rang de Gouverneur d'une Ville du premier ordre, et comme il m'honorait de son amitié, il m'en donna aussitôt des marques en se déclarant hautement le protecteur de la nouvelle Eglise que notre Mission Française y a établie depuis peu. Le second Mandarin venait de perdre son père ; et il était obligé, selon les lois de l'Empire, de quitter sa charge, pour n'y rentrer qu'après les trois années de son deuil. Le troisième Mandarin était mort durant mon absence ; et le quatrième venait d'être chargé de chaînes, à cause des injustices et des vexations qu'il avait faites. Un Commissaire envoyé de la Cour, parcourait diverses Villes, et s'informait secrètement de la conduite des Mandarins ; ayant assisté à quelques jugemens ini-

ques de notre Mandarin, il le fit arrêter sur-le-champ, et il instruisait son procès selon toute la rigueur des Lois, sans nul égard aux intercessions réitérées du vice-Roi qui le protégeait.

Je n'avais nulle habitude avec les nouveaux Mandarins, dont la protection nous est cependant si nécessaire pour la liberté de nos fonctions, et pour le repos de nos Néophytes. J'appris, en arrivant, que celui qui nous a vendu le terrain où est bâtie notre Eglise, songeait à nous inquiéter, pour peu que les Mandarins ne parussent pas favorables à la Religion. C'est pourquoi je résolus de les visiter au plutôt, et de ménager leur amitié et leur protection par quelques présens d'Europe, qu'on ne peut se dispenser de leur faire.

Je différai néanmoins ma visite jusqu'après la solennité de Noël, afin de n'être occupé que du soin de préparer les Chrétiens à célébrer dignement cette grande Fête. Ils avaient déjà amassé une petite somme pour avoir la symphonie Chinoise; je leur représentai qu'ils honoreraient bien mieux la pauvreté de Jésus naissant, si l'argent destiné à leurs fanfares de haut-bois, de flûtes, de tambours et de trompettes, ils le distribuaient aux pauvres. C'est ce qui se fit avec beaucoup d'édification. Grand nombre de confessions et de communions ferventes, jointes au chant des prières, firent tout l'agrément de cette nuit, qui nous rappelait les merveilles opérées depuis tant de siècles. Au-reste, sans les libéralités de

M. le Marquis de Broissia, ce langage des cieux n'aurait pas, selon les apparences, été sitôt entendu à *King-te-Tching*.

Outre la multitude des Néophytes que j'eus à confesser, pendant les deux mois que j'y demeurai, je conférai encore le Baptême à soixante et dix Infidèles, presque tous adultes; j'en aurais baptisé un plus grand nombre, si j'avais pu y faire un plus long séjour. J'y laissai plusieurs Catéchumènes qui s'assemblaient régulièrement dans ma petite maison, et qui se partageaient en diverses troupes, que les Catéchistes, les principaux Chrétiens, et moi, nous instruisions de nos saints Mystères. Je prenais plaisir à les voir s'échauffer quelquefois dans la dispute; car il ne faut pas croire que les Chinois aient toujours autant de flegme qu'on leur en attribue.

Plusieurs Pêcheurs qui étaient occupés pendant tout le jour de leur travail, venaient me trouver la nuit pour entendre la parole de Dieu, et cette divine semence, qui tombait dans des cœurs dociles, fructifiait au centuple. J'étais charmé de la naïveté avec laquelle ils me proposaient leurs doutes, et de l'ardeur qu'ils fesaient paraître pour être régénérés dans les eaux du Baptême.

Aussitôt que j'eus un peu de loisir, j'allai visiter les nouveaux Mandarins, et j'en fus bien reçu. Le principal de ces Mandarins agréa mes présens, et m'admit jusques dans l'intérieur de son hôtel, où il me témoigna beaucoup de bonté. Deux jours après, un

valet de l'audience vint m'avertir que son maître approchait, et il parut tout-à-coup avec tout son train, qui bordait la rue des deux côtés. J'allai le recevoir à la porte de mon Eglise, où il entra, et où il demeura plus d'une heure. On lui présenta ensuite du thé dans des porcelaines très-fines, et par-là j'eus occasion de lui dire que ces porcelaines étaient un gage de l'amitié dont m'honorait son prédécesseur.

Notre entretien roula sur les sciences et sur les curiosités d'Europe, et nous tombâmes insensiblement sur les matières de la Religion. Il avait reçu, parmi les présens que je lui avais faits, un livre qui en prouve la vérité ; il me répéta plusieurs fois ces paroles : « Ce que vous me dites, et ce que vos » livres enseignent du premier principe de » toutes choses, est conforme à la saine » doctrine : je sais que l'Empereur estime » votre Religion, et effectivement elle est » bonne. »

Quand il aperçut, au haut de la salle où nous étions, le saint Nom de Jésus, ainsi qu'on le peint en Europe, auquel le vernis et la dorure donnaient un vif éclat, il me fit diverses questions, qui m'engagèrent à l'entretenir quelque temps de ce signe de notre sainte Religion. « C'est-à-dire, reprit-il, » que toutes les maisons qui ont sur la porte » une semblable figure, sont habitées par » des familles Chrétiennes. » Vous voyez, mon Révérend Père, que la Croix se montre ici à découvert, et que nos Chrétiens ne

rougissent pas d'y faire une profession publique du Christianisme. On aurait compté pour beaucoup cet avantage dans les premiers siècles de l'Eglise, et que ne devons-nous pas faire pour le grand Prince de qui nous tenons un tel bienfait?

Toute la Ville eut connaissance de l'honneur que nous fesait le Mandarin, parce que pour parvenir de son hôtel à notre Eglise, il traversa presque toutes les rues de *King-te-Tching*. Il me fit, à son tour, quelques présens selon la coutume qui se pratique à la Chine à l'égard des étrangers. Il m'envoya de la volaille, de la farine, du vin, des chandelles, etc. La somme d'argent qu'on est obligé de distribuer aux domestiques dans une pareille occasion, est souvent plus considérable que les présens; mais c'est une distinction que les principaux d'une Ville achèteraient bien chèrement, afin de se mettre à couvert des avanies, et d'être en droit d'en faire impunément.

Ce fut un Vendredi que ce Magistrat visita notre Eglise: quelques-uns de nos Chrétiens passèrent ce jour-là dans des exercices continuels de piété. Vous avez pu voir, dans une de mes lettres, combien le Seigneur a répandu de bénédictions sur la retraite de huit jours que j'ai donnée à nos Néophytes, à l'imitation de celles qui se donnent dans nos maisons de Bretagne: plusieurs de ces Néophytes ont formé d'eux-mêmes une espèce de société, pour s'assembler un Vendredi de chaque mois, et pour

faire ce jour-là, en abrégé, tous les exercices de la retraite. Je fus surpris et édifié d'une si sainte pratique, que je ne leur avais pas inspirée. Ainsi, tandis qu'un Grand du siècle rendait au lieu saint un honneur de pure cérémonie, et où le cœur n'avait pas beaucoup de part, nos Chrétiens fesaient monter au Ciel leurs prières ferventes, et adoraient le vrai Dieu en esprit et en vérité.

Vous ne doutez pas, mon Révérend Père, que nous n'ayons beaucoup à souffrir de la gêne que nous impose le commerce qu'il nous faut avoir malgré nous avec ces Grands de l'Empire, presque sans nulle espérance de les convertir. Le jour que je visitai le Mandarin, en habit de cérémonie, j'avais porté dès le matin le viatique, et donné l'extrême-onction à un bon vieillard qui était logé dans une méchante Chaumière. Ce sont là les véritables délices d'un Missionnaire : quand il fait pour un temps un autre personnage, c'est toujours contre son gré, et il en gémit au fond du cœur.

La ferveur de nos Chrétiens nous dédommage d'une contrainte si importune, mais en même-temps si nécessaire pour le bien de la Religion. Je ne pouvais retenir mes larmes, quand je les voyais venir se purifier dans le sacrement de la Pénitence pour des fautes très-légères et presque imperceptibles. Ils étaient inconsolables, par exemple, lorsqu'ils avaient donné entrée dans leurs cœurs à quelques petits sentimens de vanité, en expliquant les mystères de la Foi à leurs

parens ou à leurs amis. Un d'eux me disait avec une simplicité admirable : « on me doit, » et je souffre beaucoup de ce qu'on ne me » paie pas ; mais je ne veux aucun mal à » ces débiteurs injustes : depuis que j'ai fait » la retraite, je me regarde comme un » homme qui serait déjà mort, et je ne » fatigue plus ceux qui me doivent. »

Le frère de ce Néophyte qui demeure à neuf lieues de *King-te-Tching*, n'eut pas plutôt appris mon arrivée, qu'il partit à l'instant pour se rendre à l'Eglise nonobstant la rigueur de l'hiver, et sans faire nulle attention à un dangereux abcès qui lui était venu sur le pied. Il fallut le mettre aussitôt au lit; je l'allais voir souvent, et je le trouvais toujours occupé de la prière et de la lecture des livres saints : il était beaucoup moins inquiet de son mal que je ne l'étais moi-même.

Il ne se trouve guères de Catéchumènes qui n'aient à souffrir quelque persécution de leurs familles, lorsqu'ils embrassent la Religion. Un de ces Catéchumènes vient d'être mis pour cette raison à une rude épreuve : il tenait le livre de compte de son oncle, qui est un riche Marchand ; il n'eut pas plutôt reçu le Baptême qu'il fut chassé de la maison, et il fut réduit pendant plus d'un an à une extrême misère. De faux amis, semblables à ceux du célèbre Eléazar, lui conseillaient d'abandonner la Foi en apparence, et de mener en secret une vie Chrétienne, parce que c'était là l'unique moyen de ren-

trer dans son emploi. Il rejeta bien loin cette indigne proposition ; il aima mieux conduire sa femme et ses enfans dans un Village où il en coûte peu pour vivre, tandis qu'il subsistait lui-même d'un travail auquel il n'était nullement accoutumé. Son oncle touché enfin de sa misère, vient de lui rendre son amitié, et de le rappeler à son service : il m'en informa aussitôt, et je l'exhortai à modérer son zèle ; car l'ardeur avec laquelle il prêchait les vérités de la Religion, rassemblait autour de lui tous les Ouvriers qui quittaient leur travail pour l'entendre, et c'est principalement ce qui lui avait attiré la disgrace de son oncle. Il sera bientôt en état d'assister les Chrétiens qui sont dans l'indigence, et peut-être ceux-là-mêmes dont il a reçu du secours.

Les Artisans et les Ouvriers font le plus grand nombre des Chrétiens de *King-te-Tching* : ils ont raisonnablement de quoi vivre, lorsqu'ils sont en santé, et qu'ils ont de l'ouvrage ; mais s'ils viennent à tomber malades, ou que les ouvrages cessent, ils sont à plaindre dans un lieu où les vivres sont chers, et où éloignés la plupart de leurs Pays, ils ne trouvent nulle ressource. La charité qui règne parmi les Chrétiens, les porte à s'aider les uns les autres ; j'administrai, il y a peu de jours, les derniers Sacremens à un jeune Ouvrier étranger qui était attaqué d'une dyssenterie maligne ; une famille Chrétienne, quoique logée à l'étroit, l'avait recueilli, et lui rendait les ser-

vices les plus rebutans, sans s'effrayer d'un mal, qui de sa nature est infect et contagieux. Le malade mourut le dernier jour de l'an Chinois ; c'est une circonstance qui rendait cette œuvre de charité plus recommandable, sur-tout parmi les Infidèles ; car c'était, selon leurs idées superstitieuses, un très-mauvais présage pour l'année suivante ; une coutume du dernier jour de l'an est de ne souffrir chez soi aucun étranger, pas même les plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enlève le bonheur qui doit descendre sur la maison, et ne le détourne chez lui au préjudice de son hôte. Ce jour-là chacun se renferme dans son domestique, et se réjouit uniquement avec sa famille.

Rien n'est plus ordinaire à la Chine, que de voir des pères de famille vendre jusqu'à leurs propres enfans. Quand l'enfant est Chrétien, et qu'il est livré à un Infidèle, son ame est, pour ainsi dire, vendue avec son corps : c'est ce que j'ai eu la douleur de voir dans mon dernier voyage de *King-te-Tching*. Un Chrétien avait acheté un de ces enfans pour le préserver de tomber en des mains infidèles. Le père de cet enfant avait un second fils, et se voyant pressé par des créanciers intraitables, il le vendit à un Idolâtre. Les Chrétiens qui voulaient prévenir ce malheur, se taxèrent volontairement pour le racheter ; mais il n'était plus temps, et le marché était conclu.

C'est dans ces tristes conjonctures, mon Révérend Père, qu'un Missionnaire voudrait donner tout ce qu'il a ; et s'il le pouvait, sans nuire à la prédication de l'Evangile, se donner lui-même à l'exemple du grand Evêque saint Paulin, pour racheter ses frères en Jésus-Christ. Je n'ai pas laissé de trouver dans ma pauvreté, de quoi soulager la misère extrême de deux pauvres Chrétiens. Le premier avait vu brûler sa maison, ses meubles, et tous les outils propres à son métier. Le second était un Médecin de profession, et des voleurs lui avaient enlevé pendant la nuit ses habits les plus propres : c'était lui avoir dérobé sa science et sa réputation ; car ici un Médecin mal vêtu passe toujours pour ignorant, et n'est employé de personne.

Lorsque je voyais des Chrétiens mourir de pure misère, ou des enfans devenir les esclaves des Infidèles, j'ai pensé plusieurs fois, que si des personnes zélées pour la conversion des Chinois ménageaient un fonds dont le revenu servît de ressource dans ces besoins extrêmes, rien ne ferait plus d'honneur à la Religion, ni ne servirait davantage à l'étendre.

Vous me demanderez peut-être si je compte beaucoup de Lettrés parmi le grand nombre de pauvres Néophytes, qui font profession du Christianisme à *King-te-Tching*. A cela je vous répondrai que quelques-uns d'eux se font un plaisir de me voir et de m'entretenir. J'en connais un sur-tout, avec

qui j'ai de fréquentes conversations, et qui paraît s'approcher du Royaume de Dieu. Il est peu de nos mystères, sur lesquels il ne m'ait proposé ses difficultés ; il a de l'esprit, il est réglé dans ses mœurs, et j'espère de la divine miséricorde, qu'elle lui donnera la force d'exécuter ce qu'elle lui a inspiré. Il vient de faire baptiser une de ses filles qui était à l'extrémité, et cet enfant est maintenant au Ciel qui presse la conversion de son père.

Un autre Lettré habile et riche tout ensemble, me témoigne de l'amitié, mais il n'en est pas plus affectionné au Christianisme. Sa tante est Chrétienne et sa mère se dispose à recevoir le Baptême. A peine ce Lettré fut informé du dessein de sa mère, qu'il éclata contre elle par toutes sortes de reproches et d'invectives. Il en vint jusqu'à la menacer que le jour même qu'elle serait baptisée, il prendrait un habit de deuil, et qu'en cet état il parcourrait toutes les rues de *King-te-Tching* pour déplorer publiquement sa malheureuse destinée.

J'instruis actuellement plusieurs Catéchumènes d'une même famille que j'espère baptiser au premier jour ; un Lettré de leurs parens, qui brigue le Mandarinat, est allé les trouver pour s'opposer à leur dessein, mais il en a reçu une réponse qui l'a couvert de confusion. « Quoi, lui ont-ils dit, vous
» saviez, il y a quelque temps, que nous man-
» quions de tout dans notre maison, et que
» nous n'avions pas même de riz à manger ;

vous

» vous ne parûtes point alors pour nous ai-
» der de vos libéralités ; et aujourd'hui que
» vous apprenez la disposition où nous som-
» mes de nous faire Chrétiens, vous accou-
» rez avec empressement pour nous en dé-
» tourner ? Vous craignez sans doute que
» cette démarche ne vous déshonore ; mais
» notre parti est pris, et vous ne devez pas
» croire que, pour vous obliger, nous nous
» privions d'un bonheur que nous préférons
» à tous les biens de la terre. »

Voici encore un trait de l'aversion que l'esprit d'orgueil inspire aux Lettrés pour le Christianisme. La fille d'un de nos Chrétiens avait été promise dès le berceau au fils d'un Lettré : ces sortes de promesses sont ordinaires à la Chine, et les Lois les autorisent. Cette jeune fille était élevée dans la maison de son beau-père ; c'était pour elle une très-mauvaise école. Elle tomba peu-à-peu dans un état de langueur, dont nul remède ne pouvait la guérir ; on la renvoya chez ses parens, dans l'espérance qu'elle se rétablirait par leurs soins. Ceux-ci qui venaient d'embrasser la Foi, l'instruisirent des vérités Chrétiennes, et je la baptisai qu'elle n'avait encore que dix ans. Aussitôt qu'elle fut rétablie, sa belle-mère la rappela auprès d'elle. Quand le Lettré s'aperçut qu'elle était Chrétienne, il se répandit en toutes sortes d'invectives et de calomnies contre les Chrétiens, et courut sur-le-champ au Tribunal du Mandarin, pour y porter ses plaintes : mais le principal Officier auquel il s'adressa d'abord,

l'empêcha de passer outre « Vous n'y pensez » pas, lui dit-il; comment parlez-vous de » la Religion chrétienne? Ne savez-vous pas » que le Mandarin, mon maître et le vôtre, » en juge autrement que vous? Direz-vous » qu'il se trompe? et quand cela serait vrai » de lui, oseriez-vous en dire autant de » l'Empereur qui autorise cette Religion, » et qui en fait l'éloge? » C'est ainsi que fut conjuré l'orage qui était tout près de se former.

Les Lettrés de *King-te-Tching* ont peine à me croire, quand je leur dis qu'il y a dans plusieurs Villes grand nombre de Bacheliers et de Docteurs qui font profession du Christianisme. Ce serait un grand bien pour cette Mission si nos Lettrés se rendaient dociles aux vérités de la Foi; car le Peuple est prévenu pour eux d'une grande estime, et leur exemple fait de fortes impressions sur les esprits. Vos prières, celles de votre illustre famille, et de tant d'ames saintes qui s'intéressent aux progrès de la Religion, procureront peut-être la conversion de ces Lettrés : c'est à ces prières que j'attribue principalement les bénédictions que Dieu répand sur cette Chrétienté naissante.

J'ai baptisé un vieux *Sieou-tsai*, ou *Gradué*, qui demeure dans les montagnes à une lieue de *King-te-Tching*. C'est un homme d'esprit et d'une candeur admirable. Il y a deux ans qu'à cause de son grand âge, il fut exempté des examens que les Gradués doivent subir de trois en trois ans. La Cour a

coutume d'envoyer un Examinateur dans chaque Province : il punit les Gradués dont la composition est médiocre, ou il les casse tout-à-fait, si elle est au-dessous de la médiocrité. Tout Gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal, est dès là privé de son titre, et est mis au rang du simple Peuple. Il n'y a que deux cas où il puisse s'en dispenser légitimement ; savoir, quand il est malade, ou bien quand il porte le deuil de son père ou de sa mère. Les vieux Gradués, après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté et de leur vieillesse, sont dispensés pour toujours de ces sortes d'examens, et ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet, et les prérogatives d'honneur attachés à l'état de Gradué. Tel était celui dont je parle. Il est le seul Chrétien de son Village, et je l'ai entendu gémir plusieurs fois, de ce qu'il n'avait pu encore persuader à ses parens d'imiter son exemple.

Les jugemens de Dieu, sur la conversion des Infidèles, sont impénétrables. Tel qu'on désespère de gagner à Jésus-Christ, se convertit tout-à-coup, lorsqu'on s'y attend le moins : tel autre dont la conquête paraissait comme assurée, trompe l'attente la plus certaine, et persévère dans son aveuglement. Je me contenterai de vous en rapporter deux exemples parmi une infinité d'autres, qui vérifient ces terribles paroles du Sauveur (1) :

(1) *Unus assumetur, et alter relinquetur.* Luc. chap. 17, v. 35.

On prendra l'un, et on laissera l'autre.

Je m'étais souvent entretenu des vérités de la Religion avec un Chinois, qui me paraissait en être vivement touché, et qui ne soupirait, ce semble, qu'après la grâce du Baptême. Dans un repas où il se trouva chez une de ses parentes, un os de poulet s'arrêta au milieu de son gosier, et quelques efforts qu'il fit, il ne put ni le jeter dehors, ni le pousser en-dedans. On le conduisit à demi-mort dans sa maison; et comme il passait devant notre Eglise, il m'envoya dire de prier Dieu pour lui, en m'assurant que s'il guérissait, il se ferait aussitôt Chrétien. J'envoyai à l'instant un Catéchiste pour invoquer sur lui le saint Nom du Seigneur, et pour le baptiser en cas de nécessité. Les Ministres de Satan nous avaient prévenus : un de ses amis Idolâtre lui avait donné un breuvage, sur lequel il avait jeté un sort que les Infidèles emploient en de pareilles occasions, et qu'ils nomment *Kieou-long-hia-hai*; c'est-à-dire, que les neuf dragons se précipitent dans la mer. Le malade se trouva soulagé, et l'enfer conserva sa proie que j'étais près de lui ravir.

L'autre exemple que j'ai promis de vous rapporter est plus consolant. Le père de deux de mes Chrétiens, âgé de 80 ans, persévérait dans son infidélité avec une opiniâtreté que je n'avais jamais pu vaincre. L'un de ses deux enfans eut un voyage à faire : il communia avec beaucoup de piété avant que de s'embarquer. Trois jours après, comme il passait

pendant la nuit le lac de *Jao-Tcheou*, qui a trente lieues de circuit, sa barque toute remplie de passagers heurta contre une autre beaucoup plus forte qui était à l'ancre, et qu'on n'avait pas aperçue : elle se brisa à l'instant, et presque tous les passagers périrent. Ce jeune homme fut de ceux qui se sauvèrent ; il revint au plus vîte à *King-te-Tching :* Son père reconnut la protection de Dieu dans la manière dont son fils s'était tiré de ce péril : il l'exhorta à en remercier le Seigneur, et il vint aussitôt me trouver à l'Eglise, pour me prier de l'instruire et de le baptiser.

La Providence m'adressa en même-temps un autre vieillard âgé de 68 ans, et qui était plein de force et de vivacité. La seule curiosité l'avait conduit à l'Eglise ; il souhaitait avec passion de voir un Européen ; et comme la porte était entr'ouverte, il cherchait à me rencontrer des yeux. Un Catéchiste l'aperçut, et l'invita honnêtement à entrer : je le reçus avec amitié, et je lui laissai tout le temps de me contempler à loisir. Je l'entretins ensuite des vérités de la Religion ; il les goûta : je sentis même qu'il avait un autre maître qui l'instruisait au fond du cœur. Il vint me revoir le lendemain, et le troisième jour il m'amena un de ses amis qui revenait de la campagne, auquel il voulait, me disait-il, faire part du trésor qu'il avait découvert. Celui-ci de retour à son Village, en devint, pour ainsi dire, l'apôtre : il enseigna à ses concitoyens les vérités qu'il venait d'apprendre, et plusieurs ne demandent maintenant

qu'à être instruits. C'est dans ces occasions où je voudrais, s'il était possible, me multiplier moi-même. Du-moins si j'avais trois ou quatre Catéchistes de plus, combien d'ames ne gagnerais-je pas à Jésus-Christ ! Ce bon vieillard m'apporta quelques jours après un sac rempli d'Idoles, dont quelques-unes étaient de prix : elles furent mises en pièces et jetées au feu. Je le baptisai ensuite aussi-bien que plusieurs Ouvriers qui travaillent dans sa maison, et qui ont été touchés de ses instructions et de son exemple.

Un autre Infidèle vient d'éprouver un effet non moins sensible de la miséricorde de Dieu à son égard. Un Chrétien avec lequel il était associé, l'avait instruit de nos saints Mystères; il tomba malade, et il demanda le Baptême. Le Chrétien négligea de m'en avertir sur l'heure; le malade fut surpris tout-à-coup d'un délire qui le menaçait d'une mort prochaine. Son ami le voyant sans connaissance, douta s'il lui était permis de le baptiser, et ce ne fut qu'avec une extrême répugnance qu'il se détermina à le faire. Le malade reçut donc le Baptême, et il expira un moment après l'avoir reçu. Ce doute qu'avait eu le Chrétien, m'engagea à faire une instruction publique à tous les Néophytes assemblés, sur la manière dont ils devaient se comporter dans de semblables conjonctures.

La petite vérole avait réduit la fille d'un Infidèle à la dernière extrémité, et elle était désespérée des Médecins. Son père sut qu'un

Chrétien avait sauvé deux de ses enfans attaqués de la même maladie, par un remède que le Missionnaire lui avait donné. Il alla le trouver, et le pria de lui procurer le même secours. Le Chrétien vint m'en donner avis; la résolution fut prise de baptiser la petite-fille à l'insçu des parens, en tirant d'eux néanmoins une promesse que si elle guérissait, ils permettraient qu'elle fût instruite des vérités de la Religion. Ses parens s'y engagèrent volontiers; mais le remède vint trop tard. Du-reste, et c'est ce qui importait le plus, la fille fut baptisée vers le midi, et le soir elle entra en possession de l'héritage des enfans de Dieu. Son père ne laissa pas d'avoir recours aux superstitions qui sont en usage pour honorer la Déesse de la petite vérole; et comme on lui représentait que cette fausse divinité ne lui avait pas été propice, et qu'elle était devenue indigne des honneurs qu'il lui rendait: » N'importe, » répondit-il, j'ai d'autres enfans, et si je » manquais à mon devoir, elle pourrait bien » me les enlever, comme elle m'a enlevé » celle-ci. »

La manière dont quelques Médecins Chinois traitent ceux qui ont la petite vérole, mérite d'être rapportée: ils se vantent d'avoir le secret de la transplanter en quelque sorte, et ils appellent le moyen dont ils se servent *Miao*; c'est le nom qu'on donne au riz en herbe qu'on transplante d'un champ dans un autre, et aux œufs de poisson déjà annimés dont on peuple les étangs. Voici donc

comme ils s'y prennent ; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite vérole sort avec abondance, et sans aucun fâcheux accident, ils en prennent les croutes qu'ils font sécher, qu'ils pulvérisent, et qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils aperçoivent dans un malade les symptômes d'une petite vérole naissante, ils aident la nature, à ce qu'ils prétendent, en lui mettant dans chaque narine une petite boule de coton, où cette poussière est semée, et ils s'imaginent que ces esprits, passant du cerveau dans la masse du sang, forment une espèce de levain, qui produit une fermentation utile, et que par ce moyen la petite vérole sort abondamment et sans aucun danger, parce qu'elle se trouve entée, pour ainsi dire, sur une bonne espèce. Pour moi j'ajoute peu de foi à ce remède, et je lui préférerais sans difficulté une prise de poudre de vipère, si j'en avais.

Vous jugerez sans doute, par ce que j'ai l'honneur de vous dire, que je me mêle quelquefois de donner des remèdes. Il est vrai, mon Révérend Père, et je vous avouerai même qu'il n'y a point de métier que je ne fisse de bon cœur, pour peu qu'il pût contribuer à la conversion des ames. J'ai souvent regret de n'avoir pas pris de leçons de pharmacie, lorsque j'étais en Europe. Vous seriez étonné de voir le gros volume tout rempli de recettes que j'ai écrit de ma main. Je m'imagine que ce recueil fera dans la suite, entre les mains de quelque fervent Mission-

naire, encore plus de bien que dans les miennes.

L'Eglise de *King-te-Tching* est trop petite pour contenir la multitude de mes Néophytes, sur-tout aux grandes Fêtes : je viens d'acquérir un emplacement pour l'agrandir, et je juge ce besoin si pressant, que je suis résolu d'y employer une partie de la somme qu'on m'envoie pour ma propre subsistance. Je me repose sur la Providence, et j'espère qu'elle me procurera des secours, qui remplaceront l'argent que je tire de mon petit fonds. Deux cens taëls suffiront pour exécuter mon projet. Il faudra ensuite bâtir un petit logement pour le Missionnaire ; mais je n'y penserai que quand j'aurai acheté une maison dont je puisse faire une autre Eglise que je dédierai à la Sainte-Vierge, et où j'assemblerai nos Dames Chrétiennes. A mon dernier voyage, elles tinrent leur assemblée dans une boutique qu'on tint fermée pendant ce temps-là. Le lieu, comme vous voyez, n'était guères décent pour la célébration de nos saints Mystères et pour l'administration des Sacremens.

Je ne puis m'empêcher, mon Révérend Père, d'ajouter encore ici quelques traits du zèle qu'ont nos Chrétiens pour la conversion de leurs concitoyens. Une jeune femme, dont le mari est Chrétien, n'étant encore que Catéchumène, a su gagner à Jésus-Christ sa grand'mère, sa mère, son père, ses deux frères, et une belle-sœur. Outre cela, elle trouva le moyen de mettre dans

le Ciel un grand nombre de petits enfans d'Infidèles, qu'elle baptisait secrètement dans un temps de mortalité. Je ne balançai pas à répandre au plutôt les eaux salutaires du Baptême sur une Prosélyte, qui les avait fait couler si à propos sur tant d'autres.

Au-reste, on ne doit pas s'imaginer que notre Catéchumène ait trouvé de la facilité à toutes ces conversions qu'elle a opérées. Sa grand'mère, qui a 86 ans, a long-temps exercé son zèle et sa patience. Ce qu'on appelle en Europe le sexe dévot, est ici le sexe superstitieux à l'excès. Celle dont je parle fesait profession du jeûne le plus austère : elle vivait selon toute la rigueur de sa secte, et, depuis quarante ans, elle n'avait rien mangé qui eût vie. De plus, c'était une dévote au Dieu *Fo*, à longues prières : elle était enrôlée dans la Confrérie du fameux Temple de la montagne *Ki-cou-hoa-chan*. On va de fort loin en pélerinage à ce Temple; les Pélerins, dès qu'ils sont au bas de la montagne, s'agenouillent et se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent pas faire le pélerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée et marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, et tout au-tour de sa figure, sont une infinité de petits cercles. Les dévots et les dévotes au Dieu *Fo*, prononcent mille fois cette prière : *Na-mo-o-mi-to-Fo*, à laquelle ils ne comprennent

rien, car elle leur est venue des Indes avec la secte de *Fo*. Ils font de plus cent génuflexions, après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure est toute couverte. De temps-en-temps on invite les Bonzes à venir à la maison pour y faire des prières, et pour sceller et authentiquer le nombre des cercles qui ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les Bonzes; c'est ce qu'ils appellent *Lou-in*, c'est-à-dire, passe-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passe-port ne s'accorde point qu'il n'en coûte quelques taëls; mais aussi, selon eux, on est assuré d'un voyage heureux.

La grand'mère de notre Catéchumène avait lieu d'être contente de ses faux Dieux sur la durée de sa vie future, dont elle avait un bon garant dans ses prétendus mérites. Son *Lou-in* était rempli, et lui avait coûté trente *taëls* à diverses reprises. Vous voyez par-là combien de liens l'attachaient au Dieu *Fo*, et s'il était facile de mettre en liberté cette fille d'Abraham, que le Démon tenait captive depuis tant d'années. Néanmoins, elle jeta elle-même au feu son *Lou-in*, et elle renonça à ses indulgences imaginaires, pour être régénérée dans les eaux du Baptême. On ne voulut point lui laisser une espèce de chapelet, quoiqu'on eût pu le consacrer à un saint usage, afin d'effacer de son esprit toute idée de ses superstitions, et je louai fort ce trait de prudence. Les dévots de cette

N 6

secte ont continuellement pendu au cou ou autour du bras une sorte de chapelet de prix composé de cent grains médiocres, et de huit plus gros. A la tête, et dans l'endroit où nous plaçons une croix, se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatières faites en forme de calebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigs, qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses : *Na-mo-o-mi-to-Fo* ; l'usage de ces chapelets dans la secte de *Fo*, est de beaucoup de siècles plus ancien que celui du saint Rosaire parmi les Chrétiens.

Quand on expliqua à cette bonne Catéchumène l'auguste signe de la croix, et combien il est redoutable aux Démons, elle fit une remarque que je ne dois pas omettre ; cela est admirable, s'écria-t-elle ; n'avez-vous pas fait réflexion qu'aux réjouissances du cinquième jour de la cinquième lune, nous fesons aux petits enfans qu'on mène dehors, une croix avec du vermillon au milieu du front, et cela afin de les préserver du malin Esprit ? En effet, un de mes Chrétiens qui est du même Village, convient de cette coutume ; c'est ce qui confirme ce que quelques-uns assurent, que la Religion chrétienne a été connue anciennement à la Chine, sous le nom de *Che-tse-kiao*, c'est-à-dire Religion de la Croix.

Un de mes Chrétiens étant allé dans son Pays, qui est éloigné de trente lieues de *King-te-Tching*, prêcha la Foi à ses concitoyens, et en convertit cinquante par ses

exhortations et par ses bons exemples. Le Missionnaire qui les a baptisés m'en a rendu témoignage. *King-te-Tching* étant l'abord d'une infinité d'Etrangers que le commerce y attire, l'Eglise qui y est placée, sert infiniment à étendre la Foi, et il se peut faire que, bien que je l'ignore, d'autres Chrétiens qui seront retournés dans leurs Provinces, y auront jeté la semence évangélique avec un égal succès. C'est ainsi que M. le Marquis de Broissia, sans avoir traversé les mers, recevra la récompense due aux hommes apostoliques (1), et que Jésus-Christ lui tiendra compte de tout le bien qui se fait à *King-te-Tching*, où il se trouve tant de Chrétiens qui doivent à ses libéralités leur conversion et leur salut.

Je finirai ce qui regarde nos Chrétiens par un dernier trait de l'attachement qu'ils ont pour leur Religion, qui me donnera lieu de vous instruire des mœurs et des coutumes Chinoises. Un fervent Chrétien fut atteint d'une phthisie l'année dernière; il voyait les approches de la mort avec une fermeté et une constance que tout le monde admirait: il n'avait d'inquiétude que par rapport à sa femme qui était près de ses premières couches, et il craignait avec raison qu'elle ne fût livrée à quelque Infidèle qui la pervertirait, ou du-moins qui ne lui laisserait pas la liberté de faire une profession ouverte de sa foi. Pour la préserver de ce malheur, il

(1) *Mercedem Prophetæ accipiet.* Matth. c. 10, v. 41.

ne donna point de repos à un Chrétien de ses amis, qu'il ne lui eût promis de l'épouser après sa mort, et il détermina sa femme par de pareilles instances à consentir à de secondes noces.

C'est la coutume à la Chine que les veuves, quand elles sont de qualité, passent le reste de leurs jours dans le veuvage; et c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mari défunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre. Les parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le mari est arrêté et l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connaissance. Si elle a une fille, et qu'elle soit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mère. Il n'y a qu'un moyen pour une veuve de se délivrer de cette oppression; c'est qu'elle ait de quoi subsister, et qu'elle se fasse Bonzesse: mais cette condition est fort décriée, et elle ne peut guères l'embrasser sans se déshonorer.

La femme dont je parle accoucha d'une fille trois jours après la mort de son mari. La succession appartenait de droit au neveu qui était Infidèle; car c'est encore une coutume de la Chine, que les filles n'héritent pas des biens immeubles, et le défunt n'avait pour tout bien qu'un laboratoire en porcelaine. Ce neveu, comme le plus proche héritier, vendit aussitôt la veuve à un Infidèle, et celui-ci ne manqua pas dès le lendemain

matin d'envoyer une chaise à porteur, avec bon nombre de gens affidés, qui enlevèrent cette pauvre veuve, et la transportèrent dans la maison du nouveau mari. Une pareille violence la désespéra ; elle mit en pièces la chaise où on l'avait enfermée, et quand elle fut arrivée dans la maison de celui à qui on venait de la livrer, elle ne fit que pleurer et gémir ; elle ne mangeait point, et elle menaçait de se laisser mourir de faim, plutôt que d'être la femme d'un Idolâtre, qui ne lui permettrait pas l'exercice de sa Religion, et qui vendrait sa fille à quelqu'autre Idolâtre.

Cependant les Chrétiens délibérèrent ensemble des mesures qu'ils avaient à prendre pour la mettre en liberté. Leur partie était riche, et il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir à la Chine avec de l'argent ; on empêche même les Requêtes d'aller jusqu'au Mandarin. Il fut conclu néanmoins qu'on porterait une plainte à son Tribunal. Un Chrétien, quoique parent éloigné du premier mari de cette femme infortunée, eut le courage de se faire chef de l'accusation ; il va à l'Hôtel du Mandarin, et frappe trois coups sur une espèce de timbale qui est à côté de la salle où l'on rend justice. C'est un signal qui ne se donne que dans les malheurs extrêmes, et alors le Mandarin, quelque occupé qu'il soit, doit tout quitter sur l'heure, pour accorder l'audience qu'on lui demande ; il est vrai qu'il en coûte la bastonnade à celui qui donne l'alarme, à moins qu'il ne s'agisse de

quelque injustice criante, qui mérite un prompt remède.

Notre charitable Chrétien s'était préparé au châtiment. Il le reçut, et ensuite il présenta sa Requête au Mandarin. Il n'eut garde d'alléguer pour raison qu'il n'était pas permis à une Chrétienne d'épouser un Infidèle, mais il prit l'affaire au criminel, il la traita d'un rapt violent, et il se plaignit de l'inexécution de la Loi qui défend de vendre une femme à un nouvel époux, avant qu'elle ait achevé le mois de son deuil. Cette Loi est souvent négligée; néanmoins quand on se plaint de son infraction, on embarrasse le Mandarin, pour peu qu'il cherche à conniver. Le Mandarin ne put donc se dispenser de répondre la Requête, et les parties furent citées.

Comme cette généreuse Néophyte sait lire, ce qui est ici aussi rare parmi les personnes du sexe, qu'il est ordinaire parmi les hommes, on trouva le moyen de lui faire tenir plusieurs billets, qui lui donnaient avis des mesures qu'on avait prises. Elle fut conduite à l'audience, où elle soutint que presque aussitôt après la mort de son mari, elle avait été enlevée de force; preuve de cela, dit-elle, c'est que me trouvant alors sans défense, je mordis à l'épaule celui qui m'enleva, et qui me jeta dans la chaise; c'est ce qu'il est aisé de vérifier. Comme le Mandarin biaisait, et qu'il cherchait des tempéramens pour accommoder l'affaire, elle tira des ciseaux, et fit semblant de vouloir

se couper les cheveux, pour lui faire entendre qu'elle aimait mieux renoncer tout-à-fait au mariage, que de consentir à être l'épouse de celui qui l'avait ravie. Le Mandarin se vit obligé de prononcer, et il ordonna qu'elle serait mise en liberté.

Tout était fini, ce semble, après ce jugement, et les Chrétiens se retirèrent fort satisfaits. Mais leur joie fut bien courte. A peine cette pauvre femme fut-elle dans la rue, qu'on l'enleva une seconde fois. On comprit aisément que ce ravisseur injuste se sentait appuyé. La Néophyte s'abandonna de nouveau à toute sa douleur, laquelle, jointe aux insomnies et à l'abstinence, lui causa une fièvre des plus violentes. Alors son prétendu mari consentit à la remettre entre les mains de celui qui le rembourserait de son argent. Le Chrétien qui avait promis de l'épouser, accepta la condition ; et c'est ainsi que se termina cette fâcheuse affaire. Notre Néophyte fut long-temps l'admiration des Chinois ; ils ne parlaient d'elle que comme d'une héroïne. A mon arrivée à *King-te-Tching*, je baptisai sa petite fille, dont le salut avait couru tant de risques.

Vous voyez, mon Révérend Père, combien il y a d'obstacles à surmonter pour embrasser ou conserver la Foi au milieu de ces Nations infidèles : au-lieu que dans le règne de l'Eglise, pour se damner, il faut en quelque sorte s'obstiner à sa perte, et franchir toutes les barrières que les Lois ecclésiastiques et civiles opposent au liber-

tinage. On trouve à chaque pas de pieux monumens qui prêchent la vertu, et qui inspirent l'horreur du vice. Mais ici combien de sortes de professions auxquelles il faut absolument renoncer, quand on veut se faire Chrétien ; et où trouver des ressources pour subsister ? Un de nos Missionnaires a baptisé depuis peu deux Bonzes ; j'en baptiserai un dans trois ou quatre jours qui est sorti de son Monastère, et qui a quitté l'habit de Bonze : nous regardons la conversion de ces gens-là comme un miracle de la grâce de Jésus-Christ ; non pas qu'il soit difficile de leur persuader la vérité et la nécessité de notre sainte Religion ; mais c'est qu'étant la plupart sur l'âge, et incapables de faire autre chose que de mendier leur vie avec quelque sorte d'honneur, ils ne peuvent se résoudre à une mendicité qui devient honteuse hors de leur profession de Bonze. Néanmoins il arrive, je ne sais comment, qu'on s'endurcit sur l'aveuglement des Bonzes, aussi-bien que sur celui des Magiciens, et de ceux qui disent la bonne fortune, lesquels inondent cet Empire. Ce qui nous touche infiniment, c'est de voir les écueils continuels que nos Chrétiens de tout état ont à éviter pour se maintenir purs de toute superstition. Il faut qu'ils aient toujours en main, ainsi que s'exprime l'Apôtre, *les armes* (1) *de la justice pour se défendre à droite et à gauche*, et

(1) *Per arma justitiæ à dextris et à sinistris.* Cor. chap. 6, vers 7.

qu'ils soient continuellement en garde contre une infinité de superstitions qui règnent dans la forme des contrats, dans les corvées qu'on impose, dans les voyages qui se font de compagnie, dans les réjouissances et les fêtes publiques, dans les maladies populaires, dans les grandes calamités causées par la sécheresse ou par la pluie, dans les cérémonies des mariages, dans l'appareil des obsèques; et pour s'en préserver, nos Néophytes sont souvent obligés de renoncer à un gain considérable, de rompre avec des amis ou avec des parens, de perdre un protecteur, de résister à un maître, ou de s'exposer à la colère d'un Magistrat. Après tout, les Chinois devenus une fois Chrétiens, trouvent dans leur Foi des armes puissantes pour vaincre tous ces différens obstacles.

Mais à quels stratagèmes ridicules, les Ministres de Satan n'ont-ils pas recours pour aliéner les esprits du Christianisme! Il semble que le commerce que les Marchands de porcelaine font aux Indes et aux Philippines, ne serve qu'à confirmer les extravagances qui se débitent contre la Religion. Les Chinois Idolâtres venus de Manille, de Malaca, de Batavia, veulent paraître instruits de nos pratiques, et donnent cours à une infinité de calomnies, telles que sont celles-ci: par exemple, que nous arrachons les yeux aux malades, (ils parlent de l'extrême-Onction que nous leur donnons); que nous tramons sourdement une révolte pour nous emparer de l'Empire; que nous fesons des Disciples

à force d'argent ; que l'argent ne nous manque pas, puisque nous avons le secret de le contrefaire ; enfin, que notre Religion est infâme, et que les deux sexes se trouvent confondus dans des assemblées secrètes. Tout cela se débite à *King-te-Tching*, et nuit infiniment aux progrès de la Foi.

Je viens d'apprendre tout récemment qu'on avait tâché de séduire par de semblables extravagances, quelques Néophytes qui ont reçu cette année le Baptême. Un Chinois étant allé voir un de ses amis à son retour de Manille, aperçut l'Image du Sauveur qui était placée dans l'endroit où il mettait ses Idoles avant sa conversion. Je sais, lui dit-il, quel est ce *Ye-sou* ; (c'est ainsi qu'ils prononcent le saint nom de Jésus) je viens d'un Pays de Chrétiens, et je suis au fait de tout ce qui concerne leur Religion. Pauvre aveugle ! ne voyez-vous pas que ce que vous adorez est le *Heou-tsin*, c'est-à-dire, l'Esprit singe, dont parle un de nos livres, qui fut chassé du Ciel pour avoir voulu y dominer ? Il embellit cette fable avec une confiance capable d'imposer à un esprit crédule. Mais comme on lui proposa de venir à l'Eglise pour m'entretenir, il le refusa ; et le Chrétien indigné de ses blasphèmes, jugea de son refus, que c'était un fourbe, qui feignait d'être instruit de nos mystères pour le pervertir.

Un autre Marchand, venu de Batavia, assurait à un Néophyte qu'il avait découvert le véritable dessein des Prédicateurs de l'E-

vangile. Ils viennent chez nous, disait-il, pour faire des recrues d'ames, dont il y a disette en Europe. Quand il meurt des Chrétiens dans cet Empire, comme ils se sont livrés aux Européens en recevant le Baptême, ils ne peuvent leur échapper; par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoutait-il, à quoi on s'engage quand on se fait Chrétien. Comme on trouve à la Chine des gens assez insensés pour débiter ces imaginations ridicules, il s'en trouve aussi d'assez crédules pour y ajouter foi, ou du-moins pour former des doutes qui les éloignent du Christianisme.

Le *lien-tan*, ou le secret de faire de l'argent, qu'on attribue aux Chrétiens, est une autre calomnie qui empêche la conversion de beaucoup d'Infidèles. La Chine a ses souffleurs, et ce métier auquel on se ruine infailliblement, n'y est guères moins décrié, que le peut être celui de faux monnoyeur en Europe. Comme il y en a qui disent que nous arrachons les yeux des Chrétiens pour en faire des lunettes, d'autres prétendent que ces yeux arrachés ont la vertu de transformer le cuivre blanc en argent.

Cependant cette calomnie a donné lieu à la conversion d'une nombreuse famille, et le père de mensonge a été vaincu par ses propres armes. Le chef de cette famille possédait une charge dans un Tribunal de Mandarins, et il avait souvent essayé de faire de l'argent. Un Chrétien alla le trouver et s'in-

sinua dans ses bonnes grâces en flattant sa passion. Je suis Chrétien, lui dit-il, et j'ai sujet de croire que dans ma Religion on a le secret du *lien-tan*. Si vous deveniez Chrétien comme moi, sans doute que ce secret vous serait communiqué. L'Officier agréa la proposition, et se mit à lire quelques livres qui traitent de la Religion ; il les goûta, il avoua même qu'il était persuadé que ceux qui avaient de si belles connaissances sur l'origine et la nature des choses, avaient aussi l'admirable secret du *lien-tan*. Vous avez raison, reprit le Chrétien, mais ne croyez pas qu'on vous confie jamais ce secret, que vous ne donniez des preuves certaines de votre habileté dans les matières de la Religion. Il continua donc à s'instruire, et peu-à-peu, avec le secours de la grâce, il fut convaincu de la vérité de notre sainte Religion, et du prix inestimable des biens qu'elle promet à ceux qui la suivent. On lui découvrit alors le stratagème, et il sut bon gré à celui qui l'avait ainsi trompé. Toute sa famille gagnée par ses instructions a été baptisée. Je ne laissai pas de blâmer la conduite du Néophyte qui avait usé d'un pareil artifice ; car outre le mensonge dont il s'était rendu coupable, il appuyait encore des soupçons, qui ne sont que trop préjudiciables à la propagation de la Foi.

Après vous avoir entretenu de la Chrétienté de *King-te-Tching* en particulier, il faut vous dire quelque chose de la Mission de la Chine en général. Elle fut, il y a trois

ans, sur le penchant de sa ruine, par la malignité d'un des plus puissans et des plus cruels ennemis du Christianisme; mais la main du Seigneur la protégea d'une manière sensible, dans le temps même que nous avions le plus de sujet de nous alarmer. J'entrerai sur cela dans un détail, que je ne puis refuser au zèle que que vous avez pour cette chère Mission. Vous compâtirez sans doute à la triste situation où nous nous trouvâmes alors, et vous bénirez les miséricordes du Seigneur, qui a confondu d'une manière si avantageuse à la Religion un ennemi accrédité.

Ce fut le 23 Décembre de l'année 1711 que *Fan-tchao-tso*, Mandarin, et l'un des Censeurs de l'Empire, attaqua ouvertement le Christianisme, et prit le dessein de le faire proscrire de toute la Chine. Le devoir des Censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'Etat, de relever les fautes des Magistrats, et de ne pas même épargner la personne de l'Empereur, lorsqu'ils le croient répréhensible. Ils se font extrêmement redouter, et je sais des traits étonnans de leur hardiesse et de leur fermeté. On en a vu accuser des vice-Rois Tartares, quoiqu'ils fussent sous la protection de l'Empereur. Il est même assez ordinaire que ces sortes de Censeurs, soit par entêtement, soit par vanité, aiment mieux tomber dans la disgrace du Prince, et être mis à mort, que de se désister de leurs poursuites, quand ils croient qu'elles sont con-

formes à l'équité et aux règles d'un sage Gouvernement.

Le Censeur *Fan* avait naturellement de l'aversion pour le Christianisme : La constance d'une jeune Néophyte, fut la cause innocente des mesures violentes auxquelles il se détermina, pour perdre absolument tous les Chrétiens de l'Empire. Les Jésuites Français ont une Chrétienté nouvelle dans une Ville nommée *Ouen-ngan*, qui n'est qu'à vingt-quatre lieues de Pekin. C'est la patrie du Censeur. Il avait un petit-fils assez affectionné au Christianisme, qui épousa une jeune Néophyte ; on était convenu avec lui et avec ses parens, qu'elle aurait une liberté entière de pratiquer les exercices de sa Religion. Cependant le jour même que se fit le mariage, après quelques cérémonies indifférentes, on la conduisit dans une chambre où il y avait plusieurs Idoles bien ornées. On lui proposa de les honorer, et comme elle le refusait constamment, sa belle-mère, et d'autres Dames ses parentes, usèrent de violence, pour la forcer malgré elle de baisser la tête et d'adorer les Idoles. Après bien des efforts inutiles, voyant qu'elles ne gagnaient rien sur son esprit ni par leurs caresses, ni par leurs menaces, elles la traitèrent pendant plusieurs jours avec toute sorte de rigueur ; mais la Néophyte demeura toujours ferme, et c'est ce qui offensa infiniment le Censeur, grand-père du nouveau marié. Il dressa sur-le-champ une Requête contre la Religion chrétienne, et il la pré-

senta

senta à l'Empereur le jour que ce Prince devait partir pour la chasse. L'Empereur reçut la Requête, et mit au bas, selon la coutume, quatre lettres qui signifient : « Que le » *Ly-pou* (1), délibère sur cette affaire, et » qu'il m'en fasse son rapport. » Le Père Parennin me fit savoir aussitôt cette triste nouvelle, en me priant d'ordonner des prières, parce que la Religion était dans un extrême danger. « Vous verrez, me mandait-il, dans » la gazette publique, la Requête de ce » Censeur ; il ne se peut rien imaginer de » plus violent. Pour comble de disgrace, » l'Empereur a renvoyé l'examen de cette » affaire au *Ly-pou*, et vous savez combien » ce Tribunal est peu favorable à la Reli- » gion. S'il répond dans quinze jours, ainsi » qu'il a accoutumé de faire, l'Empereur » ne sera pas de retour, et si la réponse » nous est contraire, quel sera notre em- » barras !

Peu de jours après, c'est-à-dire, le 14 Janvier, le même Père m'écrivit pour m'informer d'un évènement qui n'a pu être ménagé que par la divine Providence. « L'affaire, me disait-il, que le Censeur » *Fan* nous a suscitée, n'est pas encore » finie ; mais elle n'est pas désespérée. Ce » même Censeur vient de présenter à l'Em- » pereur un autre Mémoire sur les digues » de *Ouen-ngan* et de *Pa-tcheou*, qui sont » proprement l'ouvrage de l'Empereur ; et

(1) Tribunal des Rits.

» il propose d'ouvrir un canal pour y rece-
» voir la rivière. Sa Majesté a répondu à ce
» Mémoire, par un assez long raisonne-
» ment, qui tend à prouver que le Censeur
» est un homme ignorant et inconsidéré.
» C'est ainsi que finit le *Tchi* ou la réponse
» de l'Empereur, comme vous le lirez dans
» la gazette : *Fan-tchao-tso*, n'entend pas
» l'affaire des digues ; ce qu'il propose sur
» le nouveau canal est impraticable ; c'est
» un étourdi qui ne sait ce qu'il dit, et qui
» cherche à brouiller. Tout ce qu'il a re-
» présenté ne convient nullement ; qu'on
» lui fasse une verte réprimande. Les Chré-
» tiens ont grand soin de publier ce *Tchi*
» impérial, et nous de le montrer au *Ly-*
» *pou*, car l'affaire des digues est du ressort
» d'un autre Tribunal. On nous fait bien
» espérer ; je crains néanmoins que la dé-
» libération ne finisse par quelque clause
» peu avantageuse à la Religion ; car ces
» Messieurs ne veulent presque jamais don-
» ner le tort aux Censeurs ; ils craignent
» d'être accusés eux-mêmes. Nous avions
» fait un Mémoire pour être présenté à
» l'Empereur ; nul de nos amis n'a voulu
» s'en charger : ils disent pour raison qu'il
» faut attendre la réponse du Tribunal, au-
» quel Sa Majesté a renvoyé l'affaire. »

Enfin, je reçus une troisième lettre du Père Parennin, datée du 21 Janvier, qui était conçue en ces termes : « Je sais quelle
» est votre inquiétude sur l'affaire présente :
» je joins ici en Chinois la délibération du

» *Ly-pou*; elle partit le 18 pour la Tartarie;
» la réponse peut venir dans trois jours.
» L'Empereur n'a qu'à dire *Y Y*, que cela
» soit ainsi. Nous sommes contens. Dieu nous
» a bien secourus, et que d'actions de grâ-
» ces ne lui devons-nous pas! Le Président
» du *Ly-pou* nous a envoyé par son fils la
» délibération, afin de la mettre dans nos
» archives, ne doutant pas qu'elle ne soit
» confirmée par l'Empereur. Hier trois des
» Conseillers nous firent avertir qu'ils vien-
» draient aujourd'hui pour nous en féliciter;
» nous préparons quelques curiosités d'Eu-
» rope, pour leur en faire des présens, avant
» que de leur rendre la visite.

» On a peine à concevoir que le *Ly-pou*,
» qui nous a toujours été infiniment opposé,
» soit devenu si favorable dans cette occa-
» sion: on s'attendait bien que l'Edit ac-
» cordé par l'Empereur la trente-unième
» année de son règne, empêcherait ce Tri-
» bunal de proscrire la Religion chré-
» tienne; mais on avait tout lieu de craindre
» que, conformément à la Requête du Cen-
» seur, il ne mît des clauses tout-à-fait
» contraires à la publication de l'Evangile;
» qu'il ne défendît, par exemple, aux fem-
» mes de venir à l'Eglise, aux Chrétiens de
» mettre sur la porte de leurs maisons le
» saint nom de Jésus ou l'Image de la Croix,
» d'avoir des Images de Notre-Seigneur et
» de la très-Sainte-Vierge dans leurs appar-
» temens, etc. Une réforme de cette nature
» eût ruiné le Christianisme. La délibéra-

» tion du *Ly-pou* fut envoyée en Chine aux
» *Colaos* (1), qui l'approuvèrent et la traduisirent en Tartare, pour l'envoyer à Sa
» Majesté. »

La lettre du Père Parennin finit par ces mots consolans : « Le *Tchi* impérial est
» venu : il est tel que nous le souhaitons ;
» Dieu en soit à jamais béni. Ces réponses
» du *Ly-pou* et de l'Empereur vont être pu-
» bliques dans toutes les gazettes, et rien ne
» sera plus honorable à la Religion. »

Dans une autre lettre du 28 il me parlait ainsi : « L'Empereur est de retour, et nous
» eûmes l'honneur de le remercier avant
» hier ; il ne nous dit mot, mais avant hier
» il nous envoya le *Tchao*, le *Tchang*, et les
» deux *Ouang* (ce sont quatre Mandarins)
» qui nous ayant fait mettre à genoux, nous
» donnèrent les avis suivans : Vous êtes à
» milliers dans cet Empire, qui suivez la
» Loi chrétienne ; il y en a parmi vous de
» sages, et d'autres qui ne le sont pas ;
» soyez sur vos gardes pour ne point don-
» ner prise à vos ennemis. » Nous leur répondîmes, que nous étions infiniment obligés à l'Empereur des bontés dont il nous honorait ; que Sa Majesté voulait notre bien, et que nous ne fissions point de faute ; que nous étions résolus de redoubler nos précautions pour ne donner aucun sujet de plainte.

C'est là tout ce que j'ai appris de la Cour,

---

(1) Ministres d'Etat.

touchant le commencement, le progrès, et la fin de l'accusation faite par le Censeur de l'Empire. Comme le maître des Postes est Chrétien, il n'a pas manqué de faire imprimer dans les gazettes la Requête du Censeur *Fan* sur les digues, et les réprimandes qui lui ont été faites de la part de l'Empereur; mais il n'a rien dit de celle que ce Censeur a présentée contre le Christianisme. Il n'y a que dans la province de *Cham-Si*, où est le Père du Tartre, que les gazettes en parlaient dans un grand détail. Des Officiers du Mandarin firent plus, ils répandirent des copies de cette Requête; et pour jeter la consternation parmi les Fidèles, ils y ajoutèrent de leur façon une réponse de l'Empereur, qui proscrivait la Religion chrétienne de ses Etats. Cet écrit fut porté au Père du Tartre, qui m'en écrivit dans les termes suivans :

« J'ai quelque soupçon que cette réponse » impériale est supposée; ce n'est pas la » première fois que les Infidèles auraient » employé un semblable artifice. Quoi qu'il » en soit, nous sommes entre les mains de » Dieu, et grâces à sa miséricorde, je n'en » suis pas plus ému. On ne nous accuse, » dans la Requête du Censeur, que d'avoir » prêché Jésus-Christ, et Jésus-Christ cru» cifié; que nous avons entrepris de le faire » adorer dans ses Images, au grand mépris » de la doctrine de l'Empire : si nous souf» frons, nous aurons le bonheur de souffrir » pour des articles de notre Foi. J'ai fait

» mettre en gros caractère, dans l'Eglise,
» l'Ecrit chinois que le Père Adam-Schall,
» à ce qu'on dit, adressa autrefois à l'Em-
» pereur même, pour l'instruire du mys-
» tère de l'Incarnation et de la maternité
» de la Sainte-Vierge ; ce sont les deux prin-
» cipaux articles de l'accusation du Censeur,
» et nous devons confesser hautement que
» ce sont aussi les deux principaux articles
» de notre Foi. Mes Chrétiens sont tous
» disposés à souffrir les plus cruels tourmens
» pour une pareille cause. Quoique l'Edit de
» l'Empereur, vrai ou supposé, me soit venu
» immédiatement du Tribunal d'un grand
» Mandarin, on n'agit point encore en con-
» séquence, et c'est ce qui me le rend sus-
» pect, à moins que ce ne soit un de ces
» écrits avant-coureurs, lesquels précèdent
» l'authentique de l'Empereur, qui doit
» émaner par la voie des Tribunaux de
» Pekin. »

Le Père du Tartre m'écrivit le jour suivant une seconde lettre en ces termes : « l'Auteur de ce faux Edit impérial, sachant » que j'instruisais les Missionnaires de Pekin » de tout ce qui se passait, est venu me dé- » couvrir sa supercherie, et me prier de n'en » point parler. »

Je ne vous cite ces divers extraits de lettres, que pour vous faire connaître ce que contenait la Requête du Censeur. J'ajouterai quelques particularités à l'idée générale qu'en vient de donner le Père du Tartre.

« Les Européens, dit ce Censeur, débi-

» tent dans l'Empire une doctrine fausse et » dangereuse : ils enseignent que le Seigneur » du Ciel est né en Judée, au temps que » *Han-gai-ti* régnait à la Chine ; qu'il a pris » le plus pur sang d'une fille sainte et vierge » nommée *Ma-li-ya* ; qu'il en a formé un » corps humain ; qu'il lui a donné l'ame » d'un homme ; qu'il s'apelle Jésus ; qu'ayant » vécu trente-trois ans, il a souffert sur une » croix, et qu'il y a expié les péchés des hom- » mes. Nous n'avons pas cette croyance, et » anciennement on ne l'a point eue : ceux » qui embrassent cette Loi, reçoivent, selon » eux, le saint Baptême ; les anciens Chré- » tiens sont instruits des Mystères secrets : » ils boivent la sainte substance ; je ne sais » quelle sorte de magie ce peut être. Ils se » nomment entr'eux parens de la Loi : quand » ils parlent d'eux-mêmes, ils s'appellent » hommes pécheurs. »

Il parle ensuite de nos Fêtes, de nos assemblées, des instructions qu'on y fait ; et il emploie des termes peu convenables qu'il a tirés des Sectes *Fo* et *Tao*. « Ils s'assem- » blent, dit-il, par troupes, et cela, durant » la nuit ; le jour ils se séparent. » (Je crois qu'il fait allusion aux solennités de Noël et de la nuit du Jeudi-Saint). « Dans les as- » semblées, le maître et le valet sont assis » pêle-mêle ; les hommes et les femmes se » trouvent réunis dans la même Eglise ; ils » parlent avec peu de respect de nos Saints » et de nos Sages ; enfin, ils ne gardent point » les coutumes de l'Empire ; ils en ont de

» particulières qu'ils observent, et ils ont
» des livres qui leur sont propres. »

Après avoir loué le Gouvernement, la morale et la doctrine de l'Empire, à quoi, dit-il, il faut absolument s'en tenir, il poursuit ainsi : « ces Chrétiens sont la plupart
» des gens pauvres, ou d'une condition mé-
» diocre : ils ont dans leurs maisons des
» Images du Dieu qu'ils adorent ; ils y réci-
» tent leurs prières ; ils mettent des croix
» sur leurs portes. N'est-ce pas là renverser
» le Gouvernement ? Les Européens savent
» l'astronomie et l'algèbre. Votre Majesté
» les emploie utilement. Pourquoi se mê-
» lent-ils de troubler la Chine, en voulant
» la réformer, d'introduire de nouvelles
» doctrines, et de séduire un Peuple cré-
» dule ? Est-ce que notre ancienne doctrine
» n'est pas suffisante ? Il y a grand nombre
» de ces Chrétiens dans le voisinage de la
» Cour, et si l'on ne s'oppose que molle-
» ment à leurs progrès, le mal se répandra
» par-tout, et ils inonderont l'Empire. On
» voit même beaucoup de Lettrés embrasser
» cette Religion. Or, voici quel est mon
» avis : qu'on défende très-sévèrement aux
» Peuples de mettre sur les portes de leurs
» maisons aucune marque de la Religion
» chrétienne, et d'avoir chez eux des Ima-
» ges : qu'on les arrache et qu'on les mette
» en pièces par-tout où on les trouvera :
» qu'on ne permette plus aux Chrétiens de
» s'assembler, ni le jour ni la nuit, pour les
» entretiens et les fonctions de leur Religion :

» enfin, qu'on publie que les transgresseurs » de ces ordres seront punis selon toute la » sévérité des Lois, et que leurs parens seront » mis à mort. »

Telle était la Requête du Censeur *Fan*. Le *Ly-pou*, en fesant l'extrait de cette Requête, ne daigna pas rapporter certains articles qui sont également faux et odieux. Par exemple, que les hommes et les femmes s'assemblent dans une même Eglise. Il ne fit pas mention non plus de nos Mystères, et il ne cite de la Requête que ce qui tend directement à appuyer les défenses qui en font la conclusion.

Pour répondre à ce Censeur, on commence par citer les Edits antérieurs donnés en faveur de la Religion, par lesquels il est permis de la prêcher et de l'exercer. Ce Tribunal, en citant ces Edits, dit qu'il ne sait ce que c'est que de varier dans ses réponses, pour montrer que les Edits précédens, n'ayant pas été donnés légèrement, ne doivent pas aussi être révoqués sans de fortes raisons. Il appuie principalement sa réponse sur l'Edit que porta l'Empereur, la trente-unième année de son règne, et il en fait le précis en neuf lignes : il s'étend sur les services que les Européens ont rendus à l'Empire, et il rend témoignage de leur sage conduite. Enfin, après avoir cité les Edits, où les Prédicateurs de l'Evangile sont loués, autorisés et déclarés exempts de tout reproche, et incapables de troubler l'Etat, le Tribunal conclut ainsi en peu de mots, mais d'une manière claire,

et qui ne laisse ni doute ni embarras : « la » Requète du Censeur *Fan*, par laquelle il » demande qu'on proscrive la Religion chré- » tienne, n'est pas recevable, et l'on ne doit » y avoir nul égard. Cela nous paraît ainsi ; » nous le déclarons à Votre Majesté; nous » attendons avec respect sa décision. » La décision de l'Empereur fut conforme au sentiment du Tribunal ; il répondit : « cela est » bien ; telle est ma volonté ; je confirme » cet ordre ; qu'il soit enregistré ; » car ces deux lettres impériales *Y Y*, peuvent avoir tous ces sens, qui reviennent au même.

Je suis encore aujourd'hui tout occupé de la protection singulière que Dieu nous a donnée dans une conjoncture si fâcheuse, et je la regarde comme le fruit des prières de tant de saintes ames, qui, loin de la Chine, lèvent continuellement les mains au Ciel pour la conservation de cette Eglise. Peut-être aussi que le Seigneur, touché des larmes et des souffrances de cette jeune Chrétienne de notre Mission Française de *Ouen-ngan*, a permis que le Censeur s'aveuglât jusqu'au point de présenter une seconde Requête contre des ouvrages impériaux. Cette seconde Requête n'a pas peu servi à faire échouer la première. Du-moins elle a fait connaître aux Mandarins quelle était la disposition de l'Empereur à l'égard des Européens : il était naturel de penser que l'Empereur n'avait si fort éclaté contre la Requête sur les digues, que parce qu'il était offensé de l'accusation faite contre la Religion chrétienne, qu'il

protège hautement, et plus encore que les Chinois ne se l'imaginent, la politique ne lui permettant pas de s'en expliquer trop ouvertement.

Ce sont là, sans doute, les raisons qui ont déterminé le Tribunal des Rits à nous être favorable. Les Mandarins qui le composent, ont porté d'eux-mêmes un jugement conforme aux inclinations du Prince; et par-là ils ont voulu s'attirer des éloges de sa part, et quelque marque de reconnaissance de la nôtre. Je crois même qu'ils ont regardé ce jugement comme une espèce de récompense des services que l'Empereur a tirés et tire actuellement des Missionnaires, dont plusieurs sont occupés, depuis quelques années, à tracer la carte géographique de son vaste Empire. Les Pères Jartoux et Régis y travaillent encore avec des fatigues incroyables. Mais à quoi toute l'Europe ne nous exhortera-t-elle pas pour le service d'un si grand Monarque, et pour applanir de plus-en-plus le chemin à la prédication de l'Evangile?

De tout ce que je viens de rapporter, mon Révérend Père, vous voyez que la Chrétienté de la Chine est très-nombreuse, et que la Religion est sur le point de faire encore de plus grands progrès; que c'est là même ce que les Gentils appréhendent. Hélas! pourquoi le monde Chrétien ne s'empresse-t-il pas davantage à seconder ces progrès?

Vous voyez encore que nous ne cachons pas à nos Néophytes nos saints mystères de

l'Incarnation, de la mort et de la passion du Sauveur. Faut-il que nos Frères nous calomnient en Europe, tandis que les Païens nous en font un crime à leurs Tribunaux?

Enfin, vous voyez quelle est la ferveur et la fermeté de nos Chrétiens : cette jeune Néophyte persécutée, et toujours inébranlable dans sa Foi, trouverait une infinité d'autres personnes qui imiteraient sa constance, si l'occasion s'en présentait. Elle ne s'est peut-être soutenue dans ce rude combat, que par les exemples des Dames Chrétiennes qu'elle a eus devant les yeux. Car l'Eglise de la Chine a ses Confesseurs : cette Mission de *Jao-tchcou*, où je suis, en compte plusieurs de l'un et de l'autre sexe. Les Chrétiens du Père du Tartre ont été mis souvent à ces sortes d'épreuves par les Infidèles, et ce qu'il rapporte de la disposition où ils étaient à l'occasion de la Requète du Censeur *Fan*, n'est pas en eux une ferveur nouvelle et passagère. Je vous demande pour eux et pour moi un peu de part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, avec bien du respect, etc.



LETTRE

Du Père de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de Colonia, de la même Compagnie.

A Kieou-Kián-fou, dans la province du Kiam-Si, au mois d'Août 1715.

MON REVEREND PÈRE,

La paix de Notre-Seigneur.

J'AI reçu tout à-la-fois les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans les années 1713 et 1714. Que je suis consolé de voir qu'une absence si longue et la distance de plusieurs mille lieues, ne m'aient pas encore effacé de votre cher souvenir ! Je vous avouerai pourtant que j'ai été encore plus sensible au zèle que vous faites paraître pour cette Mission. La vaste étendue du Pays, la multitude innombrable des Peuples qui l'habitent, les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, le peu de secours que nous avons pour les en retirer, les obstacles infinis qui augmentent chaque jour, ne nous permettent presque pas de goûter le plaisir si touchant que donne le souvenir de nos plus tendres amis.

Je ne prétends pas vous exposer, dans

cette lettre, le déplorable état où se trouvent ces Missions : le détail que je vous ferais des Eglises pillées, des Autels profanés, des Idoles mises à la place du Dieu vivant, des Ministres de Jésus-Christ indignement traités par les Infidèles, suites funestes des divisions présentes ; ce détail augmenterait sans doute votre zèle, mais en même-temps il vous causerait la plus vive douleur.

A peine m'est-il permis, depuis environ quatre ans, de vaquer, comme je le souhaiterais, aux fonctions de Missionnaire. L'Empereur m'a fait travailler tout ce temps-là à la carte de la Chine. Sa Majesté y a employé, en différens temps, neuf Missionnaires, sept Français, dont six sont de notre Compagnie ; savoir, les Pères Bouvet, Régis, Jartoux, du Tartre, Hinderer et moi, avec le Révérend Père Bonjour Fabri, Augustin. Les deux autres sont le Père Fredelli, Allemand, et le Père Cardoso, Portugais, tous deux Jésuites. Je sais qu'on attend avec impatience en Europe le fruit de ces travaux : on sera content de nous, mais il faut nous donner encore quelque temps.

Les quatre Provinces qui nous sont échues en partage, aux Pères Régis, Hinderer et à moi, sont sans contredit les plus belles, les plus riches, et les plus importantes de cet Empire. Ce sont les provinces du *Honan*, du *Kiang-nan* ou *Nankin*, du *Tchekiang*, de *Fou-kien*, de *Formose*, et toutes les Iles de ces côtes. Ces Iles sont la plupart stériles, incultes et inhabitées. Vous ne vous

attendez pas, mon Révérend Père, que je vous fasse un récit exact de tout ce que nous avons remarqué dans nos courses : je passerais les bornes d'une lettre ; je me contenterai de vous faire part de mes dernières occupations, c'est-à-dire, du voyage que nous avons fait à l'île de Formose, appelée par les Chinois *Miouan*, et de ce que nous y avons remarqué de particulier.

Il est peu de Pays dans le monde dont on n'ait fait en Europe des relations détaillées. Formose, toute éloignée qu'elle en est, et quoique peu considérable en elle-même, n'y est pas tout-à-fait inconnue. Cependant il est difficile que nos voyageurs donnent des connaissances bien exactes des lieux où ils ont été ; ils ne demeurent d'ordinaire que dans les Ports ou sur les côtes ; et ils ne peuvent parler que de ce qu'ils ont vu, ou de ce qu'ils ont appris des Peuples avec lesquels ils ont eu quelque habitude. Ces connaissances sont fort bornées. Quand on pénètre dans les terres, on sent combien les mœurs et les usages de leurs habitans ressemblent peu aux mœurs et aux coutumes de ceux qui demeurent sur les bords de la mer. On y trouve quelquefois autant de différence, qu'il y en a entre l'Europe et les trois autres parties du monde. C'est ce qui fait que ces relations sont souvent défectueuses. Les Missionnaires eux-mêmes, quoique beaucoup mieux instruits, ne voient qu'une petite étendue de Pays ; et, sans sortir de la Chine, un des plus vastes Empires

qui soit au monde, il n'y a point de Province où les Missionnaires n'aient porté la Foi, ni de Villes considérables qu'ils n'aient parcourues. Cependant, parce que leurs voyages se font presque toujours dans des barques, d'où ils ne sortent que pour se rendre dans la maison de quelque Chrétien, ou dans quelque Eglise, la description qu'ils ont faite de cet Empire, n'est pas exempte de défaut. Nous serons en cela plus heureux que nos prédécesseurs. La visite que nous avons faite de tous les lieux grands et petits, Villes, Bourgs, Villages, rivières, lacs, montagnes, etc. de cet Empire; les secours que chaque Mandarin avait ordre de nous donner, et les soins que nous nous sommes donnés nous-mêmes pour que rien n'échappât à nos recherches, nous persuadent que l'Europe n'aura rien à souhaiter en ce genre.

Le 3 du mois d'Avril de l'année 1714, les Pères Régis, Hinderer et moi, nous nous embarquâmes à *Hiamen:* c'est un Port de mer de la province de *Fou-kien*, qu'on appelle en Europe *Emoui.* Quatre Mandarins Tartares, nommés par l'Empereur, nous accompagnèrent dans cette expédition géographique. Notre petite escadre était de quinze vaisseaux de guerre; il y avait dans chaque vaisseau cinquante Soldats, qui étaient commandés par un Mandarin de guerre Chinois, et quatre autres Officiers subalternes.

Ne pensez pas, au-reste, mon Révérend

Père, que les vaisseaux de guerre Chinois puissent se comparer aux nôtres ; les plus gros ne sont pas au-dessus de deux cent cinquante à trois cens tonneaux de port. Ce ne sont, à proprement parler, que des barques plates à deux mâts ; ils ne passent pas quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds de longueur, soixante à soixante-dix de l'étrave à l'étambot ; dix à quinze pieds de longueur à la façon d'avant, sur sept à huit pieds de hauteur ; sept à huit pieds de largeur à la façon d'arrière, sur une égale hauteur ; douze à quinze pieds de largeur au-dehors des membres du vaisseau ; sept à huit pieds de profondeur depuis la quille en droite ligne, jusqu'au bout du bau. La proue coupée, et sans éperon, est relevée en haut de deux espèces d'ailerons en forme de corne, qui font une figure assez bizarre ; la poupe est ouverte en-dehors par le milieu, afin que le gouvernail y soit à couvert des coups de mer ; ce gouvernail, qui est large de cinq à six pieds, peut aisément s'élever et s'abaisser par le moyen d'un cable qui le soutient sur la poupe.

Ces vaisseaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mâts de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mât et le mât de misaine, auxquels ils ajoutent quelquefois un fort petit mât de perroquet, qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mât est placé à-peu-près où nous plaçons le nôtre ; celui de misaine est fort sur l'avant. La proportion de l'un à l'autre est communément comme

deux à trois, et celle du grand mât au vaisseau ne va jamais au-dessous, étant ordinairement plus de deux tiers de toute la longueur du vaisseau.

Leurs voiles sont faites de nattes de bambou, ou d'une espèce de cannes, communes à la Chine, lesquelles se divisent par feuilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut et en bas sont deux pièces de bois; celle d'en haut sert de vergue; celle d'en bas, faite en forme de planche, et large d'un pied et davantage sur cinq à six pouces d'épaisseur, retient la voile, lorsqu'on la veut hisser, ou qu'on la veut ramasser. Ces sortes de bâtimens ne sont nullement bons voiliers; ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres; cela vient de la roideur de leurs voiles qui ne cèdent point au vent; mais aussi, comme la construction n'en est pas avantageuse, ils perdent, à la dérive, l'avantage qu'ils ont sur nous en ce point.

Ils ne calfatent point leurs vaisseaux avec du goudron comme en Europe. Leur calfat est fait d'une espèce de gomme particulière; et il est si bon, qu'un seul puits ou deux, à fond de cale du vaisseau, suffit pour le tenir sec. Jusqu'ici ils n'ont eu aucune connaissance de la pompe. Leurs ancres ne sont point de fer comme les nôtres; elles sont d'un bois dur et pesant, qu'ils appellent pour cela *tiemou*, c'est-à-dire, bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup

mieux que celles de fer, parce que, disent-ils, celles-ci sont sujettes à se fausser, ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils emploient.

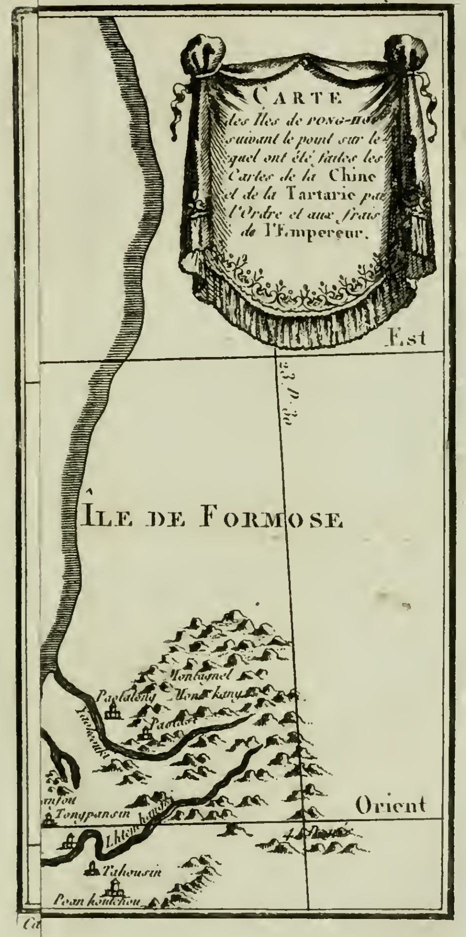
Les Chinois n'ont sur leur bord ni Pilote, ni Maître de manœuvre; ce sont les seuls Timonniers qui conduisent le vaisseau, et qui commandent la manœuvre. Cependant ils sont assez bons manœuvriers, et bons Pilotes côtiers, mais assez mauvais Pilotes en haute mer. Ils mettent le cap sur le rumb qu'ils croient devoir faire; et, sans se mettre en peine des élans du vaisseau, ils courent ainsi comme ils le jugent à propos. Cette négligence vient de ce qu'ils ne font pas de voyages de long cours : mais j'ai éprouvé que quand ils veulent, ils naviguent assez bien. Je m'aperçus, dès la sortie du Port, du peu de soin que se donnait le Pilote de mon bord, qui passait pour un des plus expérimentés de notre escadre. Je lui fis donner quelques avis par l'Officier que j'avais avec moi; comme je veillai ensuite autant sur le Pilote, que sur la route, avec un bon compas d'Europe, pour régler mon estime durant notre traversée, je remarquai qu'il gouvernait assez juste.

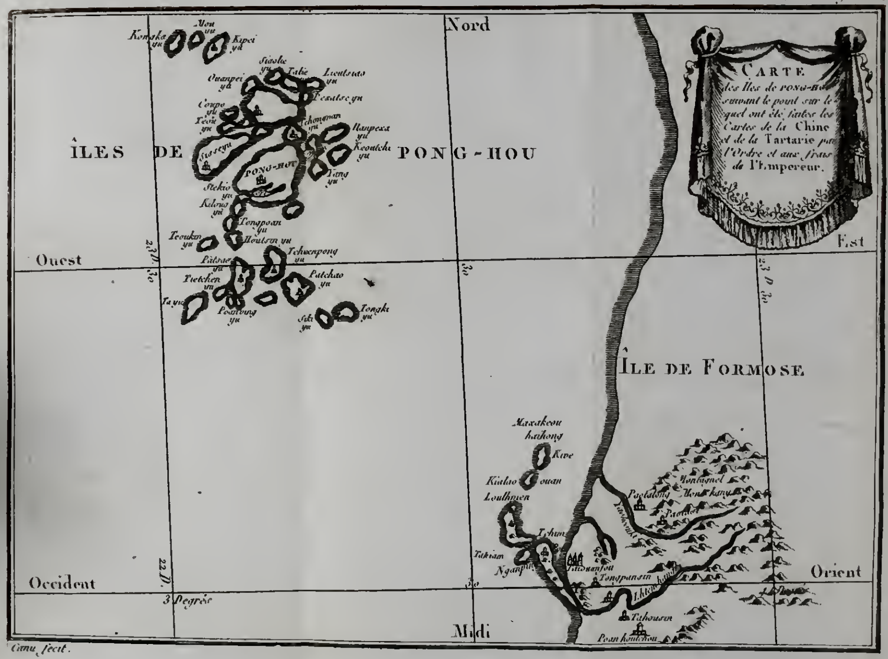
Nous partîmes donc le troisième du mois d'Avril de *Hiamen* ou *Emoui*. Le vent n'était pas fort favorable : ce jour-là nous ne fîmes que six lieues, et nous allâmes mouiller à l'île de *Kien-men* à un port nommé *Leaolo*. Le vent tomba tout-à-fait sur le soir : mais le lendemain il s'éleva une tempête qui nous

obligea d'y rester jusqu'au neuvième. Nous ne mîmes à la voile que sur les quatre heures du soir, le vent étant au Nord-Est et assez frais. Durant notre traversée, nous gouvernâmes toujours à l'Est un quart de Sud-Est, parce que les courans portent extrêmement au Sud dans cette manche, ce qui fait que la mer y est toujours grosse, sur-tout en été, qui est le temps de la mousson des vents de Sud. Le dixième, sur les cinq à six heures du soir, nous commençâmes à découvrir les îles de *Pong-hou*, et sur les neuf heures nous mouillâmes à l'abri de la première île appelée *Si-ffe-yu*, où tous les Mandarins de guerre de la garnison, qui est de mille hommes effectifs, vinrent nous recevoir à la tête de leurs troupes qui étaient sous les armes.

Les îles de *Pong-hou* forment un petit Archipel de 36 Iles stériles qui ne sont habitées que par la garnison Chinoise. Il y a cependant un Mandarin de lettres qui y fait sa résidence pour veiller sur les vaisseaux marchands qui vont ou qui viennent de la Chine à Formose, et de Formose à la Chine. Le passage de ces vaisseaux est presque continuel, et d'un revenu considérable pour l'Etat : nous y abordâmes avec plus de 60 vaisseaux marchands qui allaient de la Chine à Formose.

Comme les îles de *Pong-hou* ne sont que sables ou rochers, il faut y porter ou de *Hia-men* ou de Formose, tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de


CARTE
des Îles de PONG-HOU suivant le point sur lequel ont été faites les Cartes de la Chine et de la Tartarie par l'Ordre et aux frais de l'Empereur.
Est
23. D. 30
ÎLE DE FORMOSE
Paolaleng
Tongpansin
Tahousin
Orient


CARTE
des Îles de Pong-hou suivant le point sur lequel ont été faites les Cartes de la Chine et de la Tartarie par l'Ordre et aux frais de l'Empereur.
ÎLES DE PONG-HOU
PONG-HOU
ÎLE DE FORMOSE
Nord
Midi
Est
Ouest
Orient
Occident
3 Degrés
Tayouanfou

Cinu fecit.

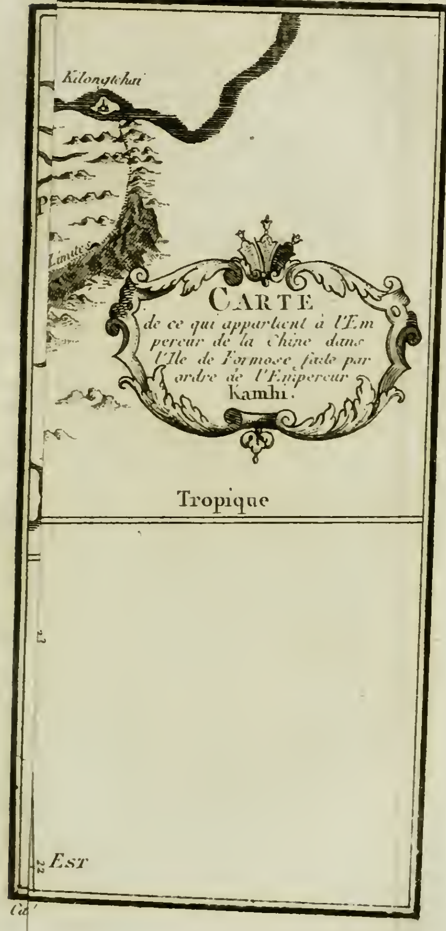
chauffage. Nous n'y avons vu ni buissons ni broussailles ; un seul arbre sauvage en fait tout l'ornement. Le Port y est bon ; il est à l'abri de toute sorte de vents : son fond est de sable, sans roche et sans aucun danger ; il a bien 20 à 25 brasses de profondeur. Lorsque les Hollandais étaient maîtres du port de Formose, ils avaient construit une espèce de fort au bout de la grande île de *Pong-hou* sur le port, pour en défendre l'entrée : aujourd'hui il n'en reste presque plus que le nom *Hong-mao-tchai*, qui veut dire fort des cheveux roux : (c'est ainsi qu'on appelle les Hollandais à la Chine.) Ce port, quoique dans un Pays inculte et inhabité, est absolument nécessaire pour la conservation de Formose, qui n'a aujourd'hui aucun port où les vaisseaux tirant plus de huit pieds puissent aborder. Nous employâmes quatre jours à prendre les différentes situations de ces Iles, leurs distances, et leur grandeur, telles que vous pouvez les voir dans la carte que je joins ici. Nous avons trouvé le port de la grande Ile qui porte particulièrement le nom de *Pong-hou* à la hauteur de 23 degrés 28 minutes et 10 secondes, et par la comparaison d'*Emoui* et notre estime à 3 degrés 9 minutes 50 secondes à l'Est du méridien de Pekin où nous avons établi le premier méridien par rapport aux cartes de la Chine.

Le 15 d'Avril nous mîmes à la voile à une heure après minuit avec un bon vent de Nord-Est. Après avoir doublé la grande Ile, nous fîmes la route de l'Est jusqu'au jour,

de peur de tomber sur les îles de *Tong-ki* et de *Si-ki.* A la pointe du jour nous nous trouvâmes fort au vent de ces Iles, et nous commençâmes à découvrir les montagnes de Formose. Alors nous gouvernâmes en route. Sur le midi nous entrâmes dans le port de Formose, où est la Capitale de l'Ile ; tous les Mandarins d'armes et de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils nous traitèrent avec toute sorte d'honneur et de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la carte de ce qui appartient à la Chine dans cette Ile.

Après avoir demeuré deux jours dans la Capitale afin d'y régler toutes choses avec les Mandarins du lieu, nous nous séparâmes. Les Pères Régis et Hinderer et deux de nos Compagnons Tartares choisirent la partie du Nord de l'Ile : pour moi, j'eus avec deux autres Tartares qui m'accompagnaient, le département de la Capitale, toute la partie du Sud, et les Iles de la côte.

Toute l'île de Formose n'est pas sous la domination des Chinois ; elle est comme divisée en deux parties, Est et Ouest, par une chaîne de hautes montagnes qui commence à la pointe méridionale de *Za-ma-ki-teou*, et ne finit proprement qu'à la mer septentrionale de l'Ile, à la Forteresse que les Espagnols avaient autrefois fait bâtir, appelée *Ki-long-tchai* par les Chinois. Il n'y a que ce qui est à l'Ouest de ces montagnes qui appartienne à la Chine, c'est-à-dire, ce qui est renfermé entre les 22 degrés 8 minutes et 25


Kilongtchai
Limites
CARTE
de ce qui appartient à l'Empereur de la Chine dans l'Ile de Formose faite par ordre de l'Empereur Kamhi.
Tropique
Est


CARTE
de ce qui appartient à l'Empereur de la Chine dans l'Ile de Formose, faite par ordre de l'Empereur Kamhi.
Nord
MER
MER
MER
PROVINCE DE FOUKIEN
Kilongtchan
Tanxouitchin
FORMOSE
ILES DE PONG-HOU
Tropique
Tropique
Siao
Liuou Kieou
OUEST
EST
SUD
3 Degrés
Canu fecit

degrés 20 minutes de latitude septentrionale.

La partie Orientale n'est habitée, disent les Chinois, que par des Barbares : le Pays est montagneux, inculte et sauvage. Le caractère qu'ils nous ont rapporté des Peuples qui l'habitent ne diffère guères de ce qu'on dit des Sauvages de l'Amérique. Ils nous les ont dépeint moins brutaux que les Iroquois, beaucoup plus chastes que les Indiens, d'un naturel doux et paisible; s'aimant les uns les autres, se secourant mutuellement, nullement intéressés, ne fesant nul cas de l'or ni de l'argent, dont on dit qu'ils ont plusieurs mines; mais vindicatifs à l'excès, sans Loi, sans Gouvernement, sans Police, ne vivant que de la chasse et de la pêche; enfin sans Religion, ne reconnaissant nulle Divinité. Tel est le caractère que les Chinois nous ont dit être celui des Peuples qui habitent la partie orientale de Formose. Mais comme le Chinois n'est pas trop croyable quand il s'agit d'un Peuple étranger, je n'ose garantir ce portrait, d'autant plus qu'il n'y a aujourd'hui nulle communication entre les Chinois et ces Peuples, et qu'ils se font depuis près de 20 ans une guerre continuelle.

Les Chinois, avant même que d'avoir subjugué Formose, savaient qu'il y avait des mines d'or dans l'Ile. Ils ne l'eurent pas plutôt soumise à leur puissance, qu'ils cherchèrent de tous côtés ces mines : comme il ne s'en trouva point dans la partie occidentale, dont ils étaient les Maîtres, ils prirent la résolution de les chercher dans la partie orientale,

où on leur avait assuré qu'elles étaient. Ils firent équiper un petit bâtiment afin d'y aller par mer, ne voulant point s'exposer dans des montagnes inconnues où ils auraient couru risque de la vie. Ils furent reçus avec bonté de ces Insulaires, qui leur offrirent généreusement leurs maisons, des vivres en abondance, et tout le secours qu'ils pouvaient attendre d'eux. Les Chinois y demeurèrent environ huit jours; mais tous les soins qu'ils se donnèrent pour découvrir les mines furent inutiles, soit faute d'interprète qui expliquât leur dessein à ces Peuples, soit crainte et politique, ne voulant point faire ombrage à une Nation qui avait lieu d'appréhender la domination Chinoise. Quoi qu'il en soit, de tout l'or qu'ils étaient allé chercher, ils ne découvrirent que quelques lingots exposés dans les cabanes, dont ces pauvres gens fesaient très-peu de cas. Dangereuse tentation pour un Chinois. C'est pourquoi peu contens du mauvais succès de leur voyage, et impatiens de posséder ces lingots exposés à leurs yeux, ils s'avisèrent du stratagème le plus barbare. Ils équipèrent leur vaisseau, et ces bonnes gens leur fournirent tout ce qui était nécessaire pour leur retour. Ensuite ils invitèrent leurs hôtes à un grand repas qu'ils avaient préparé, disaient-ils, pour leur témoigner leur reconnaissance. Ils firent tant boire ces pauvres gens qu'ils les enivrèrent; et comme ils étaient plongés dans le sommeil causé par l'ivresse, ils les égorgèrent tous, se saisirent des lingots

et

et mirent à la voile. Le chef de cette barbare expédition est encore vivant dans Formose, sans que les Chinois aient songé à punir un tel forfait. Néanmoins il ne demeura pas absolument impuni, mais les innocens portèrent la peine que méritaient les coupables. Le bruit d'une action si cruelle ne se fut pas plutôt répandu dans la partie orientale de l'Ile, que ces insulaires entrèrent à main armée dans la partie septentrionale qui appartient à la Chine, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent, hommes, femmes, enfans, et mirent le feu à quelques habitations Chinoises. Depuis ce temps-là ces deux parties de l'Ile sont continuellement en guerre. Comme j'étais obligé d'aller à la vue des habitations de ces Insulaires, on me donna deux cens Soldats d'escorte pour tout le temps que j'employai à faire la carte de la partie du Sud : nonobstant cette précaution ils ne laissèrent pas de descendre une fois au nombre de 30 à 40 armés de flèches et de javelots : mais comme nous étions beaucoup plus forts qu'eux, ils se retirèrent.

La partie de Formose que possèdent les Chinois mérite certainement le nom qu'on lui a donné : c'est un fort beau Pays, l'air y est pur et toujours serein (1), il est fertile en toute sorte de grains, arrosé de quantité de petites rivières, lesquelles descendent des montagnes qui la séparent de la partie orien-

(1) Cette abondance n'est-elle pas préférable à l'or pour lequel on commet par-tout tant de cruautés et de perfidies?

tale. La terre y porte abondamment du blé, du riz, etc. On y trouve la plupart des fruits des Indes : des oranges, des bananes, des ananas, des goyaves, des papayas, des cocos, etc. La terre porterait aussi nos arbres fruitiers d'Europe si on les y plantait. On y voit des pêches, des abricots, des figues, des raisins, des chataignes, des grenades. Ils cultivent une sorte de melons qu'ils appellent melons d'eau ; ces melons sont beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, d'une figure oblongue, quelquefois ronde : la chair en est blanche ou rouge : ils sont pleins d'une eau fraîche et sucrée qui est fort au goût des Chinois ; ils ne sont pas cependant comparables à ceux qui viennent de Fernambouc, et dont j'ai mangé à la Baie de tous les Saints dans l'Amérique méridionale. Le tabac et le sucre y viennent parfaitement bien. Tous ces arbres sont si agréablement rangés, que lorsque le riz est transplanté à l'ordinaire au cordeau et en échiquier, toute cette grande plaine de la partie méridionale ressemble bien moins à une simple Campagne, qu'à un vaste jardin que des mains industrieuses ont pris soin de cultiver.

Comme le Pays n'a été jusqu'ici habité que par un Peuple barbare et nullement policé, les chevaux, les moutons et les chèvres y sont fort rares ; le cochon même si commun à la Chine y est encore assez cher : mais les poules, les canards, les oies domestiques, y sont en grand nombre : on y a aussi quantité de bœufs ; ils servent de monture ordi-

naire, faute de chevaux, de mulets et d'ânes. On les dresse de bonne heure ; et croiriez-vous, mon Révérend Père, qu'ils vont le pas aussi bien et aussi vîte que les meilleurs chevaux ; ils ont bride, selle, et croupière, qui sont quelquefois de très-grand prix. Ce que je trouvais de plaisant, c'était de voir le Chinois aussi fier sur cette monture, que s'il eût été sur le plus beau cheval de l'Europe.

A la réserve des cerfs et des singes, qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves y sont très-rares ; et s'il y a des ours, des sangliers, des loups, des tigres et des léopards comme à la Chine, ils sont dans les montagnes de la partie de l'Est; on n'en voit point dans celle de l'Ouest. On y voit aussi très-peu d'oiseaux. Les plus communs sont les faisans que les chasseurs ne laissent guères peupler. Enfin je crois qu'on peut dire que si les eaux des rivières de Formose étaient bonnes à boire, comme elles sont utiles pour fertiliser les Campagnes de riz, il n'y aurait rien à souhaiter dans cette Ile. Mais ces eaux sont pour les étrangers un poison contre lequel on n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède. Un domestique du Gouverneur du département du Midi, que j'avais à ma suite, homme fort et robuste, se fiant sur la force de sa complexion, ne voulut point croire ce qu'on lui disait de ces eaux ; il en but et mourut en moins de cinq jours, sans qu'aucun cordial ni contrepoison pût le tirer d'affaire. Il n'y a que les eaux de la Capitale dont on puisse boire ; les Mandarins du lieu eurent soin d'en

faire voiturer sur des charrettes pour notre usage. Au pied de la montagne qui est au Sud-Ouest, à une lieue de *Fong-kan-kien*, on trouve une source qui produit un petit ruisseau, dont l'eau est d'un bleu blanchâtre, et d'une infection qui n'est pas supportable.

Les Chinois divisent les terres qu'ils possèdent dans Formose en trois *Hien* ou Gouvernemens subalternes, qui dépendent de la Capitale de l'Ile. Ces trois Gouvernemens sont *Tai-ouan-hien*, *Fong-kan-hien* et *Tchu-lo-hien*. Chacun a ses Officiers particuliers qui dépendent immédiatement du Gouverneur général de l'Ile, et celui-ci, de même que toute l'Ile, est soumis au vice-Roi de la province de *Fou-kien* dont *Tai-ouan* ou Formose fait partie.

La Capitale qu'on appelle *Tai-ouan-fou* est fort Peuplée, d'un grand abord et d'un grand commerce. Elle peut se comparer à la plupart des meilleuers Villes et des plus peuplées de la Chine. On y trouve tout ce qu'on peut souhaiter, soit de ce que l'Ile même fournit, comme le riz, le sucre, le sucre candi, le tabac, le sel, la viande de cerf boucannée, qui est fort estimée des Chinois; des fruits de toute espèce, des toiles de différente sorte, des laines, du coton, du chanvre, de l'écorce de certains arbres et de certaines plantes qui ressemblent assez à l'ortie, et quantité d'herbes médicinales, dont la plupart sont inconnues en Europe: soit de ce qu'on y apporte d'ailleurs, comme toiles de la Chine et des Indes, soieries, vernis

porcelaines, différens ouvrages d'Europe, etc. Il y a peu de mûriers dans l'Ile, et par conséquent peu de soieries du Pays et peu de manufactures ; mais le gain considérable de ceux qui ont commencé à y faire leur commerce, donnera peut-être lieu à y en établir dans la suite. S'il était libre aux Chinois de passer dans l'île de Formose pour y fixer leur demeure, je ne doute pas que plusieurs familles ne s'y fussent déjà transportées : mais pour y passer on a besoin de passe-ports des Mandarins de la Chine, et ces passe-ports se vendent bien cher ; encore avec cela faut-il donner des cautions. Ce n'est pas tout : lorsqu'on arrive dans l'Ile, il faut encore donner de l'argent au Mandarin, qui est très-attentif à examiner ceux qui entrent ou qui sortent. Si on n'offre rien ou peu de chose, l'on doit s'attendre à être renvoyé, nonobstant le meilleur passe-port. Cet excès de précaution vient sans doute de l'avidité naturelle qu'ont les Chinois d'amasser de l'argent. Néanmoins il faut avouer qu'il est d'une bonne politique d'empêcher toutes sortes de personnes de passer à Formose, sur-tout les Tartares étant maîtres de la Chine. Formose est un lieu très-important, et si un Chinois s'en emparait, il pourrait exciter de grands troubles dans l'Empire. Aussi les Tartares y tiennent-ils une garnison de dix mille hommes commandés par un *Tsong-ping* ou Lieutenant-Général, par deux *Fou-tsiang* ou Maréchaux de camp, et par plusieurs Officiers subalternes, qu'on a

soin de changer tous les trois ans, et même plus souvent si quelque raison y oblige. Pendant que nous y étions on changea une brigade de 400 hommes, dont le principal Officier fut cassé, pour avoir insulté un Mandarin de lettres qu'ils prétendaient ne leur pas faire justice sur la mort du frère d'un de leurs camarades, qui avait été tué peu de jours auparavant.

Les rues de la Capitale sont presque toutes tirées au cordeau, et toutes couvertes pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du soleil : elles ne sont larges que de 30 à 40 pieds, mais longues de près d'une lieue en certains endroits. Elles sont presque toutes bordées de maisons marchandes et de boutiques ornées de soieries, de porcelaines, de vernis, et d'autres marchandises admirablement bien rangées, en quoi les Chinois excellent. Ces rues paraissent des galeries charmantes, et il y aurait plaisir de s'y promener, si la foule des passans était moins grande, et si les rues étaient mieux pavées. Les maisons sont couvertes de paille, et ne sont bâties la plupart que de terre et de bambou. Les tentes dont les rues sont couvertes ne laissant voir que les boutiques, en ôtent le désagrément. La seule maison que les Hollandais y ont élevée lorsqu'ils en étaient les maîtres, est de quelque prix. C'est un grand corps-de-logis à trois étages, défendu par un rempart de quatre demi-bastions : précaution nécessaire pour les Européens dans ces Pays éloignés, où l'on trouve

rarement de l'équité et de la bonne foi, et où la fraude et l'injustice tiennent souvent lieu de mérite. Cette maison a vue sur le port, et pourrait dans le besoin s'opposer à un débarquement.

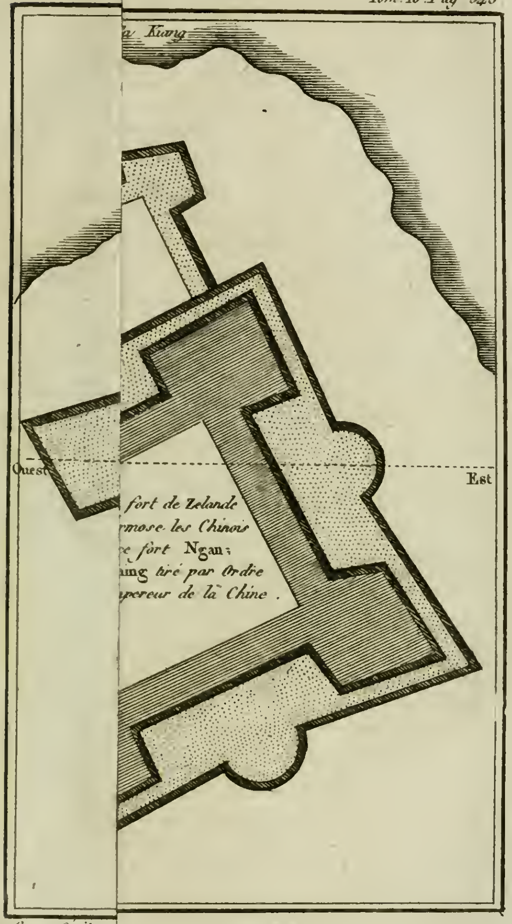
Tai-ouan-fou n'a ni fortifications ni murailles : les Tartares ne mettent point leurs forces et ne renferment pas leur courage dans l'enceinte d'un rempart : ils aiment à se battre à cheval en rase Campagne. Le Port est assez bon, à l'abri de tout vent, mais l'entrée en devient tous les jours plus difficile. Autrefois on pouvait y entrer par deux endroits, l'un appelé *Ta-kiang* où les plus gros vaisseaux flottaient sans peine, et l'autre appelé *Loulh-men*, dont le fond est de roche et n'a que 9 à 10 pieds dans les plus hautes marées. Le premier passage est aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas cinq pieds d'eau ; le plus qu'il y en ait va jusqu'à 7 à 8 pieds, et il se comble tous les jours par les sables que la mer y charrie. C'est par ce *Ta-kiang* que les vaisseaux Hollandais entraient autrefois dans le Port ; et pour en défendre l'entrée aux vaisseaux étrangers, ils avaient fait à la pointe de l'Ile qui est au Sud de *Ta-kiang*, une citadelle qui serait excellente si elle n'était pas bâtie sur le sable ; mais qui était très-propre à se défendre des ennemis qu'ils avaient le plus à craindre, savoir, des Chinois et des Japonais. Je joins ici le plan que j'en ai tiré. Elle est à 2 minutes à l'ouest de *Tai-ouan-fou*, et domine

tout le Port où les vaisseaux au-dessus de 200 tonneaux peuvent entrer.

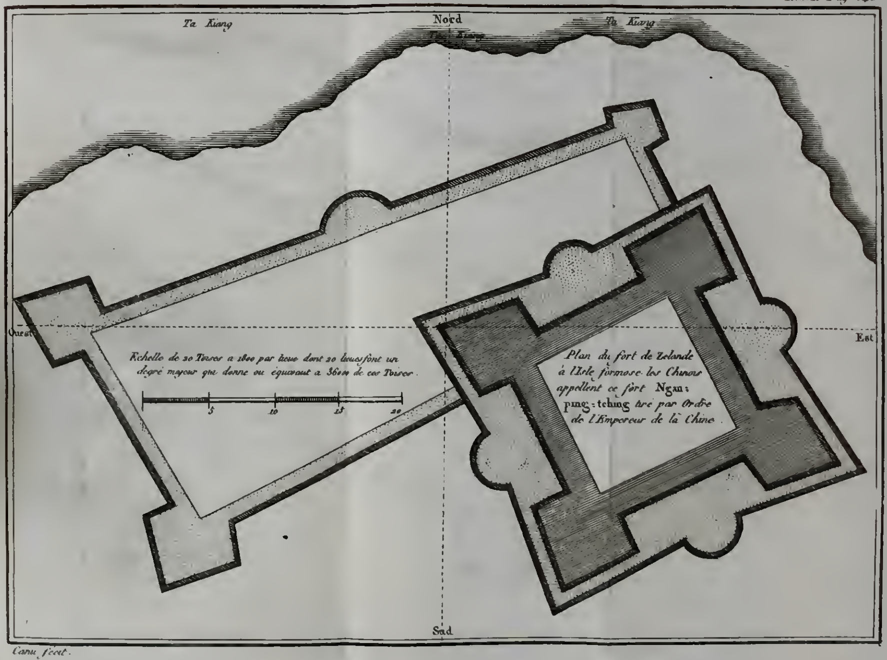
La partie de Formose qui est soumise aux Chinois, est composée de deux Nations différentes : des Chinois, et des naturels du Pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain y sont venus des diverses provinces de la Chine. *Tai-ouan-fou*, *Fong-kan-hien*, et *Tchu-lo-hien* ne sont habités que par des Chinois : il n'y a des naturels du Pays que ceux qui leur servent de domestiques, ou pour mieux dire, d'esclaves. Outre ces trois Villes, les Chinois ont encore plusieurs Villages, mais ils n'ont aucun Fort considérable, à la réserve de *Ngan-ping-tching*. Ce Fort est au pied du Château de Zélande, car c'est le nom que les Hollandais donnèrent à la citadelle dont j'ai parlé ci-dessus. Il y a bien à *Ngan-ping-tching* environ quatre à cinq cens familles. On y voit une garnison de deux mille hommes commandés par un *Fou-tsiang*, ou Maréchal de camp.

Le Gouvernement et les mœurs des Chinois à Formose, ne diffèrent en rien des mœurs et du gouvernement de la Chine. Ainsi je ne m'arrêterai qu'à vous faire connaître quel est le génie et l'espèce de gouvernement des naturels de l'Ile.

Les Peuples de Formose qui se sont soumis aux Chinois, sont partagés en 45 Bourgades ou habitations qu'on appelle *Ché* : 36 dans la partie du Nord, et 9 dans celle du Sud. Les Bourgades du Nord sont assez peuplées, et les maisons, à peu de chose près,


a Kiang
Ouest
Est
fort de Zelande
rmose les Chinois
e fort Ngan;
ang tiré par Ordre
npereur de la Chine .

Canu fecit.


Nord
Ta Kiang
Ta Kiang
Ouest
Est
Sud
Echelle de 20 Toises a 1800 par lieue dont 20 lieues font un degré majeur qui donne ou équivaut a 36000 de ces Toises.
5
10
15
20
Plan du fort de Zelande à l'Isle formose les Chinois appellent ce fort Ngan: ping: tching tiré par Ordre de l'Empereur de la Chine.

Canu fecit.

sont comme celles des Chinois. Celles du Midi ne sont qu'un amas de cabanes de terre et de bambou couvertes de paille, élevées sur une espèce d'estrade haute de 3 à 4 pieds, bâties en forme d'un entonnoir renversé de 15, 20, 30, jusqu'à 40 pieds de diamètre : quelques-unes sont divisées par cloisons. Ils n'ont dans ces huttes ni chaise, ni banc, ni table, ni lit, ni aucun meuble. Au milieu est une espèce de cheminée ou de fourneau élevé de terre de deux pieds et davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de riz, de menus grains, et de gibier. Ils prennent le gibier à la course ou avec leurs armes. Ils courent d'une vîtesse surprenante : J'ai été surpris moi-même de les voir courir plus vîte que ne font les chevaux, lorsqu'ils courent à bride abattue. Cette vîtesse à la course vient, disent les Chinois, de ce que jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans ils se serrent extrêmement les genoux et les reins. Ils ont pour armes une espèce de javelot qu'ils lancent à la distance de 70 à 80 pas avec la dernière justesse : et quoique rien ne soit plus simple que leur arc et leurs flèches, ils ne laissent pas de tuer un faisan en volant, aussi sûrement qu'on le fait en Europe avec le fusil. Ils sont très-mal-propres dans leurs repas : ils n'ont ni plats, ni assiettes, ni écuelles, ni cuilliers, ni fourchettes, ni bâtonnets. Ce qu'ils ont préparé pour leur repas se met simplement sur un ais de bois ou sur une natte ; et ils se servent de leurs doigts pour manger, à-peu-près comme

les singes. Ils mangent la chair demi-crue, et pour peu qu'elle soit présentée au feu elle leur paraît excellente. Pour lit, ils se contentent de cueillir les feuilles fraîches d'un certain arbre dont je ne sais pas le nom, et qui est fort commun dans le Pays; ils les étendent sur la terre ou sur le plancher de leurs cabanes, et c'est là qu'ils prennent leur sommeil. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : et croiriez-vous que l'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme, trouve le moyen de se nourrir et de s'entretenir avec une pareille pauvreté? Croiriez-vous même qu'il leur en coûte davantage qu'aux Peuples les plus polis, et qui se piquent le plus de luxe et de magnificence? Ceux-ci empruntent le poil des animaux et la soie des vers qu'ils brodent d'or ou d'argent : ceux-là se servent de leur propre peau, sur laquelle ils gravent plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs, etc. ce qui leur cause des douleurs si vives, qu'elles seraient capables, me disaient-ils, de leur causer la mort, si l'opération se fesait tout de suite et sans discontinuer. Ils y emploient plusieurs mois, et quelques-uns une année entière. Il faut durant tout ce temps-là venir chaque jour se mettre à une espèce de torture, et cela pour satisfaire le penchant qu'ils ont de se distinguer de la foule : car il n'est pas permis indifféremment à toute sorte de personnes de porter ces traits de magnificence. Ce privilége ne s'accorde

qu'à ceux, qui, au jugement des plus considérables de la Bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins tous peuvent se noircir les dents, porter des pendans d'oreilles, des bracelets au-dessus du coude ou au-dessus du poignet, des colliers et des couronnes de petits grains de différentes couleurs à plusieurs rangs. La couronne se termine par une espèce d'aigrette faite de plumes de coq ou de faisan qu'ils ramassent avec beaucoup de soin. Figurez-vous ces bizarres ornemens sur le corps d'un homme d'une taille aisée et déliée, d'un teint olivâtre, dont les cheveux lissés pendent négligemment sur les épaules, armé d'un arc et d'un javelot, n'ayant pour tout habit qu'une toile de deux à trois pieds qui lui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux; et vous aurez le véritable portrait d'un brave de la partie méridionale de l'Ile de Formose.

Dans la partie du Nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse, et ils s'en font une espèce d'habit sans manches, de la figure à-peu-près d'une dalmatique. Ils portent un bonnet en forme de cylindre, fait du pied des feuilles de bananiers, qu'ils ornent de plusieurs couronnes posées les unes sur les autres, et attachées par des bandes fort étroites, ou par de petites tresses de différentes couleurs: ils ajoutent au-dessus du bonnet, comme ceux du Midi, une aigrette de plumes de coq ou de faisan.

Leurs mariages n'ont rien de si barbare. On n'achète point les femmes comme à la Chine, et on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part et d'autre, comme il arrive communément en Europe : les pères et les mères n'y entrent presque pour rien. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, et qu'il a trouvé une fille qui lui agrée, il va plusieurs jours de suite avec un instrument de musique à sa porte : si la fille en est contente, elle sort et va joindre celui qui la recherche ; ils conviennent ensemble de leurs articles. Ensuite ils en donnent avis à leurs pères et à leurs mères. Ceux-ci préparent le festin des noces, qui se fait dans la maison de la fille, où le jeune homme reste sans retourner désormais chez son père. Dès-lors le jeune homme regarde la maison de son beau-père comme la sienne propre : il en est le soutien ; et la maison de son propre père n'est plus à son égard, que ce qu'elle est à l'égard des filles en Europe qui quittent la maison paternelle pour aller demeurer avec leur époux. Aussi ne mettent-ils point leur bonheur à avoir des enfans mâles, ils n'aspirent qu'à avoir des filles, lesquelles leur procurent des gendres qui deviennent l'appui de leur vieillesse.

Quoique ces Insulaires soient entièrement soumis aux Chinois, ils ont encore quelques restes de leur ancien Gouvernement. Chaque Bourgade se choisit trois ou quatre des plus anciens qui sont le plus en réputation de probité. Ils deviennent par ce choix les

Chefs et les Juges du reste de l'habitation : ce sont eux qui terminent en dernier ressort tous les différends ; et si quelqu'un refusait de s'en tenir à leur jugement, il serait chassé à l'instant de la Bourgade, sans espérance d'y pouvoir jamais rentrer, et nulle autre Bourgade n'oserait le recevoir. Ils paient en grains leur tribut aux Chinois. Pour régler ce qui concerne ce tribut, il y a dans chaque Bourgade un Chinois qui en apprend la langue, afin de servir d'interprète aux Mandarins. Ces Interprètes qui devraient procurer le soulagement de ce pauvre Peuple, et empêcher qu'il ne soit surchargé, sont eux-mêmes d'indignes harpies qui les sucent impitoyablement : ce sont autant de petits tyrans qui poussent à bout, non-seulement la patience de ces Insulaires, mais même celle des Mandarins du lieu, qui sont forcés de les laisser dans leurs emplois pour éviter de plus grands inconvéniens. Cependant de douze Bourgades qui s'étaient soumises aux Chinois dans la partie du Sud, il n'y en a aujourd'hui que neuf ; trois se sont révoltées, ont chassé leurs interprètes, ne paient plus de tribut à la Chine depuis trois ans, et se sont unies avec ceux de la partie orientale de l'Ile. C'est un fort mauvais exemple et qui pourrait avoir des suites. J'en touchai un mot au premier Mandarin de Lettres de Formose, Docteur Chinois, qui vient d'être fait vice-Roi de la province de *Fou-kien*. Il me répondit froidement : « Tant pis, mon Révérend Père, pour ces

» barbares, s'ils veulent rester dans leur
» barbarie ; nous tâchons de les rendre hom-
» mes, et ils ne le veulent pas; tant pis pour
» eux, il y a des inconvéniens par-tout. »

Quelque barbares cependant qu'ils soient, selon certaines maximes du monde Chinois, je les crois plus près de la vraie philosophie que le grand nombre des plus célèbres Philosophes de la Chine. On ne voit parmi eux, de l'aveu même des Chinois, ni fourberie, ni vols, ni querelles, ni procès, que contre leurs Interprètes. Ils sont équitables, et s'entr'aiment les uns les autres : ce qu'on donne à l'un d'eux, il n'oserait y toucher, que ceux qui ont partagé avec lui le travail et la peine, ne partagent aussi le salaire; c'est de quoi j'ai été souvent témoin moi-même : ils sont attentifs au moindre signal de ceux qui ont droit de leur commander; ils sont circonspects dans leurs paroles, et d'un cœur droit et pur. On en peut juger par ce petit trait. Un Chinois que les Mandarins du lieu avaient mis à ma suite laissa échapper quelques paroles peu séantes. Un de ces Insulaires, qui n'avait guères que trente ans, et qui savait quelques mots de la langue Mandarine, le reprit hardiment en présence de tout le monde. *Pou-hao*, lui dit-il, cela n'est pas bien : *ngomen-sin-tching*, nous avons le cœur droit, *pou-can-choue*, *pou-can-siang*, aucun de nous n'oserait parler ainsi, n'oserait pas même le penser, *pou-hao*, *pou-hao*, cela n'est pas bien, cela n'est pas bien.

Avant que de partir d'*Emoui*, on nous avait dit qu'il y avait des Chrétiens dans Formose : nous nous en sommes informés, et certainement il n'y en a aucun parmi les Chinois ; mais il y a apparence qu'il y en a eu parmi les Insulaires, du temps que les Hollandais étaient maîtres du Port. Nous en avons trouvé plusieurs qui savent la langue des Hollandais, qui lisent leurs livres, et qui en écrivant se servent de leurs caractères. Nous avons même trouvé entre leurs mains quelques fragmens de nos cinq livres en Hollandais. Ils n'adorent aucune Idole ; ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport ; ils ne font aucun acte de Religion, et ne récitent aucune prière. Cependant nous en avons vu qui reconnaissent un Dieu créateur du Ciel et de la Terre, un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ; et qui disent que le premier de tous les hommes s'appelait Adam, et la première des femmes Eve ; que pour avoir désobéi à Dieu, ils avaient attiré sa colère sur eux et sur tous leurs descendans ; qu'il est nécessaire d'avoir recours au Baptême pour effacer cette tache ; ils savent même la formule du Baptême. Néanmoins nous n'avons pu savoir certainement s'ils baptisaient ou non. Les Chinois qui nous servaient d'Interprètes, nous ont assuré que dès qu'un enfant leur est né, ils prennent de l'eau froide et la leur versent sur le corps ; mais comme ces Interprètes Chinois étaient Infidèles, et que d'ailleurs ils ne savaient qu'imparfaitement la langue

du Pays, nous ne pûmes jamais nous en assurer suffisamment. Il paraît par ce que nous avons pu tirer d'eux, qu'ils nont aucune idée des récompenses ni des peines de l'autre vie ; ainsi il est vraisemblable qu'ils n'ont pas grand soin de baptiser leurs enfans. Nous avons tâché, autant que nous le pouvions, de leur enseigner les vérités les plus nécessaires de notre sainte Religion : nous avons recommandé en particulier à ceux qui nous paraissaient le mieux instruits, d'inculquer à leurs concitoyens ces vérités importantes, et sur-tout de baptiser les enfans aussitôt qu'ils seraient nés, en cas qu'ils eussent quelque espérance de pouvoir les instruire des mystères de la Foi quand ils en seraient capables. Nous leur avons laissé la formule du Baptême, et c'est tout ce que nous avons pu faire.

Quelle douleur pour nous, mon Révérend Père, de nous voir au milieu d'une si belle moisson, et qui deviendrait très-abondante, si elle avait des Ouvriers apostoliques pour la cultiver, et cependant d'être obligés de l'abandonner sans espérance de secours ! Il ne peut leur en venir du côté de la Chine dans les circonstances présentes : en vain a-t-on tenté deux ou trois fois d'y passer ; la porte en est fermée aux Européens. Il n'y a qu'un coup de la Providence, ou qu'une commission pareille à la nôtre, qui puisse en faciliter l'entrée. La chose deviendrait plus aisée s'il y avait quelque Port dans la partie de l'Est. Le Pays n'est soumis à au-

cune Puissance étrangère, que nous sachions; le caractère qu'on nous a fait de ces habitans n'a rien de fort barbare ; le Japon n'en est pas éloigné. Si ces motifs engageaient des Missionnaires à y porter les lumières de la Foi, il leur serait aisé d'étendre leur zèle dans la partie de l'Ouest, sur-tout dans la méridionale de l'Ile, dont les habitations soumises aux Chinois, ne sont en trois ou quatre endroits éloignées des habitations de l'Est, que d'environ une lieue. Comme la conversion de ces pauvres Peuples n'est pas l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la miséricorde de notre divin Maître, tâchons de l'obtenir par nos prières et par des œuvres saintes. Il ne se passe aucun jour que je ne me ressouvienne, au pied des Autels, de ces pauvres gens. Plaise à la miséricorde du Seigneur exaucer les vœux que je forme pour leur conversion !

Quoique l'île de Formose soit peu éloignée de la Chine, néanmoins les Chinois, suivant leur histoire, ne commencèrent d'en avoir connaissance que du temps de l'Empereur *Sivente*, de la dynastie des *Ming*, environ l'an de grâce 1430, que l'Eunuque *Ouan-san-pao*, revenant d'Occident, y fut jeté par la tempête. Cet Eunuque se trouvant dans une terre étrangère, dont le Peuple lui semblait aussi barbare que le Pays lui paraissait beau, y fit quelque séjour pour en prendre des connaissances dont il pût informer son maître. Mais tout le fruit de ses soins se réduisit à quelques plantes et à quel-

ques herbes médicinales qu'il en rapporta, et dont on se sert encore aujourd'hui à la Chine avec succès.

La 42.e année de l'Empereur *Kia-Tsing*, l'an de grâce 1564, le *Tou-tou* ou Chef d'escadre *Yu-ta-yeou*, croisant sur la mer orientale de la Chine, y rencontra un corsaire nommé *Lin-tao-kien*, qui s'était emparé des îles de *Pong-hou*, où il avait laissé une partie de son monde. C'était un homme fier et ambitieux, passionné pour la gloire, et qui cherchait à se faire un nom. Il n'eut pas plutôt aperçu *Yu-ta-yeou*, qu'il va sur lui à pleines voiles, l'attaque brusquement, et aurait infailliblement défait l'escadre Chinoise, si celui qui la commandait eût été moins sage et moins intrépide. *Yu-ta-yeou* soutint le premier feu avec beaucoup de sang-froid; après quoi il attaqua à son tour *Lin-tao-kien*. Le combat dura plus de cinq heures, et ne finit qu'à la nuit, que *Lin-tao-kien* prit la fuite et se retira vers les îles de *Pong-hou* pour y rafraîchir ses troupes, prendre ce qu'il y avait laissé de Soldats, et retourner vers l'ennemi. Mais *Yu-ta-yeou*, en habile Capitaine, le poursuivit de si près, que *Lin-tao-kien* trouva dès la pointe du jour l'entrée du port de *Pong-hou* fermée par une partie de l'escadre ennemie. Ses troupes étaient fort diminuées dans le combat, et la frayeur qui s'était emparée des autres, lui firent juger qu'il était dangereux de tenter l'entrée du Port. Il prit donc la résolution de continuer sa route et d'aller mouiller à

Formose. *Yu-ta-yeou* l'y poursuivit : mais comme il trouva que la mer était basse, et que d'ailleurs il n'avait nulle connaissance de l'entrée de ce Port ; il ne voulut pas exposer ses vaisseaux, et il se retira aux îles de *Pong-hou*, dont il se rendit maître. Il fit prisonniers les Soldats qu'il y trouva ; il y mit bonne garnison, et retourna victorieux à la Chine, où il donna avis de ses découvertes et de son expédition. La Cour reçut avec joie ces nouvelles, et nomma dès-lors un Mandarin de lettres pour Gouverneur des îles de *Pong-hou*.

Formose, dit l'Historien Chinois, était alors une terre inculte, qui n'était habitée que par des barbares. *Lin-tao-kien*, qui n'avait que de grandes vues, ne crut pas que cette île, dans l'état où elle était, lui convînt ; c'est pourquoi il fit égorger tous les Insulaires qu'il trouva sous sa main, et avec une inhumanité qui n'a point d'exemple, il se servit du sang de ces infortunés pour calfater ses vaisseaux ; et mettant aussitôt à la voile, il se retira dans la province de Canton, où il mourut misérablement.

Sur la fin de l'année 1620, qui est la première année de l'Empereur *Tien-ki*, une escadre Japonaise vint aborder à Formose. L'Officier qui la commandait trouva le Pays, tout inculte qu'il était, assez propre à y établir une Colonie : il prit la résolution de s'en emparer, et pour cela il y laissa une partie de son monde, avec ordre de

prendre toutes les connaissances nécessaires à l'exécution de son dessein. Environ ce même-temps un vaisseau Hollandais, qui allait ou revenait du Japon, fut jeté par la tempête à Formose : il y trouva les Japonais peu en état de lui faire ombrage. Le Pays parut beau aux Hollandais, dit l'historien chinois, et avantageux pour leur commerce. Ils prétextèrent le besoin qu'ils avaient de quelques rafraîchissemens, et des choses nécessaires pour radouber leur vaisseau maltraité par la tempête. Quelques-uns d'eux pénétrèrent dans les terres, et après avoir bien examiné le Pays, ils revinrent sur leur bord. Les Hollandais ne touchèrent point à leur vaisseau pendant l'absence de leurs compagnons; ce ne fut qu'à leur retour qu'ils songèrent à le radouber. Ils prièrent les Japonais, avec qui ils ne voulaient point se brouiller, de peur de nuire à leur commerce, de leur permettre de bâtir une maison sur le bord de l'Ile qui est à une des entrées du Port, dont ils pussent dans la suite tirer quelques secours par rapport au commerce qu'ils fesaient au Japon. Les Japonais rejetèrent d'abord la proposition : mais les Hollandais insistèrent de telle sorte, en assurant qu'ils n'occuperaient de terrain que ce qu'en pouvait renfermer une peau de bœuf, qu'enfin les Japonais y consentirent. Les Hollandais prirent donc une peau de bœuf qu'ils coupèrent en petites aiguillettes fort fines; puis ils les mirent boutà-bout, et ils s'en servirent pour mesurer le ter-

rain qu'ils souhaitaient. Les Japonais furent d'abord un peu fâchés de cette supercherie ; mais enfin, après quelques réflexions, la chose leur parut plaisante ; ils s'adoucirent, et ils permirent aux Hollandais de faire de ce terrain ce qu'ils jugeraient à propos. C'est sur ce terrain qu'ils bâtirent le Fort dont j'ai parlé plus haut, et dont je vous envoie le plan. On voit encore aujourd'hui sur la porte ces mots : *Castel Zelanda*, 1634.

La construction de ce Fort rendait les Hollandais les maîtres du Port et du seul passage par où les gros vaisseaux pouvaient y entrer. Peut-être les Japonais en connurent-ils trop tard l'importance. Quoi qu'il en soit, soit que le nouveau Fort leur fît ombrage, soit qu'ils ne trouvassent pas leur compte dans cette Ile, qui était encore inculte, peu après ils l'abandonnèrent absolument et se retirèrent chez eux. Les Hollandais se virent par-là les seuls maîtres de Formose ; car les Insulaires n'étaient pas en état de leur tenir tête. Pour mieux s'assurer du Port, ils firent construire de l'autre côté, vis-à-vis du fort de Zélande, une maison fortifiée de quatre demi-bastions, dont j'ai déjà parlé.

Dans ce temps-là la Chine était tout en feu, soit par la guerre civile qui a désolé tant de belles Provinces de cet Empire, soit par la guerre qu'elle soutenait contre le Tartare, qui s'en est enfin emparé, et qui a fondé la dynastie glorieusement régnante sous l'Empereur *Cam-hi*. Un de ceux qui

s'opposèrent avec le plus de courage aux Tartares, fut un homme de fortune de la province de *Fou-kien*, appelé *Tching-tchi-long*. De petit Marchand, il était devenu le plus riche Négociant de la Chine : heureux s'il avait été aussi fidèle à Dieu dans les promesses qu'il avait faites à son Baptême, (car il était Chrétien) qu'il fut fidèle à son Prince et à sa Patrie, prête à tomber sous une domination étrangère !

Tching-tchi-long arma à ses dépens une petite flotte contre le Tartare : il fut bientôt suivi d'une multitude innombrable de vaisseaux Chinois, et il devint par-là le Chef d'une des plus formidables flottes qu'on ait vues dans ces mers. Le Tartare lui offrit la dignité de Roi s'il voulait le reconnaître. Il la refusa ; mais il ne jouit pas long-temps de sa bonne fortune. Son fils *Ttching-tching-cong* lui succéda au commandement de cette nombreuse flotte ; plus zélé encore pour sa patrie et pour sa fortune que n'était son père, il tenta diverses entreprises ; il assiégea plusieurs Villes considérables, comme *Hai-Tching* du *Fou-kien*, qu'il prit après avoir taillé en pièces l'armée Tartare qui était venue au secours : *Ouen-Tcheou* du *Tche-kiang*, *Nankin* du *Kiam-nan*, etc. Ces premiers succès durèrent peu, il fut enfin vaincu par les Tartares, et chassé absolument de la Chine. Alors il tourna ses vues et son ambition vers Formose, dont il résolut de chasser les Hollandais, pour y établir un nouveau Royaume.

Ce fut la 17.ᵉ année de l'Empereur *Xun-chi*, père de *Cam-hi*, la 1661.ᵉ de l'ère chrétienne, que *Tching-tching-cong* abandonna son entreprise sur la Chine, pour se retirer à Formose avec sa formidable flotte. Il se saisit en passant des îles de *Pong-hou*. Les Hollandais qui sans doute se croyaient en sûreté du côté de la Chine, où il y avait encore du trouble, n'avaient pas eu soin de munir de troupes *Pong-hou* et *Tai-ouan*. Ainsi *Tching-tching-cong* s'empara de ces Iles presque aussitôt qu'il y parut. Il y laissa cent de ses vaisseaux pour les garder, et il continua sa route vers Formose.

J'ai appris d'un Mandarin qui servait en ce temps-là *Tching-tching-cong*, en qualité de *Fou-tsiang* ou de Maréchal de camp, qu'il n'y avait pour la garde du fort et du port de Formose qu'onze Hollandais. Le reste de la garnison était composée partie de Noirs des Indes, partie des Insulaires du Pays. Nonobstant cette inégalité de forces, les Hollandais résolurent de se défendre, et ils se défendirent en effet en braves gens.

Tching-tching-cong entra dans le Port avec sa flotte, composée de neuf cens voiles, par la passe de *Lou-lh-men*, à une grande lieue au-dessus du fort de Zélande. Il fit descendre à terre une partie de son monde, afin d'attaquer le Fort par mer et par terre. Le siége dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Hollandais se défendirent de leur canon avec plus de succès qu'ils n'auraient osé l'espérer. *Tching-tching-cong* était au-

désespoir de voir tant de résistance et de courage dans cette poignée d'Européens, contre une armée aussi nombreuse que la sienne.

Comme les Chinois n'avaient pas l'usage du canon, ils ne pouvaient pas répondre à celui des Hollandais ; ainsi ils n'avaient d'espérance de les réduire que par la famine, ce qui demandait beaucoup de temps, pendant lequel ils pouvaient recevoir du secours de leurs vaisseaux de Batavia, ou de ceux qui allaient commercer au Japon. *Tching-tching-cong* connut toute la difficulté de son entreprise ; mais il se voyait hors de la Chine, sans espérance de pouvoir jamais y rentrer sous les Tartares, auxquels il venait de faire la guerre : il n'ignorait pas d'ailleurs que si Formose lui était fermée, il n'avait plus de ressource ; c'est pourquoi il se détermina à faire un dernier effort contre les Hollandais. Ceux-ci avaient actuellement quatre vaisseaux dans le Port : ils avaient mis sur le bord de chaque vaisseau un de leurs gens avec des Indiens pour le garder : les sept autres Hollandais s'étaient renfermés dans la citadelle ou le fort de Zélande. Le Capitaine Chinois résolut de sacrifier quelques-uns de ses vaisseaux sur lesquels il mit quantité de feux d'artifice ; et profitant d'un grand vent de Nord-Est, il les poussa sur les vaisseaux Hollandais. Il réussit au-delà de ses espérances ; de quatre vaisseaux, trois furent brûlés. Aussitôt il fit sommer les Hollandais, renfermés dans le Fort, de se rendre, en leur

leur déclarant qu'il leur permettait de se retirer avec tous leurs effets ; mais que s'ils persistaient à se défendre, il n'y aurait point de quartier pour eux. Les Hollandais, à qui il ne restait pour toute ressource qu'un seul vaisseau, acceptèrent volontiers ces offres : ils chargèrent leur vaisseau de tous leurs effets, remirent la place entre les mains du Chinois, et se retirèrent.

Tching-tching-cong n'ayant plus personne qui s'opposât à ses desseins, distribua une partie de ses troupes dans la partie de Formose que possèdent aujourd'hui les Chinois: il établit une garnison à *Ki-long-chai*, Forteresse que les Espagnols bâtirent autrefois, et qu'ils trouvèrent abandonnée. Il construisit une Forteresse à *Tan-choui-tching* sur l'embouchure de la rivière *Tan-choui* où les vaisseaux Chinois peuvent mouiller l'ancre : il détermina les lieux où sont aujourd'hui *Tchu-lo-yen* et *Fong-Xan-hien*, pour y bâtir deux Villes auxquelles il donna le nom de *Tien-hien-hien* et *Ouan-nien-hien* : il établit pour Capitale de ses nouveaux Etats l'endroit où est aujourd'hui *Tai-ouan-fou*, et il donna à cette Ville le nom de *Xing-tien-fou* : il mit son Palais et sa Cour au fort de Zélande, auquel il donna le nom de *Ngan-ping-tching*, qu'il conserve encore maintenant.

Ce fut alors que Formose commença à prendre une nouvelle forme. Il y établit les mêmes Lois, les mêmes coutumes, et le même Gouvernement qui règnent à la Chine ;

mais il ne jouit que peu de temps de sa nouvelle conquête. Il mourut une année et quelques mois après avoir pris possession de l'Ile. Son fils *Tching-king-mai* lui succéda : comme il avait été élevé dans l'étude des livres, il ne fit presque rien pour cultiver le Pays que son père lui avait acquis avec tant de soins et de fatigues : c'est ce qui ralentit beaucoup le courage et le zèle des troupes pour son service.

La douzième année du règne de *Cam-hi*, et l'an 1673 de l'ère chrétienne, les Rois de Canton et de *Fou-kien* se révoltèrent contre l'Empereur. *Tching-king-mai* voulant ranimer l'ardeur de ses Soldats, prit la résolution de se joindre au Roi de *Fou-kien* contre le Tartare : il fait armer ses vaisseaux, et va pour s'aboucher avec lui sur les côtes de cette Province. Mais comme il voulait être traité en Prince souverain, et que le Roi de *Fou-kien* prétendait avoir le pas sur lui, il en fut tellement irrité, que sur-le-champ il lui déclara la guerre. On se battit de part et d'autre avec beaucoup d'ardeur et de courage : mais comme les troupes de *Tching-king-mai* étaient composées de vieux Soldats, autant de combats qu'il donna, furent autant de victoires. Le Roi de *Fou-kien* fut enfin obligé de se faire raser une seconde fois, et de s'abandonner à la discrétion des Tartares. *Tching-king-mai* retourna à Formose, où il mourut peu de temps après, laissant pour successeur son fils *Tching-ke-san*, dans un âge encore fort tendre, sous la conduite de *Li-eou-koue-can*

et *Fong-si-fan*, deux Officiers qui lui étaient extrêmement attachés.

La révolte de *Fou-kien* étant heureusement terminée à l'avantage des Tartares, ils abolirent le titre de Roi, et la vingt-unième année de *Cam-hi*, en 1682, ils établirent pour Gouverneur de cette Province et celle du *Tche-kiang*, un *Tsong-tou*: c'est une dignité qui est au-dessus de celle du vice-Roi. Le premier qu'ils mirent, fut le *Tsong-tou-Yao*: c'était un homme adroit, poli et engageant. Il ne fut pas plutôt en charge, qu'il fit publier jusques dans Formose une amnistie générale pour tous ceux qui se soumettraient à la domination Tartare, avec promesse de leur procurer les mêmes charges, les mêmes honneurs et les mêmes prérogatives qu'ils possédaient sous leurs chefs particuliers. Cette déclaration eut tout l'effet que pouvait espérer le *Tsong-tou-Yao*: la plupart de ceux qui avaient suivi *Tching-tching-cong*, avaient abandonné leur Pays, leurs femmes et leurs enfans: éloignés dans une terre étrangère, inculte, et presque inhabitée, sans espérance d'en retirer sitôt aucun avantage considérable, ils étaient ravis de trouver une porte honnête pour retourner chez eux. Quelques-uns ne délibérèrent point, et quittèrent d'abord *Tching-ke-san* pour aller dans le *Fou-kien*. Le *Tsong-tou-Yao* les reçut avec tant de politesse, et leur fit de si grands avantages, qu'ils furent suivis bientôt après de plusieurs autres. Le *Tsong-tou-Yao* crut alors que la conjoncture était

favorable pour s'emparer de Formose. Il fit partir aussitôt une flotte considérable, sous les ordres d'un *Titou-che* ou Lieutenant-Général, pour se saisir des îles de *Pong-hou*. Le *Titou-che* y trouva plus de résistance qu'il ne croyait : les Soldats, avec le secours du canon Hollandais, se défendirent avec vigueur ; mais enfin il fallut céder au nombre et à la force. *Pong-hou* étant pris, le conseil du jeune Prince jugea qu'il serait difficile dans la situation d'esprit où étaient les troupes, de conserver Formose, et sans attendre que le *Titou-che* vînt les attaquer dans les formes, ils dépêchèrent un vaisseau pour porter un Placet à l'Empereur, au nom du jeune Prince, par lequel il se soumettait à Sa Majesté. Voici ce Placet, traduit fidèlement du Chinois.

*Le Roi d'*Yen-ping, *Grand Général d'Armée*, Tching-ke-san, *présente ce Placet à l'Empereur.*

« Lorsqu'abaissé aux pieds de Votre » Majesté, je fais attention à la grandeur de » la Chine, que depuis un temps immémo- » rial elle s'est toujours soutenue avec éclat, » qu'un nombre infini de Rois s'y sont succé- » dés les uns aux autres ; je ne puis m'empê- » cher d'avouer que c'est l'effet d'une Pro- » vidence spéciale du Ciel qui a choisi votre » illustre maison pour gouverner les (1)

(1) C'est-à-dire, tout le monde habitable. Les Chinois divisent les terres en neuf espèces : 1.° montagnes de

» neuf terres : le Ciel n'a fait ce changement » que pour perfectionner les cinq vertus (1), » comme cela paraît clairement par le bon » ordre et l'heureux succès de tout ce que » Votre Majesté à entrepris. Quand je pense » avec humilité à mes ancêtres, je vois qu'ils » ont eu un véritable attachement pour leurs » souverains; qu'en cela ils ont tâché de » reconnaître les bienfaits qu'ils avaient reçus » de la dynastie précédente, dans un temps » auquel ma maison n'en avait reçu aucun » de votre glorieuse dynastie. C'est cet atta- » chement à son Prince qui obligea mon » aïeul *Tching-tching-cong* de sortir de la » Chine, et d'aller défricher les terres in- » cultes de l'Orient. Mon Père *Tching-king-* » *mai* était un homme d'étude qui n'aurait » pas osé s'exposer sur le bord d'un préci- » pice : semblable aux Rois (2) d'*Ye-lang*, » il était tout occupé à gouverner et à ins- » truire son Peuple, se bornant à ce coin » de terre au milieu de la mer, sans avoir » d'autres vues.

» Jusqu'ici j'ai joui des bienfaits de mes » ancêtres ; moi leur petit-fils, je ne cesse » de leur en témoigner ma reconnaissance,

---

bonne terre ; 2.° montagnes pierreuses ; 3.° terres et collines ; 4.° terres noires et sèches ; 5.° terres humides ; 6.° terres sablonneuses ; 7.° terres grasses ; 8.° terres jaunes ; 9.° terres rouges.

(1) La charité, la justice, l'honnêteté ou les cérémonies, la prudence, la fidélité ou la bonne foi.

(2) Royaume ancien qui confinait avec la Province du *Sse-tchuen* ; les Peuples de ce Royaume étaient des barbares très-difficiles à policer.

» en me rappelant continuellement à la mé-
» moire les bienfaits qu'ils ont reçus du
» Ciel sans penser à m'agrandir sur la terre.
» Maintenant que je vois Votre Majesté sem-
» blable au Ciel, qui par son étendue et son
» élévation couvre toutes choses, et à la terre
» qui par sa solidité les soutient, toujours
» portée à faire du bien, à arrêter les effets
» de sa justice, fondement sur lequel elle
» gouverne la Chine; maintenant que je vois
» Votre Majesté semblable au soleil levant,
» dont la lumière se répand dans un instant
» sur toute la terre, dès que cet astre com-
» mence à paraître sur l'horizon, et dissipe
» dans un moment les légers nuages qui se
» rencontraient sur la surface de la terre;
» comment oserais-je penser à autre chose
» qu'à m'appliquer à ma perfection? C'est
» ce que moi, homme étranger, je regarde
» comme l'unique moyen de vivre content.
» Si je pensais à faire passer mes vaisseaux
» du côté de l'Occident (de la Chine),
» j'avoue que je serais en faute; mais hélas!
» de ce sang qui était venu en Orient (For-
» mose) qu'en reste-t-il? N'est-ce pas comme
» une faible rosée qui tombe d'elle-même de
» grand matin, et qui se dissipe dès que le
» soleil paraît? Comment donc oserais-je
» entreprendre quelque chose contre Votre
» Majesté? mon cœur lui est entièrement
» soumis; il le proteste à Votre Majesté dans
» ce Placet, et elle en verra l'effet. Je con-
» nais aujourd'hui que je n'ai pas été dans la
» bonne voie, et à l'avenir j'oserai marcher

» librement dans le parterre de la charité à » la suite du *Ki-ling* (1). Je souhaite avec » passion voir le Ciel et la Terre ne faire » qu'un tout. Le pauvre Peuple de cette Ile » ne demande pas de pouvoir s'enivrer ni de » se rassasier de viandes. S'il est traité avec » douceur, il en sera plus porté à la sou- » mission. La nature des poissons est d'aller » dans les précipices ; les eaux les plus » profondes ne le sont pas trop pour eux, et » ils peuvent jouir d'une longue vie au milieu » des ondes de la mer. Pour serment de tout » ce que je représente à Votre Majesté dans » ce Placet, que le soleil ne m'éclaire point, » si ce ne sont-là les sentimens de mon » cœur. »

L'Empereur répondit à ce Placet que *Tching-ke-san* eût à sortir de Formose et à venir à Pekin. *Tching-ke-san* qui craignait d'aller à Pekin, représenta à l'Empereur dans un second Placet, en envoyant les sceaux et ceux de ses principaux Officiers, qu'étant né dans les Contrées méridionales, et étant d'une santé fort faible, il appréhendait les froids du Nord, qu'ainsi il suppliait Sa Majesté de lui permettre de se retirer dans la province de *Fou-kien* dont ses ancêtres étaient sortis. Ce dernier Placet n'eut aucun effet ; de sorte que ce malheureux

(1) Le *Ki-ling* est un animal fabuleux et mystérieux de l'antiquité Chinoise : il est né d'une vache : sa charité est si grande qu'il n'ose pas même fouler aux pieds le moindre brin d'herbe. Il ne paraît que lorsque l'Empire est gouverné par un saint Empereur.

Prince, qui se voyait presqu'abandonné, fut obligé de remettre Formose entre les mains des Tartares, et d'aller à Pekin, où il est encore vivant, avec la qualité de Comte dont il fut revêtu à son arrivée à la Cour, qui fut la 22.ᵉ année de *Cam-hi*, et la 1683.ᵉ de l'ère chrétienne.

Je me flatte que vous serez content de cette description que je vous envoie de l'île de Formose; du-moins je puis vous assurer qu'elle est exacte. Je voudrais pouvoir mieux vous marquer tout le respect avec lequel je suis, votre, etc.

LETTRE

Du Père Domenge, Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

A Naniang-fou, de la province de Honan, le premier Juillet 1716.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de Notre-Seigneur.

JE vais vous faire en peu de mots le récit d'une petite persécution qui s'éleva, sur la fin de l'année 1714, contre les Chrétiens de cette Ville; par la miséricorde de Dieu elle n'a pas eu de suite fâcheuse. Le *Tchi-fou* (1) n'eut pas plutôt pris possession de sa charge,

(1) Gouverneur de la Ville.

qu'il se déchaîna contre notre sainte Religion ; il dit même en pleine audience qu'elle était mauvaise, et qu'il fallait la proscrire. Le *San-fou*, c'est-à-dire son Assesseur, dans le dessein de lui plaire, voulut engager le Chef des Lettrés à présenter une Requête signée de tous les Lettrés, par laquelle ils demanderaient la démolition de mon Eglise. Il n'y eut pas un seul des Lettrés qui ne refusât de la signer, soit que cette demande leur parût injuste, soit qu'ils craignissent que je ne les citasse au Tribunal du vice-Roi. Le *Tchi-fou* eut recours à un autre stratagème. Il défendit en général toutes les Sectes dans une Ordonnance qu'il publia, et au nombre des Sectes il comprenait principalement la Religion chrétienne. Il dressa une formule qu'il devait faire signer à ceux qu'il contraindrait de renoncer à la Foi. Cette formule était conçue en ces termes :

« Pour obéir à l'Ordonnance émanée du » sage Gouvernement du *Tchi-fou*, qui fait » actuellement une recherche exacte des » Sectes et des fausses doctrines, je N. atteste » qu'ayant embrassé par mégarde et mal-à-» propos la Religion du Seigneur du Ciel, » je renonce de mon plein gré à cette Reli-» gion, et cela pour me conformer à ladite » Ordonnance. Mon témoignage est sincère » et nullement équivoque. Je renonce en » même-temps à toutes les fausses doctrines. » Signé N. la 55.e année de *Cam-hi*, tel jour » de telle lune. » Après quoi suivait la signature du Chef du quartier, et des voisins

qui se fesaient caution pour celui qui avait signé l'Ordonnance.

Le *Tchi-fou* fit venir les Chefs de quartier, et il leur ordonna d'avoir soin qu'il ne se fît aucune assemblée dans mon Eglise, et d'empêcher qu'on ne mît des Croix aux portes des maisons.

Il y eut deux Chrétiens qui furent intimidés par les menaces du Mandarin, et qui eurent la faiblesse de se conformer à ses ordres. L'un a déjà reconnu publiquement le crime de son apostasie, et en a demandé pardon à Dieu, en répandant un torrent de larmes. L'autre avait fait paraître d'abord une constance admirable ; il voulait, disait-il, mourir martyr ; les coups de bastonnade et le bannissement dont il était menacé ne l'effrayaient point. Mais la grâce du martyre n'était point pour un présomptueux qui avait mené une vie fort tiède depuis son Baptême. Il succomba, du-moins à l'extérieur, et depuis il s'est retiré à Pekin, où je ne doute pas qu'il ne fasse une sévère pénitence de sa faute, et qu'il ne revienne ici dans la suite plus humble et plus fervent.

Cet orage excité par le *Tchi-fou* n'a nullement décrédité notre sainte Religion, comme il y avait lieu de le craindre. Ce Mandarin avait fait paraître trop de passion, et ce qu'il y avait d'honnêtes gens dans la Ville, blâmaient hautement sa conduite, et rendaient ce témoignage à la doctrine que nous prêchons, qu'elle est sainte, et tout-à-fait conforme à la raison.

Un incident qui fut sans doute ménagé par la Providence, acheva de déconcerter le *Tchi-fou*. Les gens du Tribunal étant occupés bien avant dans la nuit à tirer des copies de la formule dont je viens de parler, il se fit un vol et un meurtre dans la Ville. Le lendemain on disait publiquement dans les rues que c'était une chose honteuse qu'on travaillât toute la nuit aux moyens de proscrire une Religion qui ne fait aucun mal, tandis qu'on veillait si peu à la sûreté des habitans. Si dans cette circonstance j'étais allé à la Capitale pour me plaindre au vice-Roi, comme quelques Chrétiens voulaient m'y engager, le *Tchi-fou* en serait peut-être mort de chagrin, dans l'appréhension où il aurait été que je ne vinsse à révéler le meurtre, avant qu'on en eût découvert l'auteur. Mais un pareil dessein est bien éloigné d'un Missionnaire, à qui Jésus-Christ n'a laissé en partage que la douceur et la patience. Je songeai donc à ramasser et à consoler mon petit troupeau, lui fesant connaître le prix des souffrances, et l'obligation indispensable aux Chrétiens de pardonner à leurs ennemis, et de prier Dieu pour leur conversion.

Les Chefs de quartier comprirent bientôt qu'ils ne pouvaient plus rien entreprendre contre moi ni contre mon Eglise ; de sorte que cette persécution, si on peut l'appeler ainsi, fut éteinte presque dans sa naissance. Cependant quelques Officiers du Tribunal vinrent un Dimanche à mon Eglise pour exa-

miner s'il ne s'y tenait point d'assemblée : outre qu'ils y vinrent de trop grand matin pour la saison, les voisins y accoururent, et firent mon apologie et celle de mes Catéchistes en des termes si honorables, que les Officiers se retirèrent confus ; et je ne crois pas que l'envie leur prenne désormais de faire une seconde visite de mon Eglise.

Un de mes plus fervens Néophytes ressentit le contre-coup de la haine que le *Tchi-fou* avait fait paraître contre la Religion. C'était un homme d'âge et d'une vie très-exemplaire ; il était malade, et sa maladie dégénérait visiblement en phthisie. Une veuve, ennemie déclarée du Christianisme, chez qui il logeait, n'eut pas plutôt appris ce qui se passait au Tribunal, qu'elle l'accabla d'injures, et lui ordonna d'aller mourir hors de sa maison, à moins qu'il ne renonçât sur-le-champ à sa foi. Ce bon vieillard ne balança point ; il partagea comme il put sa famille chez plusieurs de ses parens, et il vint me trouver à l'Eglise, où je lui donnai une retraite jusqu'après le nouvel an Chinois. Il se retira ensuite chez un de ses frères, et s'affaiblissant de plus-en-plus, il y mourut en prédestiné.

Peu après le procédé inique du *Tchi-fou*, plusieurs Lettrés de la Ville et de la Campagne vinrent me trouver, et me demander des livres qui leur enseignassent notre sainte Loi : le Peuple vint à son ordinaire pour se faire instruire : une veuve de la première qualité, dont le mari a été Général d'armes

dans la Province, me rendit visite deux mois après, avec une suite de quinze personnes. Elle me pria de l'entretenir de la Religion : notre entretien fut très-long, et elle en parut si satisfaite, qu'elle permit à une de ses suivantes de se faire Chrétienne. Une autre veuve, dont le mari a été Mandarin des Lettrés de cette Ville, a reçu depuis le Baptême, aussi-bien que son fils, qu'elle avait amené avec elle.

Un jeune étudiant, qui est marié, vint pareillement me demander le Baptême, cinq ou six mois après l'éclat qu'avait fait le Tribunal, où son père a un emploi. Je le refusai honnêtement, sous prétexte qu'il n'était pas encore assez instruit. Il est revenu cette année me faire de nouvelles instances, et il a parfaitement bien répondu aux questions que je lui ai faites. Mes Catéchistes lui ont représenté qu'il y avait un obstacle à son Baptême ; que son père était Officier du *Tchi-fou* ; qu'il avait un grand-père âgé de plus de quatre-vingts ans, qui était sur le point de mourir, et qu'infailliblement on l'obligerait de faire quelque superstition à ses funérailles. Sur cela le jeune homme pria deux de mes Catéchistes de le suivre : il les mena dans sa maison, et il tira de son père et de son grand-père un écrit, par lequel ils consentaient que leur fils et sa femme embrassassent la Loi chrétienne, et s'engageaient à ne point exiger ni de l'un ni de l'autre aucune des cérémonies superstitieuses qui sont en usage parmi les seuls Gentils, et que les Chré-

tiens détestent. Je ne pus alors me défendre de lui accorder le Baptême, et depuis qu'il l'a reçu, il est très-assidu à l'Eglise. Voici le certificat tel qu'il me le mit en main.

« Nous, N. N. certifions que notre petit-
» fils N., desirant, avec sa femme, d'entrer
» dans la Religion du Seigneur du Ciel pour
» le servir, il lui sera libre de la professer,
» sans jamais l'enfreindre; et que quel-
» ques cérémonies qu'on fasse d'ici à cent
» ans, pour son père et son grand-père,
» comme d'aller aux *Miao* (1), etc. il n'y
» sera nullement obligé. Et parce que peut-
» être le père spirituel des Chrétiens ne le
» voudrait pas croire, nous avons donné
» ce certificat en présence de N. N. l'an 55
» de *Cham-hi*, 20.e de la 3.e lune. »

Ce qui m'a rempli de consolation, c'est qu'un grand nombre de Chrétiens que je baptisai à vingt lieues d'ici dans la même année 1714, sont tous demeurés fermes dans leur foi, nonobstant les faux bruits que répandaient les Infidèles, à dessein de les pervertir. Le Catéchiste qui prend soin de leur instruction, y a beaucoup contribué en les rassemblant souvent, et leur fesant de fréquentes exhortations. Il se détermina même à présenter une Requête au *Tchi-fou* (c'est ainsi qu'on appelle le Gouverneur d'une Ville du 3.e ordre). Il expliquait en peu de mots, dans cette Requête, les principes de la Religion chrétienne. Le Mandarin la lut, et

---

(1) Temple d'Idoles.

lui fit cette réponse : *Ching hien tchi tao tsiou chi leo*, c'est-à-dire, votre Loi est la doctrine des Saints et des Sages, vous faites bien de la suivre.

Pour comble de bonheur, le *Tchi-fou* vient d'être envoyé par le vice-Roi pour conduire des mules sur les frontières de *Chen-si* : et le *San-fou* ayant été pareillement nommé pour escorter le tribut de la Province jusqu'à Pekin, a été volé en chemin, et cassé de son emploi.

C'est ainsi que s'est terminé cet orage, qui n'a servi qu'à inspirer plus de ferveur à nos Chrétiens, et qu'à les rendre plus assidus aux exercices de piété qui se pratiquent dans mon Eglise.

Dans la même année 1714, la divine Providence m'ouvrit une grande et belle Mission dans le ressort de *Juning-fou*. C'est une Ville du troisième ordre qui n'est qu'à cinquante lieues à l'est de *Nan-yang-fou*. Voici comment la chose se passa. A peine avais-je demeuré un an à *Nan-yang-fou*, que dix Chinois, cinq du ressort de cette Ville, et cinq du ressort de *Juning-fou*, vinrent me demander le Baptême : c'était le jour de l'octave des Rois. Celui qui me les amenait les avait fort bien instruits. Il me vint en pensée d'aller dans leur Pays, dans l'espérance d'y instruire et d'y baptiser leurs femmes et leurs enfans. Je leur en fis la proposition comme au hasard, et je leur donnai le temps de délibérer pour m'en dire ensuite leur avis. Le lendemain, qui était un Dimanche, ils

me dirent que si je voulais prendre la peine d'aller chez eux, j'y trouverais plus de quarante familles bien instruites, et disposées à être régénérées dans les eaux du Baptême. Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à ce voyage. Je partis dès le Lundi matin avec ces bonnes gens. Après vingt lieues de marche, ceux de *Juning-fou* prirent le devant pour donner avis de mon arrivée. J'allai ce jour-là à un Village qui est du ressort de *Nan-yang-fou*. Là je baptisai environ dix-huit familles qui fesaient quatre-vingt-dix-huit personnes. Ce sont les Chrétiens dont j'ai déjà parlé, qui n'ont point été ébranlés dans leur foi, malgré les bruits qu'on fesait courir de la persécution. De là je passai à *Juning-fou*. On m'attendait dans cinq Villages qui sont peu éloignés les uns des autres : j'y trouvai en effet un grand Peuple qui soupirait après le Baptême. Le matin je baptisais les hommes et le soir les femmes. Je comptai dans ces cinq Villages, trois cent cinquante personnes qui reçurent la grâce du Baptême. Quelques autres qui n'étaient pas encore assez instruits, furent différés à un autre temps. Après avoir établi un ordre pour le gouvernement de cette Chrétienté naissante, je réglai le temps des assemblées; je laissai des livres, des Images et quelques petits meubles de dévotion pour chaque famille, et je retournai à *Nan-yang-fou*.

Cette année j'ai fait une autre excursion d'environ cent quarante lieues, qui a duré près de trois mois, dans laquelle j'ai visité mes

mes Chrétiens de l'un et de l'autre ressort. J'y ai trouvé beaucoup de ferveur parmi les nouveaux Fidèles, et le nombre en est augmenté de cinq cent soixante-dix que j'y ai baptisés. Enfin, j'ai terminé la Mission de *Juning-fou* par la conversion de tout un Village composé d'environ dix familles. A peine eurent-ils reçu le Baptême, qu'ils coururent en foule vers leur *Miao* pour le détruire. Ce Temple n'avait pas beaucoup d'apparence, mais il était situé fort avantageusement. Les enfans se signalèrent dans cette démolition : je prenais un plaisir singulier à les voir mettre en pièces chaque Idole, en disant par manière d'insulte : « tu nous as » trompé jusqu'ici, mais maintenant un » rayon de la lumière céleste nous a éclairés » et tu ne nous tromperas plus. » J'ai lieu de croire que Dieu aura dans ce Village un bon nombre de fidèles adorateurs.

Ce que je viens de dire de la Mission de *Juning-fou*, fait assez connaître que la présence d'un Missionnaire y sera désormais nécessaire. L'éloignement où elle est de *Nan-yang-fou*, ne permet au Missionnaire d'y aller qu'une fois l'an. Outre les frais d'un pareil voyage, il n'y peut faire que peu de séjour. Ainsi les nouveaux Chrétiens manquent d'instruction, et les moribonds des derniers secours de l'Eglise. Ce furent les Pères Régis et de Mailla qui achetèrent l'Eglise où je suis, lorsqu'ils furent envoyés par l'Empereur pour faire la carte de cette Province : elle leur coûta seize cens francs.

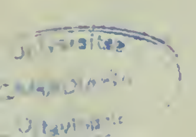
De qui Dieu se servira-t-il pour procurer le même avantage aux Chrétiens de *Juning-fou*? C'est un ouvrage qui produirait la conversion et le salut de plusieurs milliers d'Infidèles. Aidez-moi du secours de vos prières, en l'union desquelles je suis, etc.

Fin du dix-huitième volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du dix-huitième Volume.




a39003 009523654b

